



Luigi Pirandello

LE SEIGNEUR DE LA NEF

Traduction de M^{me} Claudius-Jacquet
(pseudonyme de Andrée Viollis)

1933

Table des matières

LE SEIGNEUR DE LA NEF	3
TOUT POUR LE MIEUX.....	16
I	16
II.....	22
III.....	27
IV.....	32
V.....	37
LE VOYAGE.....	43
QUELQU'UN EST MORT DANS L'HÔTEL.....	67
MADAME FROLA ET MONSIEUR POUZA, SON GENDRE.....	78
LA LUMIÈRE DE LA MAISON D'EN FACE	90
LA ROSE.....	102
I	102
II.....	111
III.....	116
IV.....	120
V.....	122
PALLINO ET MIMI	133
LA VIVANTE ET LA MORTE.....	148
UN PORTRAIT	163
À propos de cette édition électronique.....	174

LE SEIGNEUR DE LA NEF

Je jure que ni une fois, ni deux, je n'ai voulu offenser M. Lavaccara, comme on le va disant dans le pays.

Je ne lui ai pas le moins du monde tenu ce discours, à M. Lavaccara. Vous figurez-vous que je me serais mis à causer avec lui de cela ! Il a voulu me parler d'un porc qui lui appartient pour me convaincre que ce porc était une bête intelligente.

Et alors je lui ai demandé :

— Pardon, il est maigre ?

Et voilà que M. Lavaccara me regarda une première fois comme si par cette question j'avais voulu offenser, sinon précisément lui, du moins sa bête.

Et il me répondit :

— Maigre ? Il pèse plus d'un quintal !

Je lui dis alors :

— Pardon, et vous pensez qu'il peut être intelligent ?

C'était du porc qu'on parlait. M. Lavaccara, avec toute cette prospérité de chair rose qui tremble sur lui, crut qu'après le porc, je voulais maintenant l'offenser lui-même, comme si j'avais dit en général que l'intelligence est exclue par l'embonpoint. Mais, je le répète, c'était du porc qu'on parlait. Il ne devait donc pas faire une si vilaine figure, M. Lavaccara, ni me demander :

— Mais alors, selon vous, moi ?

Je me hâtai de lui répondre :

— Mais qu’avez-vous à faire là-dedans, mon cher monsieur Lavaccara ? Êtes-vous un porc, vous ? Pardon ! Quand vous mangez avec ce bel appétit que Dieu vous conserve à perpétuité, pour qui mangez-vous ? Vous mangez pour vous, vous n’engraissez pas pour les autres. Le porc au contraire croit manger pour soi et engraisse pour les autres.

Pas le moindre rire. Rien ! Il resta planté devant moi, âpre, et la figure plus vilaine qu’avant. Alors pour le persuader, je poursuivis avec empressement :

— Admettons, admettons, cher monsieur Lavaccara ; je m’en excuse, mais enfin admettons qu’avec votre belle intelligence, vous soyez un porc. Mangeriez-vous ? Moi, non ; lorsque je verrais qu’on m’apporte à manger, je grognerais, plein d’horreur : « Nix ! Je vous remercie, messieurs. Mangez-moi maigre ! » Un porc qui est gras prouve qu’il n’a pas encore compris cela ; et s’il n’a pas compris cela, peut-il être intelligent ? C’est pourquoi je vous ai demandé si le vôtre était maigre. Vous m’avez répondu qu’il pèse plus d’un quintal ; et alors, pardonnez-moi, cher monsieur Lavaccara, votre porc est un beau porc, je ne dis pas, mais il n’est sûrement pas un porc intelligent.

Il me semble que je n’aurais pu donner à M. Lavaccara une explication plus claire que celle-là. Mais cela n’a servi à rien. Il est même certain que j’ai fait pire.

Je m’en suis aperçu pendant que je parlais. Plus je m’efforçais de rendre mon explication claire, plus le visage de M. Lavaccara s’assombrissait et plus il marmottait avec irritation :

— Certes !... Certes !...

Parce que sûrement il lui a semblé qu'en faisant raisonner cette bête comme un homme, ou mieux, en prétendant que cette bête raisonnait comme un homme, je n'entendais pas du tout parler de la bête, mais de lui.

Il en est certainement ainsi. Et je sais en effet que M. Lavaccara va colportant à la ronde le discours que je lui ai tenu pour en faire ressortir le ridicule aux yeux de tous, pour que tous lui disent que, se référant à une bête, mon opinion n'a aucun sens, puisque cette bête croit, elle aussi, manger pour soi, et ne peut savoir que les autres la font engraisser pour leur compte ; si un porc est né porc, qu'y peut-on faire ? Comme forcément un porc doit manger, dire qu'il ne le devrait pas, qu'il devrait refuser ses repas pour se faire manger maigre est une absurdité, puisqu'une telle idée ne peut venir à l'esprit d'un porc.

Nous sommes parfaitement d'accord. Mais s'il me l'a chanté, lui, par le diable ! lui, M. Lavaccara, lui, sur tous les tons, qu'il ne manquait à sa bête que la parole ! J'ai voulu lui démontrer justement qu'il ne pouvait l'avoir, et qu'il ne l'avait pas, heureusement pour lui, cette fameuse intelligence humaine ; parce qu'un homme peut se permettre le luxe de manger comme un porc sachant qu'à la fin, s'il engraisse, il ne sera pas saigné ; mais un porc, non, non et non, s'il a l'intelligence humaine ; un porc intelligent pour ne pas se faire saigner, ou pour se venger des hommes qui le saigneront, doit se garder donc maigre et manger au plus, au plus, comme une petite dame qui n'a pas d'appétit.

Parbleu ! cela me semble bien clair ! J'avais toute autre intention que celle de l'offenser, mais en quoi l'offenser ! J'ai voulu plutôt défendre M. Lavaccara contre soi-même et lui conserver mon respect tout entier, et lui enlever jusqu'à

l'ombre du remords d'avoir vendu sa bête pour qu'elle soit saignée à la fête du *Signore della Nave*. Sinon, au diable ! j'enrage sérieusement et je dis à M. Lavaccara que son porc était un porc quelconque et n'avait pas cette fameuse intelligence qu'il prétend, ou que le vrai porc est lui, M. Lavaccara ; et maintenant je l'offense pour de vrai.

Question de logique, Messieurs. Et puis ici la dignité humaine est en jeu qu'il me tient au cœur de sauver à tout prix, et je ne pouvais la sauver qu'à condition de convaincre M. Lavaccara, et tous ceux qui lui donnent raison, que les porcs gras ne peuvent être intelligents parce que si ces porcs pensaient à la façon humaine, si ces porcs parlaient entre eux comme M. Lavaccara le prétend et le va disant, ce n'est pas eux, mais c'est la dignité humaine justement qui serait saignée en cette fête du *Seigneur de la Nef*.

*

Je ne sais vraiment quelle relation existe entre le *Signore della Nave* et l'égorgeage des porcs que l'on a l'habitude de commencer le jour de sa fête. Mais c'est la faute de mon ignorance et cela ne compte pas.

Comme en été la viande de ces animaux est nocive, si bien qu'on en prohibe l'abattage, et comme le temps commence à fraîchir avec l'automne, on saisit, je pense, l'occasion de la fête du *Signore della Nave* qui tombe justement en septembre, pour fêter aussi, comme on a l'habitude de le dire, les noces de cet animal.

Cela se passe à la campagne parce que le *Signore della Nave* se fête dans l'antique petite église normande de Saint-

Nicolas qui s'élève assez loin du pays, à un détour de la grande route, au milieu des champs. Puisque ce *Signore* se nomme ainsi, il doit exister quelque histoire ou quelque légende que j'ignore. Mais en tout cas, il y a là un Christ qui – quel que soit son auteur – ne pouvait pas être fait par lui plus Christ qu'il n'est ; il a employé une telle furie à le faire Christ que, dans les durs tibias cloués à la même croix noire, sur les côtes que l'on peut compter une à une, au milieu des plaies et des talures, il ne lui laissa pas une once de chair qui n'apparaisse atrocement martyrisée.

Ce sont les Juifs qui ont agi sur la chair vive du Christ ; mais ici, ce fut lui, le sculpteur ! Il y a pris plaisir ; il s'y est délecté. Qu'on vienne donc après nous dire ceci être le Christ et aimer l'humanité ! Cependant, quoique traité de cette façon, il fait des miracles sans fin ce *Signore della Nave*, comme on peut le voir par les centaines d'offrandes de cierges et d'argent et par les tableaux votifs qui couvrent tout le mur du parvis de la petite église ; sur ces tableaux est peinte une mer bleue soulevée par la tempête et qui pourtant ne pourrait être plus bleue, et une barque en perdition dont le nom est inscrit en très gros caractères sur la poupe afin que chacun puisse facilement le lire. Et en somme il y a encore beaucoup de choses au milieu des nuages ouverts et il y a Christ qui y apparaît aux supplications des naufragés, de ceux qui sont en péril, et qui fait le miracle.

Enfin suffit ; mais moi, en attendant, avec la discussion sur l'intelligence et l'embonpoint du porc, et le malentendu à jamais déplorable auquel cette discussion a donné lieu, j'ai perdu l'invitation à la fête de M. Lavaccara.

Je m'en désole moins pour le plaisir que j'ai manqué d'avoir qu'à cause de l'effort que j'ai dû faire pour conserver

la considération à tant d'honnêtes gens et sauvegarder, comme je l'ai dit, la dignité humaine.

*

Je dis la vérité.

Étant donné les bons critères dont je me sens actuellement pénétré, je ne croyais pas qu'il dût m'en coûter autant ; mais à la fin, avec l'aide de Dieu, j'y suis arrivé.

Quand le matin, au milieu de la poussière de la grande route, j'ai vu les grands et les petits troupeaux de ces gros gorets boueux s'avancer, grognants et en désordre, vers le lieu où se tenait la fête, j'ai voulu les considérer exprès et attentivement un à un.

Des bêtes intelligentes, celles-ci ? Mais voyons ! Avec ces groins-là ? avec ces oreilles-là ? avec ces yeux ? avec cette queue ridicule qui fait une boucle par derrière ? Grogneraient-ils ainsi s'ils étaient intelligents ? Mais si c'est la voix de leur avidité, ce grognement ! Mais s'ils fouillent sans se lasser dans la poussière de la grande route ! Jusqu'au bout, ils n'ont pas le moindre soupçon que bientôt ils seront saignés. Ils ont confiance en l'homme ? Mais merci beaucoup pour cette confiance ! Comme si l'homme, depuis que le monde est monde et qu'il pratique les porcs, n'avait pas prouvé au porc qu'il avait appétit de sa chair ; et que pour cette raison, le porc ne devait pas avoir confiance en lui !

Parbleu ! Si l'homme en arrivait à goûter, sur lui vivant, un peu de ses oreilles et de sa queue, ne serait-ce pas pour le mieux ! Cependant si nous voulons appeler confiance la

stupidité, soyons logiques, au nom du ciel, et ne disons pas que les porcs sont des bêtes intelligentes. Mais pardon, et s'il ne devait pas le manger, quelle obligation aurait l'homme d'élever le porc avec tant de soin ? Pourquoi le servir, lui, chair baptisée ? Pourquoi le conduire aux champs, pourquoi ? Quel service lui rend-il en compensation de la nourriture qu'il en reçoit ? Et certes – personne ne le niera – le porc, tant qu'il vit, vit bien. Considérant la vie qu'il a menée, s'il est égorgé un beau jour, il doit l'accepter, parce que sûrement, en soi, comme porc, il ne la méritait pas.

Et passons aux hommes, messieurs ; j'ai voulu les regarder exprès, un à un, eux aussi, pendant qu'ils se rendaient au lieu de la fête.

Quel aspect différent, messieurs ! Le don divin de l'intelligence transparaisait dans leurs moindres actes, dans le dégoût avec lequel ils détournaient le visage, gênés par le nuage de poussière soulevé par les troupes des porcs, dans le respect avec lequel ils se saluaient les uns les autres.

Et le seul fait d'avoir pensé à couvrir de vêtements l'obscène nudité de leurs corps, ce seul fait déjà, considérez à quelle hauteur il place l'homme au-dessus d'un porc dégoûtant ! Un homme pourra manger jusqu'à en éclater, et aussi se salir, mais du moins, il se lave et s'habille. Et quand même nous nous les imaginerions nus sur quelque grande route, tous les hommes et toutes les femmes – chose impossible, mais enfin, nous voulons l'admettre ! – je ne dis pas que cela constituerait un beau spectacle, les vieux, les pansus, ceux qui ne sont pas propres, mais cependant, voyons, quelle différence, si nous pensons à la lumière de l'œil humain, miroir de l'âme, et au don du sourire et du langage !

Et les pensées que chacun, quoique se rendant à la fête, portait dans son esprit : il ne s'agissait peut-être pas d'un père ou d'une mère, mais de quelque ami, d'une nièce ou d'un oncle qui, l'année dernière, eux aussi pleins de gaieté, les pauvres, prenaient part à la fête champêtre, qui buvaient eux aussi cet air large et azuré de septembre, et qui maintenant sont renfermés sous terre dans les ténèbres !... Et des soupirs, des regrets, un peu de remords même ! Mais oui, la promesse d'une grasse journée n'aplanissait pas sur le front de tant d'êtres amaigris les rides causées par des besognes assidues et opprimantes, les marques des souffrances et des fatigues ; et plusieurs apportaient pieusement, à cette fête d'un jour, leurs misères de toute l'année pour essayer s'ils trouveraient le moyen de rire là mieux qu'ailleurs ; là au milieu de tant d'heureux, riches de sang, pleins de santé, eux qui avaient les dents jaunes, les lèvres blanches et un sourire si pâle !

Et puis je pensais à tous les arts, à tous les métiers auxquels ces hommes s'adonnent avec tant d'application, tant d'études, tant de risques et que les porcs sûrement ne connaissent pas. Car un porc est porc, pas autre chose ; mais un homme, messieurs, pourra aussi être porc, je ne dis pas, mais porc et médecin par exemple, porc et avocat, porc et professeur de belles-lettres ou de philosophie, et notaire, et chancelier, et horloger, et serrurier !... Toutes les besognes, tous les chagrins, toutes les charges, fonctions de l'humanité, je les voyais, avec satisfaction, représentés en cette foule qui marchait sur la grande route.

À un certain endroit, M. Lavaccara conduisant par la main, un de çà, un de là, ses deux plus petits garçons me dépassa avec sa femme derrière, rose et bien portante comme lui, entre ses deux filles aînées ; et tous les six feignirent de ne pas me voir ; mais les deux jeunes filles, tout en marchant

délibérément, sont devenues rouges comme des pivoines et l'une des petites, au bout de quelques pas, s'est retournée trois fois, pour me lorgner. La troisième fois, par plaisanterie, je lui ai tiré la langue et, en cachette, je l'ai saluée de la main. Alors, elle est devenue sérieuse : elle a pris un visage long et absent, et s'est mise immédiatement à regarder ailleurs.

Elle mangera du porc aussi, pauvre petite, et peut-être en mangera-t-elle trop ; mais espérons qu'il ne lui fera pas de mal.

Du reste, la prévoyance humaine est merveilleuse : allez me chercher la prévoyance chez les porcs ; trouvez-moi un porc pharmacien qui propose, avec de l'alkermès, de l'huile de ricin, pour les porcelets qui se sont fatigué l'estomac par l'intempérance. J'ai suivi de loin, pendant un bon bout de chemin, la chère petite famille de M. Lavaccara qui s'acheminait sûrement vers une sérieuse fatigue d'estomac ; mais voilà, j'ai pu me consoler en pensant que demain elle trouvera chez le pharmacien la petite purge qui la guérira.

*

Que de baraques improvisées à l'aide de grands draps de lit, palpitant sur l'esplanade derrière l'église *San Nicola*, esplanade que traverse la grande rue. Tavernes en plein vent ; tables et bancs ; tonneaux et barils de vin ; fourneaux portatifs et billots de bouchers.

Un voile de fumée grasse mêlée à la poussière obscurcissait le tumultueux spectacle de la fête ; mais il semblait que ce fût moins cette fumée grasse que

l'étourdissement causé par la confusion et le vacarme qui empêchait de voir clairement les détails de la fête.

Pourtant ce n'étaient pas des cris de fête, des cris joyeux, mais des cris arrachés par la violence d'une cruelle douleur. Oh ! sensibilité humaine ! Les marchands ambulants criant leurs marchandises, les cabaretiers invitant les gens à leurs tables toutes préparées, les bouchers à leurs bancs de vente, tous poussaient leurs cris, sans le savoir, peut-être plus haut que les hurlements terribles des porcs qui, là même, au milieu de la foule, étaient égorgés, ouverts, échaudés et mis en quartiers. Et les cloches de la gracieuse petite église, en sonnant à toute volée sans pause, aidaient les voix humaines à couvrir pieusement ce vacarme.

Vous dites : mais au moins pourquoi ne tue-t-on pas tous ces porcs loin de la foule ? Et je vous réponds : mais parce que la fête perdrait un de ses caractères traditionnels et peut-être son caractère sacré d'immolation.

Vous ne pensez pas au sentiment religieux, *signori*.

J'ai vu bien des gens pâlir, se boucher les oreilles avec les mains, détourner leur visage pour ne pas voir le couteau rituel brandi se plonger dans la gueule du porc tenu violemment par huit bras nus ensanglantés ; et à dire la vérité j'ai détourné moi aussi le visage, en déplorant intérieurement avec amertume que l'homme, à mesure qu'il progresse en civilisation, devienne toujours plus faible et perde toujours davantage le sentiment religieux, tout en cherchant à le mieux acquérir. Il continue, oui certes, à manger du porc ; et assiste volontiers à la fabrication des saucisses, à l'enlèvement du cœur, du foie et du mou de la bête, à la coupe nette du foie brillant, compact et qui tremble ; mais il détourne le visage à l'acte d'immolation. Car maintenant est certainement effacé

le souvenir de l'antique Maïa, mère du dieu Mercure, dont la pose rappelle le second nom.

Sur le tard, j'ai revu M. Lavaccara, suant, navré, sans jaquette, tout révolutionné, se rendre, un grand récipient dans les mains, suivi des deux petits, au banc du charcutier auquel il avait vendu sa bête intelligente. Il allait lui réclamer – condition de la vente – la tête de l'animal et le foie entier.

Cette fois encore, mais avec plus de raison, M. Lavaccara a feint de ne pas me voir. L'un des deux petits pleurait ; mais je veux croire qu'il ne pleurait pas parce qu'il allait voir la pâle tête ensanglantée de la chère grosse bête baveuse qu'il avait caressée pendant près de deux ans dans la cour de la maison. Le père la contempera, cette tête aux larges oreilles basses, aux yeux lourdement fermés, et peut-être la contempera-t-il avec regret pour louer encore une fois son intelligence ; et par cette maudite obstination, il se gâtera le plaisir de la manger.

Ah ! que ne m'a-t-il invité à sa table ! Le grand chagrin m'aurait été certainement épargné de voir, moi seul étant à jeun, moi seul les yeux non obscurcis par les vapeurs du vin, toute cette humanité, digne de tant d'estime et de tant de respect, s'abaissant peu à peu à un état misérable sans une ombre de conscience, sans le plus lointain souvenir des innombrables mérites qu'au cours de tant de siècles elle a su acquérir au-dessus des autres bêtes de la terre par ses peines et avec ses vertus. Les hommes la chemise débraillée, les femmes sans ceinture, des têtes branlantes, des faces rouges, des yeux larmoyants, des danses folles entre les tables mises sens dessus dessous et les bancs renversés ; des chants grossiers et pleins d'extravagances, des tirs de boîtes, des hurlements d'enfants, des rires désordonnés !

En somme un pandémonium sous les nuages rouges, épais et lourds, d'un coucher de soleil survenu presque avec effroi.

Sous ces nuages devenus peu à peu fumeux et sombres j'ai vu, peu après, à l'appel des cloches, se ramasser au mieux, entre des poussées et des coups, cette foule avinée et je l'ai vue se mettre en procession derrière ce Christ flagellé sur sa croix noire, ce Christ tiré hors de l'église, porté par un clerc pâle et suivi par quelques prêtres portant l'aube et l'étole et n'ayant pas bu.

Deux gros porcs échappés par chance à la boucherie et étendus au pied d'un figuier, voyant passer cette procession, il me sembla qu'ils se regardaient tous deux comme pour se dire :

— Voilà, frère, tu vois ? Et puis ils disent que c'est nous qui sommes les porcs !

Je me sentis blessé jusqu'à l'âme sous ce regard et je fixai, moi aussi, la foule ivre qui passait devant moi. Mais non, non, voilà – oh ! consolation ! Je vis qu'elle pleurait. Oui, elle pleurait toute cette foule avinée, elle sanglotait, elle se donnait des coups de poing sur la poitrine, elle arrachait ses cheveux en désordre, titubant, se tenant à peine sur ses pieds derrière ce Christ sortant de la flagellation. Elle avait mangé du porc, oui, elle s'était enivrée, c'est vrai, mais maintenant elle pleurait désespérément derrière son Christ !

Mourir saigné ce n'est rien, ô stupides bêtes ! m'écriai-je alors triomphant. – Vous, ô porcs, vous vous la coulez grasse et en paix, votre vie, tout aussi longtemps qu'elle dure. Considérez celle des hommes maintenant. Ils sont devenus comme des bêtes, ils se sont enivrés et les voilà qui pleurent

**inconsolablement derrière ce Christ ensanglanté sur sa croix
noire !**

Et vous voulez une tragédie plus tragique que celle-là ?

TOUT POUR LE MIEUX¹

I

Mademoiselle Silvia Ascensi, venue à Rome pour obtenir son transfert de l'École normale de Perugia dans un autre siège, quel qu'il fût et où qu'il fût : en Sicile au besoin, en Sardaigne s'il le fallait ; Mademoiselle Ascensi, dis-je, s'adressa pour l'appuyer au jeune député de ce même collège de Perugia, l'honorable Marco Verona. Celui-ci avait été le disciple très affectionné, très dévoué, de son pauvre père, le professeur Ascensi, de l'Université de Perugia, physicien illustre, mort, depuis un an à peine, dans un malheureux accident de laboratoire.

Verona connaissait bien les motifs pour lesquels elle voulait quitter sa ville natale ; elle était certaine qu'il ferait valoir en sa faveur la grande autorité qu'il avait su acquérir au Parlement.

Verona, en effet, l'accueillit non seulement d'une façon courtoise, mais avec une véritable bienveillance. Il eut même l'affabilité de lui rappeler les visites qu'il avait faites au regretté professeur alors qu'il était étudiant, et de lui dire qu'elle avait assisté, s'il ne se trompait point, à quelques-unes de ces visites. Elle était très jeune alors, mais pas si petite

¹ C'est de cette nouvelle que Pirandello a tiré sa pièce : *Tout pour le mieux*.

cependant puisque déjà, – et cela sûrement, – déjà elle était la secrétaire de son papa.

À ce souvenir, mademoiselle Ascensi devint toute rouge. Toute petite ? Mais pas tant que cela ! Elle n'avait pas moins de quatorze ans, alors... Et lui, l'honorable Verona, combien pouvait-il avoir ? Vingt ans, vingt et un ans au plus ? Ah ! elle pourrait lui répéter, mot pour mot, tout ce qu'il était venu demander à son père durant ces visites.

Marco Verona se montra très désolé de n'avoir pas poursuivi les études pour lesquelles le professeur Ascensi avait pu, à cette époque, lui inspirer tant de ferveur ; puis il exhorta la *signorina* à prendre courage, car, au souvenir de son malheur récent, elle n'avait pu retenir ses larmes. Enfin, pour la recommander avec une plus grande efficacité, il voulut l'accompagner. (Mais, vraiment, se déranger à ce point !) Oui, oui, lui, en personne ; il voulut l'accompagner au Ministère de l'Instruction publique.

Cette année-là, les fonctionnaires étaient tous en vacances à la *Minerva*. Quant au ministre et au sous-secrétaire d'État Verona le savait ; mais il pensait trouver le chef de division ou le chef de bureau... Il dut se résigner à parler au chevalier Martino Lori, secrétaire de première classe, qui, à lui seul, dirigeait la division tout entière.

Lori, employé très exact, était fort bien vu de ses supérieurs et même de ses subordonnés, pour la cordialité exquise de ses manières, pour son caractère plein de douceur qui se révélait dans son regard, dans son sourire, dans ses gestes ; et aussi pour la correction de toute sa personne élégante, pour laquelle il avait des soins jaloux.

Le visage rouge de joie, il accueillit l'honorable Verona avec les démonstrations les plus déférentes, non seulement parce qu'il prévoyait qu'un jour ou l'autre ce député serait son chef suprême, mais parce que, depuis des années, il était l'admirateur fervent de ses discours à la Chambre. Puis, se tournant pour regarder la *signorina*, et sachant qu'elle était la fille de l'illustre et regretté professeur de l'Université de Perugia, le chevalier Lori éprouva une autre joie non moins vive.

Il avait à peine trente ans, et mademoiselle Silvia Ascensi parlait d'une façon curieuse : il semblait que ses yeux, – d'une couleur verte, étrange et presque phosphorescente, – il semblait, dis-je, que ses yeux poussassent ses paroles pour les faire mieux entrer dans l'âme de qui l'écoutait, et elle s'animait, s'échauffait ; elle révélait, en parlant, un esprit lucide et précis, une âme impérieuse ; mais cette lucidité était un peu troublée, et cette superbe subjuguée par une grâce qui fleurissait son visage rougissant. Elle remarquait avec dépit que, peu à peu, ses paroles, ses raisonnements n'avaient plus d'efficace, puisque celui qui l'écoutait était entraîné plutôt à admirer cette grâce et à s'en réjouir. Alors, incitée moitié par le dépit, moitié par l'ivresse que tout instinctivement, et sans qu'elle le voulût, lui causait le triomphe de sa féminité, elle se troublait ; le sourire de celui qui l'admirait se reflétait sur ses lèvres sans qu'elle le voulût encore ; elle secouait la tête, dépitée, levait les épaules et coupait le monologue en déclarant qu'elle ne savait pas parler, qu'elle ne pouvait pas s'exprimer...

— Mais non ! Pourquoi ? Il me semble, au contraire, que vous vous exprimez supérieurement, se hâta de lui dire le chevalier Martino Lori.

Et il promet à l'honorable Verona qu'il ferait tout pour satisfaire mademoiselle Ascensi et se donner le plaisir de lui rendre service à lui-même.

Deux jours plus tard, Silvia Ascensi revint seule au ministère. Elle s'était aperçue tout de suite qu'elle n'avait aucunement besoin de recommandation pour le chevalier Lori. Et avec la simplicité la plus ingénue du monde, elle lui dit qu'elle ne pouvait plus, absolument plus, quitter Rome. Elle y avait tant tourné et giré sans se lasser jamais ; elle avait tellement admiré ses villas solitaires gardées par leurs cyprès, la suavité silencieuse des jardins de l'Aventin et du Celio, la solennité tragique de certaines de ses voies, – de la via Appia par exemple, – et la claire fraîcheur du Tibre... Elle s'était enfin si profondément énamourée de Rome, qu'elle voulait absolument y être nommée...

Impossible ? Pourquoi impossible ? Ce serait difficile, oui. Impossible, non. Très difficile, c'est vrai ; mais si on le voulait, voyons ?... Même suppléante dans quelque classe adjointe... Oui, oui ; il devait lui faire ce plaisir ! Elle viendrait tant et tant de fois l'importuner, s'il ne le faisait pas !... Elle ne lui laisserait plus un moment de paix ! Être déléguée, stagiaire, c'était si facile. Non ? Alors ?

Alors la conclusion fut autre.

Après six ou sept de ces visites, une après-midi, le chevalier Martino Lori s'habilla comme pour les grandes occasions et se rendit à Monte Citorio² demander l'honorable Marco Verona.

² Chambre des Députés.

Il regardait ses gants, il regardait ses souliers vernis, il tirait ses manchettes de la pointe de ses doigts, très énervé, en attendant l'huissier qui devait l'introduire.

À peine entré, pour cacher son embarras, il se mit à dire avec chaleur à l'honorable Verona que sa protégée demandait vraiment l'impossible !

— Ma protégée ? interrompit l'honorable Verona ; quelle protégée ?

Lori, reconnaissant avec désolation qu'il avait, sans l'ombre d'une malice cependant, employé un mot qui pouvait prêter vraiment à une... oui, à une malveillante interprétation, se hâta de dire qu'il entendait parler de mademoiselle Ascensi.

— Ah ! mademoiselle Ascensi ! Mais alors, oui, ma protégée, répondit Verona en souriant, ce qui accrut l'embarras du pauvre chevalier Martino Lori.

Je ne me souvenais plus de vous l'avoir recommandée, et je n'ai pas deviné tout d'abord de qui vous entendiez me parler. Je vénère la mémoire de l'illustre professeur, mon maître, père de la jeune fille, et je voudrais que vous aussi, chevalier, vous protégiez cette enfant, que vous la *protégiez* véritablement et que vous lui donniez satisfaction complète parce qu'elle le mérite.

Mais si le chevalier Martino Lori était venu, c'était justement dans ce but ! La transférer à Rome, cependant, lui était absolument impossible. Si cela se pouvait, il désirait savoir la vraie raison pour laquelle... oui, pour laquelle la *signorina* voulait quitter Perugia...

Oh ! cette raison, elle n'était malheureusement pas agréable. Le professeur Ascensi avait été trahi et abandonné par son épouse, une vilaine femme, qui, très riche, s'était acoquinée avec un homme digne d'elle, dont elle avait eu deux ou trois enfants. Ascensi avait tout naturellement gardé près de lui son unique enfant et avait restitué à cette femme tout son avoir. Homme supérieur, mais dépourvu de tout sens pratique, le professeur Ascensi avait mené une existence douloureuse au milieu d'angoisses et d'amertumes de tous genres.

Il achetait des livres, des livres et encore des livres, et des instruments pour son laboratoire, et ne s'expliquait pas comment son traitement ne pouvait suffire aux besoins d'une famille si restreinte cependant ! Pour que son père ne souffrît pas de privations, mademoiselle Ascensi s'était vue forcée d'entrer, elle aussi, dans l'enseignement. Oh ! la vie de cette enfant, jusqu'à la mort de son père, avait été un continuel exercice de patience et de vertu. Elle était justement orgueilleuse, il est vrai, de la réputation de celui qu'elle pouvait opposer à l'opprobre maternel. Mais maintenant, son père étant si malheureusement mort, elle était restée sans protection, seule et pauvre, et elle ne pouvait se résigner à vivre à Perugia où vivait aussi sa mère riche et déshonorée. C'était tout !

Martino Lori fut ému à ce récit ; il l'était déjà avant de l'avoir entendu de la bouche autorisée d'un député de grand avenir. Martino Lori lui laissa comprendre, en le quittant, son intention de récompenser de son mieux cette enfant de ses sacrifices et de son merveilleux dévouement filial.

Et ainsi mademoiselle Silvia Ascensi, venue à Rome pour obtenir un changement de résidence, y trouva, au lieu de cela, un mari.

II

Mais, tout au moins durant les trois premières années, le mariage fut très malheureux, très orageux.

Dans le feu des premiers jours, Martino Lori s'y jeta pour ainsi dire tout entier ; l'épouse, au contraire, y laissa tomber très peu d'elle-même. La flamme, qui fond les âmes et les corps, s'étant calmée, la femme qu'il croyait devenue sienne entièrement, comme lui-même était devenu complètement sien, apparut à ses yeux très différente de celle qu'il s'était imaginée !

Lori s'aperçut, en somme, qu'elle ne l'aimait point ; qu'elle s'était laissée épouser comme dans un songe étrange, duquel maintenant elle se dressait, agitée, âpre et sombre.

Qu'avait-elle rêvé ?

Avec le temps, Lori s'aperçut de bien autre chose : c'est-à-dire que non seulement elle ne l'aimait pas, mais que, même, elle ne pouvait pas l'aimer parce que leurs natures étaient absolument opposées. L'indulgence réciproque n'était même pas possible entre eux. Si lui, qui l'aimait, était disposé à respecter son caractère très vil et son esprit d'indépendance, elle, qui ne l'aimait pas, ne pouvait souffrir ni sa nature, ni ses opinions...

— Mais quelles opinions ? lui criait-elle avec dédain. Tu ne peux pas en avoir des opinions, mon cher, tu n'as pas de nerfs !...

Quel rapport y avait-il entre les nerfs et les opinions ? Le pauvre Lori restait bouche bée, et elle l'estimait froid parce qu'il se taisait. Mais il se taisait pour éviter les querelles ; il se taisait parce qu'il s'était renfermé dans sa douleur, résigné à l'écroulement de son beau rêve, qui était d'avoir une compagne affectueuse et empressée, et une petite maison élégante et soignée, et toute souriante de paix et d'amour.

Martino Lori demeurait abasourdi du concept que sa femme s'allait formant de lui jour après jour, et des interprétations qu'elle donnait à ses actes et à ses paroles. Parfois, il doutait presque en lui-même d'être ce qu'il était, ce qu'il avait toujours pensé être ; n'avait-il pas, sans s'en apercevoir, tous ces défauts, tous ces vices odieux qu'elle lui reprochait ?

Il y avait toujours eu des routes planes devant lui ; il ne s'était jamais engagé dans les obscurs et profonds méandres de la vie, et, à cause de cela peut-être, il ne savait se défier de soi ni de personne. Sa femme, au contraire, avait assisté depuis l'enfance à des scènes terribles ; elle avait malheureusement appris que tout peut être vil, que rien n'est sacré en ce monde, puisque enfin sa mère, sa propre mère...

Oh ! oui, elle méritait qu'on la plaignît, qu'on l'excusât de voir le mal où il n'était pas et de se montrer injuste envers lui. Mais plus il cherchait, avec une bonté pleine de douceur, à se rapprocher d'elle afin de lui inspirer une plus grande confiance en la vie, afin de l'amener à des jugements moins injustes, plus équitables, plus elle s'aigrissait et se révoltait.

À défaut d'amour, mon Dieu ! elle aurait pu cependant avoir un peu de gratitude envers lui qui, à la fin du compte, lui avait redonné une maison, une famille et l'avait soustraite à une vie errante et pleine de périls. Non, elle n'avait même pas de la reconnaissance. Elle se montrait orgueilleuse, sûre d'elle-même, persuadée qu'elle pouvait se suffire avec son travail.

Et en ces trois premières années, elle le menaça six ou sept fois de rentrer dans l'enseignement et de se séparer de lui.

Et un jour, à la fin, elle réalisa sa menace.

En rentrant de son bureau, Lori ne trouva plus sa femme à la maison. Le matin, il avait eu avec elle une scène plus âpre qu'à l'ordinaire, à propos d'un léger reproche qu'il avait osé lui faire.

Mais, déjà, depuis environ un mois, se concentrait la tempête qui venait d'éclater. Du reste, elle avait été très étrange durant tout ce mois, ses manières étaient sombres, et enfin elle avait fait montre d'une cruelle répugnance à son endroit. Tout cela sans raison, comme toujours.

Dans la lettre qu'elle avait laissée à la maison, elle lui annonçait son intention irrévocable de rompre avec lui pour toujours, de tout faire pour obtenir de nouveau un poste de professeur ; et afin qu'il ne se répandît pas en de vaines extravagances, en des recherches bruyantes, elle lui indiquait l'hôtel où elle s'était logée ; mais que surtout il ne vînt pas l'y trouver, parce que cela serait absolument inutile...

Lori, perplexe, resta longtemps à réfléchir, cette lettre en main. Il avait trop souffert et souffert trop injustement ! Se libérer de cette femme était, oui, était peut-être une

allégeance, mais c'était aussi une indicible douleur ! Il l'aimait. C'eût donc été une allégeance momentanée, mais ensuite une cuisante peine, un vide immense pour toute la vie. Il savait trop, il sentait bien qu'il ne pourrait plus aimer jamais une autre femme. Et, de plus, il y aurait là un scandale qu'il ne méritait pas : lui, si parfaitement correct, il allait être, en suite de sa séparation d'avec sa femme, il allait, dis-je, être exposé à la malignité des gens, qui pourraient suspecter à son endroit qui sait quels torts, quand Dieu était témoin de quelle longanimité, de quelle condescendance, il avait donné des preuves depuis trois années !

Que faire ?

Il décida de ne rien faire pendant cette soirée : la nuit apporterait peut-être conseil à lui et, à elle, repentir.

Le jour suivant, il n'alla pas à son office, et attendit chez lui toute la matinée. Il se disposait à sortir dans l'après-midi, sans avoir pourtant arrêté aucune résolution dans son esprit, quand lui arriva de la Chambre des députés une invite de l'honorable Marco Verona.

On était en pleine crise ministérielle, et, depuis quelques jours, le nom de Verona était mis en avant avec insistance à la *Minerva* pour le poste de sous-secrétaire d'État ; quelques-uns même le préconisaient comme ministre.

Parmi de nombreuses idées, celle de se rendre près de Verona pour lui demander conseil était venue à Lori. Il ne l'avait pas mise à exécution parce qu'il s'était imaginé au milieu de quelles brigues celui-ci devait se trouver durant ces jours-là. Évidemment, Silvia n'avait pas dû avoir la même réserve, et, sachant qu'il allait devenir le chef de l'Instruction

publique, elle était probablement venue à lui pour se faire admettre de nouveau dans l'enseignement.

Martino Lori se troubla à la pensée que Verona, se prévalant dès maintenant de l'autorité que lui donnerait sa prochaine élévation, lui ordonnerait peut-être de ne pas s'opposer dans les bureaux au désir de sa femme. Mais Marco Verona l'accueillit, au contraire, à la Chambre, avec beaucoup d'affabilité. Il se montra très ennuyé d'avoir été, comme il le disait, pris au piège. Ministre ? Non, non, heureusement. Mais étant donné les conditions politiques actuelles, il n'aurait pas voulu assumer même cette responsabilité, moins grande pourtant. Il y avait été obligé par la discipline qui régnait dans son parti. Eh bien ! il voulait au moins avoir au sein de son cabinet la collaboration d'un homme d'une honnêteté à toute épreuve et plein d'expérience, et, tout de suite, il avait pensé à lui, au chevalier Lori. Acceptait-il ?

Pâle d'émotion et les oreilles en feu, celui-ci ne sut comment le remercier de l'honneur qu'il lui faisait, de la preuve de confiance qu'il lui donnait. Mais tout en s'attardant à l'expression de sa gratitude, il avait dans les yeux une question anxieuse ; il laissait comprendre clairement dans son regard qu'il s'attendait en vérité à une autre conversation. Est-ce que l'honorable Verona, ou plutôt Son Excellence, ne voulait pas autre chose de lui ?

Celui-ci, en se levant, se prit à sourire et posa légèrement l'une de ses mains sur son épaule. Hé ! oui, il voulait quelque autre chose ; il voulait patience envers madame Silvia, et pardon pour elle. Voyons, il n'y avait là que des enfantillages :

— Elle est venue me trouver, dit-il, et m'a exposé ses « farouches » projets ; et il souriait toujours. Je lui ai parlé longuement et... Mais oui ! Mais oui ! Il est inutile que vous

vous disculpiez, chevalier. Je sais bien que la faute est à madame Lori ; je le lui ai dit, vous savez ? Franchement. Je l'ai même fait pleurer... Oui, parce que je lui ai parlé de son père, de tout ce qu'il avait souffert à cause du triste désordre de sa famille... Je lui ai parlé d'autre chose encore... Partez tranquille, chevalier, vous retrouverez madame Lori à la maison.

— Excellence, je ne sais... commença à dire Lori en s'inclinant...

Mais Marco Verona l'interrompit tout de suite :

— Ne me remerciez pas, et surtout ne m'appellez pas « Excellence ».

Et, en le congédiant, il l'assura que la *signora* Lori, femme de caractère, tiendrait sans aucun doute les promesses qu'elle lui avait faites et que non seulement les scènes désagréables d'autrefois ne se renouvelleraient plus, mais qu'elle lui avait marqué son repentir des amertumes qu'elle lui avait causées.

III

Et il en fut ainsi.

Le soir de la réconciliation marqua pour Martino Lori une date inoubliable ; inoubliable pour nombre de raisons qu'il comprit, ou mieux dont il eut l'intuition immédiate à la façon dont elle s'abandonna dans ses bras dès qu'elle le vit.

Que de larmes elle versa ! Mais que de joie, oui, que de joie ne but-il pas dans ces larmes de repentance et d'amour...

Ses vraies noces, Lori les célébra en ce jour ; et, à partir de ce jour, il posséda la compagne rêvée, et un autre rêve très ardent s'accomplit sûrement en cette réunion.

Quand Martino Lori ne put plus avoir aucun doute sur l'état de sa femme, et quand, plus tard, celle-ci mit au monde une petite fille, à voir de quelle dévotion, de quelle gratitude pour lui, de quels sacrifices pour sa fille la maternité l'avait rendue capable, il comprit et s'expliqua bien des choses. Elle voulait être mère ! Peut-être ne comprenait-elle pas et ne savait-elle pas s'expliquer à elle-même ce secret besoin de sa nature, et c'est pourquoi la vie lui semblait fade et vide... Elle voulait être mère !

Le bonheur de ce songe enfin réalisé ne fut troublé que par la chute imprévue du ministère dont l'honorable Verona faisait partie, et un peu aussi, – dans l'ombre, – par celle de Martino Lori, son secrétaire particulier.

Lori se montra peut-être plus indigné que l'honorable Verona lui-même, de l'agression violente des oppositions coalisées pour renverser, presque sans raison, le cabinet. L'honorable Verona déclara que, pour son compte, il en avait jusqu'au cou de la vie politique, et qu'il voulait s'en retirer pour reprendre avec plus de fruit et une satisfaction plus grande ses études interrompues.

Aux nouvelles élections, il réussit à vaincre la pression pressante et persistante de ses électeurs, et ne se représenta pas.

Il s'était épris passionnément d'une grande invention scientifique laissée inachevée par le professeur Bernardo Ascensi ; si madame Lori, sa fille, lui faisait l'honneur de la lui

confier, il essaierait de continuer les expériences du maître et de mener l'œuvre à bien.

Silvia en fut très heureuse.

En cette année de fervente et dévouée collaboration, les liens d'amitié qui existaient entre son mari et Verona s'étaient fortement resserrés. Lori, bien que Verona n'eût jamais fait peser sur lui le poids de son grade et de sa dignité, et qu'il le traitât maintenant avec la plus grande cordialité et la plus grande familiarité, jusqu'à le tutoyer et l'obliger à le tutoyer aussi, Lori se montrait timide et un peu gêné ; dans son ami, il voyait toujours le supérieur ; Verona s'en dépitait et l'en raillait souvent. Lori riait de ces railleries, mais, avec une affliction secrète, il notait dans l'âme de son ami un certain sens d'amertume qui s'aigrissait de jour en jour. Il en attribuait la cause à sa dédaigneuse retraite de la vie politique et des luttes parlementaires ; il en parlait à sa femme et lui conseillait d'user de l'ascendant qu'elle semblait avoir sur lui pour l'engager, pour le pousser à se plonger de nouveau dans la vie.

— Tu crois qu'il m'écouterà ? lui répondait Silvia. Quand il a dit non, c'est non ; tu ne l'ignores pas. Du reste, je ne suis point de ton avis : vois avec quelle obstination, avec quelle ardeur il travaille.

Martino Lori haussait les épaules :

— Il en est peut-être ainsi ! répondait-il.

Il lui semblait que Verona ne retrouvait sa sérénité d'antan que lorsqu'il jouait avec leur petite Ginetta qui, vive et charmante, croissait à vue d'œil.

Marco Verona avait vraiment pour cette enfant des tendresses qui remuaient Lori jusqu'aux larmes. Il lui disait parfois :

— Tiens-toi bien sur tes gardes parce que, quelque jour, je te l'enlèverai, ta Ginetta !

Eh ! c'était sérieux. Il ne plaisantait pas. Et Ginetta ne se le serait pas laissé dire deux fois ; elle aurait abandonné son papa et sa maman, oui, même sa maman, pour s'en aller avec lui !... Ginetta, la vilaine méchante, disait oui ! À cause des cadeaux, hein ? À cause des cadeaux qu'il lui faisait à la moindre occasion ! Et quels cadeaux !... Lori et sa femme en étaient gênés depuis longtemps. Celle-ci, même, ne pouvait s'empêcher de marquer à Verona que cela la blessait. Blessure à son orgueil ? Non. Mais ils étaient trop nombreux ces cadeaux, et de trop grand prix ; elle n'en voulait plus. Verona, heureux de voir Ginetta faire fête aux jouets qu'il lui apportait, levait les épaules, vexé par leurs plaintes et leurs protestations, jusqu'à ce qu'il se révoltât d'une façon très peu parlementaire et leur imposât de se taire et de laisser la gamine à sa joie...

Silvia en arriva à se dire ennuyée de ces façons d'agir de Verona ; et à son mari qui, pour l'excuser, recommençait à mettre en avant cette idée qu'il avait été bien malheureux pour son ami de se retirer de la vie politique, elle répondait que ce n'était pas une bonne raison pour venir décharger sa mauvaise humeur chez eux !

Lori aurait voulu faire remarquer à sa femme qu'en fin de compte, cette mauvaise humeur, Verona l'exhalait en faisant le bonheur de leur petite fille ; mais il se tenait coi, pour ne pas troubler l'accord qui, depuis le premier jour de leur réconciliation, s'était établi entre eux.

Ce qu'il avait trouvé de mauvais en elle durant les premières années de leur union était devenu estimable maintenant, était devenu qualité à ses yeux. Il se sentait soutenu, il se sentait comblé par son esprit, par son énergie, qui, à cette heure, n'étaient plus tournés contre lui. Et sa vie, à présent, lui semblait pleine, lui semblait solidement fondée, avec cette femme qui lui appartenait, qui était toute sienne, qui était toute à sa maison et à son enfant.

Il estimait précieuse aussi dans son cœur l'amitié de Verona, et il aurait voulu, par conséquent, que ne s'affirmât pas dans l'âme de sa femme l'impression qu'il était devenu ennuyeux à cause de son affection exagérée pour Ginetta ; d'autre part, cependant, si cette affection trop envahissante devait troubler la paix de la maison, la bonne harmonie entre lui et sa femme ! Mais comment le faire comprendre à Verona, qui ne voulait même pas s'apercevoir de la froideur avec laquelle Silvia l'accueillait maintenant ?

Avec les années, Ginetta commença à montrer une vive passion pour la musique. Et voilà que Verona s'arrangeait, deux ou trois fois par semaine, pour conduire la fillette en voiture à tel ou tel concert ; et souvent, durant la saison lyrique, il venait conspirer avec elle, lui donner le courage d'induire ses parents, avec ses grâces charmantes, à l'accompagner au théâtre dans la loge déjà retenue par lui.

Lori, angoissé, embarrassé, souriait ; il ne se décidait pas à dire non, pour ne point mécontenter son ami et sa fille ; mais, Dieu saint ! Verona aurait dû comprendre que cela ne pouvait se faire aussi souvent.

La loge et la voiture ne constituaient pas toute la dépense : Sylvia devait s'habiller : elle ne pouvait pas faire minable figure. Lori, il est vrai, était maintenant chef de

division, et ses appointements étaient convenables ; mais il n'avait certainement pas de l'argent à jeter par les fenêtres !

La passion de Verona pour cette enfant était telle qu'il ne comprenait pas ces choses, et ne s'apercevait pas des sacrifices que devait faire Silvia certains soirs, en restant seule à la maison sous le prétexte qu'elle ne se sentait pas bien.

Que n'y resta-t-elle pas toujours ! Un soir, elle revint du théâtre avec de continuels frissons. Le matin suivant, elle toussait, en proie à une fièvre intense. Et, au bout de cinq jours, elle mourait.

IV

Sous la violence foudroyante de cette mort, Martino Lori resta tout d'abord effondré plutôt que douloureux.

Verona, venu le soir, fut frappé par cet effondrement, cette angoisse, cette douleur sombre qui menaçait d'aboutir à l'hébétude. Il l'entraîna hors de la chambre mortuaire, le força de se rendre auprès de sa fille, l'assurant que lui resterait là ; qu'il veillerait toute la nuit.

Lori se laissa renvoyer ; mais plus tard, à une heure avancée, silencieux comme une ombre, il vint de nouveau dans la chambre mortuaire, et il y trouva Verona effondré sur le bord du lit où gisait le cadavre devenu livide.

Il crut d'abord que Verona, vaincu par le sommeil, avait laissé tomber là sa tête ; puis, en observant mieux, il s'aperçut que son corps était secoué, par instants, comme par des sanglots étouffés.

Alors les larmes, les larmes qui n'avaient pu jusqu'alors lui monter du cœur, l'assaillirent furieusement à son tour.

Mais son ami, tel un ressort, se leva contre lui, frémissant, le visage changé ; et comme Lori, d'un mouvement convulsif, lui tendait les bras pour le serrer contre sa poitrine, il le repoussa, il le repoussa avec une sombre dureté, avec de la rage. Il devait se sentir responsable de ce malheur, puisque, cinq soirs auparavant, il avait forcé Silvia à se rendre au théâtre ; et maintenant il ne se sentait pas le courage de voir souffrir ainsi son ami. Ainsi pensa Lori pour s'expliquer cette violence ; il se dit que la douleur agit diversement sur les hommes : elle atterre certains, elle rend enragé certains autres...

Ni les visites sans fin de ses subordonnés qui l'aimaient comme un père, ni les admonitions de Verona qui lui montrait sa fille abattue par son malheur et consternée de le voir ainsi, n'arrivèrent à le secouer de cette espèce d'anéantissement où il était tombé, comme si le mystère sombre et cruel de cette mort imprévue l'avait environné en raréfiant la vie autour de lui.

Il lui semblait voir tout d'une façon différente ; les bruits semblaient lui arriver comme de loin, et les voix, les voix les plus coutumières, celle de son ami et celle de sa propre fille, paraissaient avoir un timbre qu'il n'avait jamais remarqué auparavant.

Et, peu à peu, de cet ahurissement, commença de sourdre en lui une curiosité nouvelle, mais une curiosité exempte de passion, pour le monde qui l'entourait, monde qu'il n'avait pas connu ainsi, monde qui ne lui était pas apparu ainsi...

Était-il vraiment possible que Marco Verona eût été toujours comme il le voyait maintenant ? Autrefois, sa personne, l'expression de son visage lui semblaient différentes. Et sa fille elle-même ? Mais comment ? Avait-elle vraiment grandi tellement de toute façon ? Ou, de son malheur, s'était-il élancé tout à coup une autre Ginetta, haute, mince, un peu froide, spécialement avec lui ?

Dans ses manières d'agir, elle ressemblait à sa mère, mais elle n'avait pas cette grâce, qui, dans sa jeunesse, enflammait, illuminait la beauté de sa Silvia ; souvent Ginetta ne semblait pas belle. Elle était impérieuse comme sa mère, mais sans ses sincères véhémences, sans ses emportements.

Verona venait maintenant avec plus de liberté dans la maison de Lori ; souvent il restait à déjeuner ou à dîner.

Il avait enfin terminé la puissante œuvre scientifique conçue et commencée par Bernard Ascensi, et il se disposait déjà à la donner à la presse dans une magnifique édition. De nombreux journaux en annonçaient les nouveautés sensationnelles et les plus importantes Revues, non seulement italiennes, mais étrangères, s'étaient mises à discuter avec animation ses conclusions les plus importantes, laissant ainsi prévoir la haute réputation à laquelle monterait cette œuvre.

Le mérite de Verona, qui l'avait continuée et avait tiré d'elle de nouvelles et très hardies déductions, fut universellement reconnu après sa publication, et ce mérite fut jugé ne pas être inférieur à celui de Bernard Ascensi. Il en revint de la gloire à celui-ci, mais Verona en eut plus encore.

De toutes parts, les félicitations et les honneurs se mirent à pleuvoir sur lui. Sa nomination à la dignité de sénateur fut

du nombre. Il ne l'avait pas voulue à sa sortie du monde parlementaire ; mais il l'accueillit de bon gré à cette heure, parce qu'elle ne lui venait pas par la voie politique.

Martino Lori, pensant alors à la joie, à l'exultation qu'aurait éprouvées sa Silvia en voyant ainsi glorifier le nom de son père, Martino Lori prolongeait les visites qu'il avait l'habitude de faire, chaque soir, en sortant du ministère, à la tombe de sa femme. Il avait adopté cette coutume, et il allait, même l'hiver par les plus vilaines journées, soigner les plantes qui entouraient le tombeau et ranimer la lumière de la lampe, puis, tout doucement, il causait avec la morte. La visite quotidienne qu'il faisait au cimetière et les réflexions qu'elle lui suggérait imprimaient sur son visage une pâleur de plus en plus intense. Sa fille, comme Verona, avait cherché à lui faire perdre cette habitude ; tout d'abord il avait nié comme un bambin pris en faute ; puis, obligé d'avouer, il avait levé les épaules, en souriant d'un pâle sourire :

— Cela n'est point mauvais pour moi... même c'est un réconfort, avait-il dit ; laissez-moi m'y rendre.

Mais s'il fût revenu à la maison immédiatement après le bureau, qui y aurait-il trouvé ? Verona qui, chaque jour, venait prendre Ginetta. Il ne s'en plaignait pas certes, non ; il était même très reconnaissant à son ami des distractions qu'il procurait à sa fille. La rudesse qu'il avait remarquée certaines fois dans les manières de Verona et quelque autre léger défaut de son caractère n'avaient pu diminuer l'admiration, et, encore moins, à cette heure, la reconnaissance, l'affection qu'il avait pour cet homme que ni la hauteur de l'intelligence, de la réputation et des emplois auxquels il était monté, ni la fortune n'avaient empêché d'accorder une si intime amitié, une amitié plus que fraternelle, à un pauvre hère comme lui,

qui, à part son bon cœur, ne se reconnaissait aucune vertu, aucune valeur pour la mériter.

Il voyait maintenant avec satisfaction qu'il ne s'était pas trompé quand il disait à sa femme que l'affection de Verona serait un bonheur pour leur Ginetta. Il en eut la plus grande preuve lorsque celle-ci eut accompli ses dix-huit ans.

Oh ! comme il eût voulu que sa Silvia fût auprès de lui, ce soir-là, après la fête qu'on célébra pour l'anniversaire de sa naissance.

Verona, venu à dessein sans aucun cadeau pour Ginetta, aussitôt que celle-ci alla se mettre au lit, prit Lori à part, et, sérieux, ému, lui annonça qu'un de ses jeunes amis, le marquis Flavio Gualdi, lui demandait, par son moyen, la main de sa fille.

Martino Lori fut ébahi. Le marquis Gualdi ? Un membre de la haute aristocratie... et qui possédait une immense fortune... le mari de Ginetta ?

En se rendant avec Verona dans les concerts, dans les conférences, à la promenade, Ginetta avait pu entrer dans un monde dont ni sa naissance, ni sa condition sociale ne lui auraient permis d'approcher, et elle y avait éveillé des sympathies ; mais lui ?...

— Tu sais, dit-il à son ami, presque éperdu, presque affligé, au milieu de sa joie, tu sais quelle est ma situation. Je ne voudrais pas que le marquis Gualdi...

Verona l'interrompt :

— Gualdi sait... il sait ce qu'il doit savoir.

— Je comprends. Mais la disproportion étant si grande, je ne voudrais pas que, quoique très bien disposé, il en arrive à se figurer des choses que...

Irrité, Verona l'interrompt de nouveau :

— Il me semblait oiseux de te le dire, mais puisque, – pardon, – puisque tu me tiens des discours si ridicules, je te dirai pour te tranquilliser qu'étant, voyons, ton ami depuis tant d'années...

— Eh ! je le sais !

— Ginetta a grandi, on peut le dire, plus avec moi qu'avec toi.

— Oui... Oui...

— Pourquoi pleures-tu ainsi maintenant ?... Je ne veux pas être pour rien dans ce mariage. Allons, allons, assez. Je m'en vais... Tu en parleras demain matin à Ginetta. Tu verras que cela ne sera pas difficile.

— Elle s'y attend ? demanda Lori en souriant au milieu de ses larmes.

— N'as-tu pas remarqué qu'elle ne s'est point étonnée de me voir arriver ce soir les mains vides ?

En parlant ainsi, Marco Verona riait gaiement, comme Lori ne l'avait pas entendu rire depuis des années !

V

Dès le principe, une impression curieuse de froideur.

Martino Lori ne s'en était pas inquiété. S'étant expliqué durant toute sa vie quantité de choses parce qu'il croyait à la simple bonté, il s'expliquait de même cette froideur comme l'effet naturel de la disparité des conditions ; et un peu aussi à cause du caractère, de l'éducation et de la physionomie de son gendre.

Il n'était plus très jeune, le marquis Gualdi ; il était encore blond, d'un blond ardent, mais il était déjà chauve ; et ainsi il était brillant et rosé comme une fine statuette de porcelaine émaillée. Il parlait lentement et avec un accent plus français que piémontais ; sa voix affectait une douceur condescendante qui contrastait d'étrange façon avec le regard dur des yeux bleus, d'une transparence vitreuse.

Martino Lori s'était senti sinon vraiment repoussé par ces yeux, du moins éloigné ; et il lui avait semblé y découvrir comme une pitié moqueuse pour lui, pour ses manières trop simples peut-être tout d'abord, et maintenant peut-être trop réservées.

La façon d'agir toute différente dont usait Gualdi tant avec Verona qu'avec Ginetta, il se la serait encore expliquée, mais voyons, il semblait que sa femme lui fût venue par son ami, et non par lui qui était le père...

Maintenant qu'il vivait seul dans sa maison, et n'avait même plus son bureau, puisqu'il avait pris sa retraite pour être agréable à son gendre, Marco Verona n'aurait-il pas dû lui prodiguer avec un plus grand empressement le réconfort de l'amitié fraternelle dont, pendant tant d'années, il l'avait honoré ? Et Verona allait chaque jour chez Ginetta dans la villa des Gualdi ; et chez lui, chez son ami, il n'était plus revenu depuis le jour des noces, non, pas même une fois par vieille habitude. Il s'était peut-être lassé de le voir si renfermé

encore dans son deuil ancien, et, lui-même, devenu vieux, ne préférerait-il pas aller où l'on était joyeux, où Ginetta, grâce à lui, semblait heureuse ?

Oui, cela aussi pouvait être. Mais pourquoi, quand il allait voir sa fille, et qu'il le trouvait là à table avec elle et son gendre, comme s'il était de la maison, pourquoi était-il accueilli par lui presque d'une façon outrageante, en tout cas d'une façon glacée ? Il pouvait se faire que cette impression de froid lui fût donnée par le lieu même, par cette vaste salle à manger toute brillante de miroirs et splendidement meublée ?

Mais, voyons ! Non ! Verona ne s'était pas seulement éloigné de lui, ses manières, ses façons d'agir étaient absolument changées : il lui serrait à peine la main, à peine s'il le regardait, et il continuait à converser avec Gualdi comme si personne ne fût entré.

Un peu plus, et on l'aurait laissé debout devant la table ; Ginetta, seule, lui adressait quelques paroles de temps à autre, mais comme cela, en dehors de la conversation, pour qu'on ne puisse pas dire que vraiment personne ne se souciait de lui.

Le cœur serré par une angoisse inexplicable, confus et humilié, Martino Lori s'en allait.

Est-ce que vraiment son gendre ne devait avoir aucun respect pour lui, aucun égard ? Toutes les amabilités, toutes les flatteries devaient-elles être pour Verona, parce que riche et illustre ?

Mais s'il devait en être ainsi, si tous trois continuaient à l'accueillir chaque soir de cette façon, c'est-à-dire comme un intrus, comme un importun, il ne reviendrait plus ; non, non,

parbleu ! il ne reviendrait plus ! Il voulait voir ce que feraient alors ces personnages, ces trois personnages !

Eh ! bien, deux jours passèrent ; quatre et cinq jours passèrent ; une semaine entière passa, sans que ni Verona, ni son gendre, ni même Ginetta, ni personne enfin, pas seulement un domestique, ne vînt demander ce qu'il devenait, ne vînt voir s'il n'était pas, par hasard, malade...

Les yeux sans regard, vaguant dans sa chambre, Lori se grattait continuellement le front avec ses doigts nerveux, comme pour réveiller son esprit de la torpeur angoissée dans laquelle il était tombé. Ne sachant plus que penser, son âme douloureuse examinait, examinait sans fin le passé...

Tout à coup, sans savoir pourquoi, sa pensée s'arrêta sur un souvenir lointain, sur le plus triste souvenir de sa vie. En une nuit funeste, quatre cierges brûlaient, et, la face enfouie au bord du lit sur lequel gisait Silvia morte, Marco Verona pleurait.

Ce fut comme si en son âme obscurcie ces cierges se mettaient à vibrer, comme s'ils généraient un éclair livide qui éclairait, illuminait horriblement toute sa vie depuis le premier jour où Silvia, accompagnée de Verona, était venue devant lui.

Il sentit ses jambes se dérober sous lui ; il lui sembla que toute la pièce girait autour de son être ; il cacha son visage dans ses mains, retiré tout entier en lui-même.

Serait-ce possible ? Serait-ce possible ? Il leva les yeux sur le portrait de sa femme, presque épouvanté de ce qui se passait en lui-même ; puis il défia ce portrait du regard en serrant les poings, et toute sa face se contractant dans une expression d'effroi, d'horreur et de haine :

— Toi ? Toi ? dit-il.

Elle l'avait trompé plus que tous !

C'était pourquoi, peut-être, plus tard, son repentir avait été sincère. Mais Verona, non... Verona, non... Celui-là venait dans sa maison, oui, dans sa maison, et comme un maître, et... mais oui ! Peut-être soupçonnait-il qu'il savait tout, et qu'il avait feint de ne s'apercevoir de rien par vil calcul d'intérêt !...

Lorsque cette odieuse pensée traversa son esprit, Martino Lori sentit ses doigts se crispier et ses reins se fendre. Il sauta sur ses pieds, mais un nouveau vertige s'empara de lui. La colère, la douleur explosèrent en des pleurs convulsifs et furieux. À bout de forces et comme aboli, il se ressaisit enfin.

Il lui avait fallu plus de vingt ans pour comprendre ! Et il n'aurait pas compris, si ces gens, avec leur froideur, avec leur dédaigneux mépris, ne lui avaient pas démontré, ne lui avaient pas dit presque clairement... Que faire après tant d'années ?

Maintenant que tout était consommé, de cette façon, depuis quelque temps déjà, en silence... avec politesse, comme il est d'usage entre gens bien élevés, entre gens qui savent agir d'une manière correcte.

Ne le lui avaient-ils pas laissé entendre avec toute la bonne grâce possible, que, désormais, il n'avait plus de rôle à jouer ? Il avait joué le rôle du mari, puis celui du père... cela suffisait maintenant ; à cette heure, on n'avait plus besoin de lui, puisque, tous les trois, ils s'entendaient si bien.

La moins scélérate d'eux tous, la moins perfide peut-être, avait été celle qui s'était repentie tout de suite après la faute, et qui était morte...

Et Martino Lori, ce soir-là, comme tous les soirs, suivant sa vieille habitude, se trouva sur la voie qui conduisait au cimetière. Il s'arrêta sombre et perplexe. Devait-il aller de l'avant ou retourner en arrière ? Il pensa aux plantes que, depuis tant d'années, il soignait avec amour. Là, bientôt, lui aussi reposerait... Là-dessous, à côté d'elle ? Ah ! non, non, non, plus désormais... Et, cependant, comme elle avait pleuré cette femme, en revenant à lui, et de combien d'affection elle l'avait entouré, après !... Oui, oui, elle s'était repentie... À elle, oui, à elle seulement, il pouvait peut-être pardonner.

Et Martino Lori reprit le chemin du cimetière. Ce soir, il avait quelque chose de nouveau à dire à la morte !

LE VOYAGE

Depuis treize ans, Adriana Braggi ne sortait pas de cette maison vaste, antique et silencieuse comme un cloître où, toute jeune épouse, elle était entrée ; pas plus qu'elle ne se montrait par les vitres des fenêtres aux rares gens qui, de temps à autre, passaient dans la rue escarpée, toute coupée de marches croulantes, et si solitaire que l'herbe croissait entre les pierres du pavement par touffes toujours respectées.

À vingt-deux ans, après quatre ans à peine de mariage, de par la mort de son mari, elle était presque morte elle-même au monde. Elle en avait trente maintenant, et elle était encore vêtue de noir comme au premier jour de son malheur. Un fichu de soie noire cachait ses beaux cheveux châains qui n'étaient plus coiffés avec art, mais simplement séparés en deux bandeaux et noués sur la nuque.

Une sérénité douce et triste souriait cependant sur son délicat visage envahi par une constante pâleur due à la longue et étroite clôture.

De cette claustration personne ne s'étonnait dans cette ville haut perchée de l'intérieur de la Sicile, où c'était tout juste si les rigides coutumes traditionnelles n'obligeaient pas la femme, jalousement enfermée, à suivre son mari dans la tombe. Les veuves devaient demeurer ainsi closes en un deuil perpétuel dans leur maison, et n'en jamais sortir, sinon en cas d'urgente nécessité.

Du reste, les femmes des rares familles aristocratiques, jeunes filles ou mariées, ne se voyaient presque jamais dans les rues : elles sortaient seulement le dimanche pour aller à la messe, et en quelques rares occasions pour les visites que, de

temps à autre, elles échangeaient entre elles. Elles revêtaient alors, à l'envi, de très riches toilettes à la dernière mode qui venaient des premières couturières de Palerme ou de Catane, se couvraient de pierres précieuses et d'or, non par coquetterie, car elles marchaient sérieuses, rougissantes, les yeux baissés et très contraintes, à côté de leur mari, de leur père ou de leur frère aîné. Cette somptuosité était presque obligatoire ; ces visites et ces quelques pas jusqu'à l'église constituaient pour elles de véritables et importantes expéditions que l'on devait préparer dès la veille, car le prestige de la maison pouvait y perdre : les hommes s'en préoccupaient donc, et les plus pointilleux étaient ceux qui tenaient à prouver qu'ils savaient et pouvaient dépenser beaucoup pour leurs femmes.

Toujours soumises et obéissantes, celles-ci se paraient suivant leur désir, pour ne pas les faire déchoir dans l'estime du monde et, après ces brèves sorties de parade, elles retournaient tranquilles à leurs soins domestiques. Épouses, elles s'attendaient à avoir autant d'enfants que Dieu leur en enverrait : c'était leur croix ; jeunes filles, elles s'attendaient à entendre leurs parents leur dire un beau jour : « Tu épouseras tel jeune homme », et les hommes acceptaient, calmes et satisfaits, leur animale soumission.

Une foi aveugle en une compensation ultra-terrestre pouvait, seule, leur faire supporter sans désespoir la lente et lourde atmosphère décolorée dans laquelle coulaient leurs jours l'un après l'autre et tous pareils dans cette ville de montagne tellement silencieuse qu'elle semblait presque déserte, sous l'intense et ardent azur du ciel, avec ses rues mal pavées et resserrées entre de rudimentaires maisons.

Lorsqu'on s'avancait jusqu'au bout de ces ruelles, la vue de l'ondoyante étendue des terres brûlées par le soufre ou dévorées par le soleil poignait le cœur.

Le ciel était implacable et la terre était aride ; et, au milieu du lourd silence interrompu seulement par des bourdonnements d'insectes, par les cris de quelques grillons, par le chant lointain d'un coq ou l'aboïement d'un chien, s'exhalait dense, dans l'éblouissement méridional, l'odeur des herbes desséchées et des engrais éparpillés.

Toutes les maisons, même celles, peu nombreuses, de l'aristocratie, manquaient d'eau ; dans les vastes cours de ces dernières, comme dans le haut des rues, existaient de grandes citernes à la merci du ciel : mais il pleuvait peu, même l'hiver. Quand il pleuvait par hasard, c'était une fête. Toutes les femmes sortaient baquets et terrines, bassines et tonneaux, puis, leurs jupes de bouracan serrées entre leurs jambes, elles restaient sur les portes à voir l'eau du ciel courir par torrents dans les rues rapides et étroites, ou à l'entendre gargouiller dans les gouttières, dans les conduites et les gros tuyaux des citernes.

Les pavés se trouvaient lavés alors et aussi les murs et les maisons ; et tout semblait respirer plus facilement dans la fraîcheur odorante de la terre baignée d'eau.

En ces villes, les hommes trouvaient peu ou prou de distractions dans la succession variée des affaires, dans la lutte des partis pour l'administration de la cité, dans les cafés, au Casino, le soir ; mais les femmes, chez lesquelles on s'était appliqué depuis l'enfance à stériliser tous les instincts de la vie, et qui avaient été épousées sans amour, les femmes, après avoir vaqué comme des servantes aux ordinaires travaux domestiques, languissaient misérablement, un enfant sur les

genoux, ou le rosaire dans les mains, en attendant que l'homme, le maître, fût rentré à la maison.

Adriana Braggi n'avait point aimé son mari. Celui-ci, très faible de complexion, et en état d'excitation constante à cause de sa santé, l'avait opprimée et torturée quatre années durant, jaloux même de son frère aîné. Et, en effet, en l'épousant il avait fait à celui-ci un grave tort, une avanie qui allait jusqu'à la trahison. De tous les fils de familles riches, un seul, le premier-né, devait prendre femme, afin que les biens de la maison n'aillent pas s'éparpiller entre de nombreux héritiers.

Césaire Braggi, le frère aîné du mari d'Adriana, ne semblait pas toutefois avoir pris cette trahison au tragique, peut-être parce que leur père, qui mourut peu de temps avant les épousailles, avait ordonné qu'il resterait le chef de la famille, et que le cadet, quoique marié, lui devrait une obéissance absolue.

En entrant dans l'antique maison de Braggi, la jeune femme avait éprouvé un grand sentiment de mortification à se savoir ainsi assujettie à son beau-frère, et sa position était devenue doublement pénible et irritante, lorsque son mari, dans la fureur de sa jalousie, lui avait laissé entendre que Cesare avait eu la pensée de l'épouser. Elle n'avait su d'abord quelle contenance garder envers celui-ci. Mais Cesare ne fit peser son autorité sur aucun membre de la famille, et dès le premier jour il l'accueillit avec la plus franche et cordiale sympathie et la traita comme une vraie sœur.

Il était plein de grâce dans ses façons de parler et de se vêtir ; tous ses traits étaient empreints d'une exquise noblesse naturelle ; et ni les rudes occupations auxquelles il se livrait avec une vigilance assidue, ni le contact des gens grossiers du pays, ni en même temps les habitudes d'indolence où aurait

pu l'entraîner, durant tant de mois de l'année, cette vie misérable et vide de province n'avaient jamais pu, non seulement le rendre grossier, mais même diminuer en rien sa distinction.

Chaque année, du reste, pour quelques jours et souvent même pour plus d'un mois, il s'éloignait de la petite ville : il allait à Palerme, à Rome, à Florence, à Milan, se plonger dans la vie, et prendre – comme il le disait – un bain de civilisation. Il rentrait de ces voyages rajeuni d'esprit et de corps.

Et Adriana, qui n'avait jamais essayé un pas hors de son pays natal, à le voir rentrer ainsi dans l'antique et vaste maison où le temps semblait stagner au milieu d'un silence de mort, où quelque mouche semblait exprimer par son bourdonnement l'ennui de tous et de la vie même, Adriana éprouvait chaque fois un étrange embarras, un trouble secret et indéfinissable.

Il rapportait avec lui l'atmosphère d'un monde qu'elle ne réussissait même pas à imaginer. Et son trouble redoublait en entendant les rires stridents de son mari qui écoutait dans une autre pièce le récit des savoureuses aventures de son frère ; et ce trouble devenait du dédain, puis de l'épouvante lorsque le soir, après ces récits, son mari venait la trouver dans sa chambre, allumé, surexcité, frénétique. Alors ce dédain et cette épouvante, c'est son mari qui les lui inspirait, et d'autant plus forts qu'elle voyait son beau-frère plein de respect et même de vénération pour elle et qu'elle admirait la retenue, la réserve qu'il s'imposait dès qu'il rentrait dans la maison.

Lorsque son mari fut mort, Adriana éprouva une angoisse pleine d'effroi à rester seule avec Cesare dans cette maison. Elle avait, il est vrai, les deux enfants qui lui étaient nés et qui étaient presque encore dans les langes ; mais en ces quatre

années, elle n'avait pas encore réussi à surmonter envers son beau-frère sa timidité native de jeune fille ; cette timidité n'avait jamais été vraiment chez elle de l'aversion ; elle semblait le devenir maintenant, et elle en accusait son mari jaloux qui l'avait opprimée avec la plus soupçonneuse, la plus tortueuse surveillance. Mais Cesare Braggi, avec un empressement plein de délicatesse, invita la mère de sa belle-sœur à venir demeurer avec sa fille devenue veuve, et peu à peu, Adriana, libérée de l'odieuse tyrannie de son mari et vivant dans la compagnie de sa mère, avait pu sinon conquérir la paix complète, du moins calmer un peu son esprit. Elle s'était adonnée avec un entier abandon aux doux soins que demandaient ses enfants, reversant sur eux l'amour, la tendresse qui n'avaient pas pu trouver à s'épancher au cours de son malheureux mariage.

Chaque année, Cesare continuait à faire son voyage accoutumé d'un mois, et il en rapportait des cadeaux choisis et charmants pour elle, pour la grand'mère et pour ses neveux, auxquels il avait toujours témoigné les plus délicates attentions paternelles.

La maison, privée de la présence défensive d'un homme pendant ces absences, inspirait de la crainte aux deux femmes, surtout la nuit ; il semblait alors à Adriana que le silence devenu plus profond et plus sombre tenait suspendu sur cette maison quelque grand malheur insoupçonné, et c'était avec une angoisse infinie qu'elle entendait grincer lamentablement la roue cannelée de l'antique citerne située tout au haut de la rue montueuse et solitaire, quand un souffle de vent venait à en secouer la corde. Mais pouvait-il, lui, par égard pour deux femmes et deux enfants qui au fond ne lui appartenaient pas, se priver de cette unique distraction après un an de travail et d'ennui ? N'aurait-il pas pu ne s'occuper

d'eux ni peu ni prou, vivre pour soi, puisque son frère l'avait empêché de fonder une famille ? Or, à part ces brèves vacances, il était tout acquis à la maison et à ses neveux orphelins.

Avec le temps, tous les regrets de sa vie manquée s'étaient endormis dans le cœur d'Adriana. Ses enfants croissaient et elle jouissait dans son cœur de les voir grandir sous la direction de cet oncle qu'ils imitaient instinctivement, dans ses manières et dans ses goûts. Son dévouement était devenu si total qu'elle s'étonnait lorsque son beau-frère et ses enfants même s'opposaient aux soins exagérés qu'elle avait pour eux.

La mort de sa mère lui causa une grande douleur : son unique compagnie lui manquait. Depuis un temps assez long, elle causait avec elle comme avec une sœur. Quand sa mère était à ses côtés, elle pouvait se croire encore jeune, comme elle l'était, en somme. Mais lorsque sa mère eut disparu, ses deux fils étant désormais des jeunes gens, – l'un avait seize ans et l'autre quatorze, – et tous deux étant presque aussi hauts que leur oncle, elle commença à se considérer comme une vieille femme.

Elle était en cet état d'esprit, lorsque pour la première fois elle observa un vague malaise, une lassitude, une oppression, une certaine douleur sourde un peu dans une épaule, un peu dans la poitrine, douleur qui se localisait parfois aussi dans tout le bras gauche, et de temps à autre, devenait lancinante, lui coupait la respiration.

Elle ne s'en plaignait pas ; et personne n'aurait peut-être jamais su qu'elle souffrait et avait besoin d'être soignée, si un jour, à table, elle n'eût ressenti l'assaut d'un des spasmes imprévus qui la visitaient souvent.

On appela le vieux médecin de la maison qui, tout de suite, fut consterné par la constatation de ces symptômes, et sa consternation grandit après un long et attentif examen de la malade.

Le mal était localisé dans la plèvre. Mais quelle était sa nature ? Le vieux médecin, avec l'aide d'un confrère, tenta sans hésiter une ponction explorative dans les glandes de la poitrine et conseilla à Braggi de conduire sans retard sa belle-sœur à Palerme, lui laissant clairement entendre qu'il craignait une tumeur interne peut-être incurable...

Partir immédiatement ne fut pas possible. Depuis treize ans de claustration, Adriana était désapprovisionnée de vêtements pour paraître en public et pour voyager. Il fallut écrire à Palerme.

Elle essaya de s'opposer à ce voyage par tous les moyens possibles, assurant son beau-frère et ses enfants qu'elle ne se sentait pas si mal que cela ! Un voyage ! À cette seule pensée, les frissons la pressaient.

C'était juste le moment où Cesare avait l'habitude de prendre ses vacances d'un mois. En partant avec lui, elle lui enlèverait sa liberté, elle le priverait de tout plaisir. Non, non, elle ne le voulait à aucun prix ! Et puis comment, à qui laisserait-elle ses enfants ? à qui confierait-elle la maison ? Elle mettait en avant toutes ces difficultés, mais son beau-frère et ses fils les écartaient en riant. Elle, cependant, s'obstinait à déclarer que ce voyage augmenterait son mal ! Bon Dieu ! elle ne savait même pas comment étaient faites les routes ! elle ne saurait y faire un pas ! Par pitié, par pitié ! qu'on la laisse en paix !

Quand arrivèrent les vêtements et les chapeaux de Palerme, ce fut pour les deux jeunes gens un délire !

Ils entrèrent exultants avec les grandes caisses couvertes de toile cirée dans la chambre de leur mère, faisant tapage, criant qu'elle devait tout de suite, tout de suite, essayer le tout. Ils voulaient voir leur maman belle comme ils ne l'avaient jamais vue !

Et ils en dirent tant, ils en firent tant, qu'elle dut céder pour leur faire plaisir. Ces vêtements étaient noirs, étaient de deuil eux aussi, mais très riches, et faits avec une merveilleuse maestria.

Ignorante de la mode actuelle, tout à fait inexperte, elle ne savait comment s'y prendre pour se faire belle, où et comment attacher les nombreuses agrafes qu'elle trouvait ici et là ! Et ce collet ? Oh ! mon Dieu ! si haut ? Et ces manches avec tous ces bouffants !... On les faisait comme cela en ce moment ?

Pendant ce temps, les jeunes gens menaient grand tapage derrière la porte.

— Maman, est-ce fait ?

— Maman, pas encore ?

Comme si leur maman était à s'habiller pour une fête !

Ils oubliaient la raison pour laquelle ces vêtements avaient été commandés. Elle-même n'y pensait vraiment plus en ce moment.

Et lorsque toute confuse, toute rouge de fatigue, elle leva les yeux sur la glace de l'armoire, elle éprouva une impression très violente qui touchait à la honte. Cette robe, qui dessinait

avec une élégance audacieuse son buste et ses flancs, lui donnait l'aspect d'une toute jeune fille ; elle qui se sentait déjà vieille, se retrouva tout à coup belle et fleurie, une autre enfin !...

— Mais voyons, mais voyons ! c'est impossible ! s'écria-t-elle en détournant la tête et levant la main comme pour échapper à cette vue.

Les enfants, en entendant son exclamation, commencèrent à frapper plus fort à la porte ; à frapper avec les mains, avec les pieds, poussant cette porte et criant à leur mère d'ouvrir, de se montrer !

Mais voyons, non ! elle était honteuse ! Elle se sentait une caricature ! Non, non !

Mais ceux-ci menacèrent d'enfoncer la porte et elle dut ouvrir.

Eux aussi, les enfants, demeurèrent abasourdis tout d'abord de cette transformation imprévue. Elle cherchait à se défendre, répétant :

— Laissez-moi, mais voyons ! C'est impossible ! Êtes-vous fous ?

Quand survint son beau-frère :

— Oh ! par pitié !

Elle tenta de se sauver, de se cacher, comme s'il l'avait surprise toute nue ! Ses fils la tenaient, la montraient à leur oncle qui riait de cette confusion.

— Mais puisque cela te va si bien ? dit-il en redevenant sérieux. Allons, laisse-toi voir !

— Il me semble être déguisée ! fit-elle en s’essayant à relever la tête.

— Mais non, pourquoi ? répétait-il ; cela te va très bien au contraire. Tourne-toi un peu, comme cela, de profil...

Elle obéit, s’efforçant de paraître calme, mais son sein, si bien dessiné par sa robe, se soulevait en des respirations fréquentes, trahissant l’agitation intérieure que lui causait l’examen attentif et tranquille de ce connaisseur très expert.

— Cela va vraiment bien, confirma-t-il. Et les chapeaux ?

— De véritables corbeilles ! s’exclama Adriana presque épouvantée.

— Eh ! oui ; ils se portent extrêmement grands.

— Comment ferai-je pour les mettre sur ma tête ? Il faudra que je me coiffe d’une autre façon...

Cesare la regarda de nouveau, calme et souriant, et dit :

— Mais oui, tu as tant de cheveux !

— Oui, oui ; bravo, maman ! bravo ! approuvèrent les enfants.

— Mais que me faites-vous faire ? dit-elle en s’adressant aussi à son beau-frère...

Le départ fut décidé pour le matin suivant.

Seule avec lui !

Elle le suivait dans un de ces voyages auxquels elle pensait autrefois avec tant de trouble. Et une seule crainte maintenant la possédait, celle de lui paraître troublée, à lui, qui était là en face d’elle, plein d’attentions, mais tranquille

comme toujours. Ce calme tout naturel de son beau-frère lui aurait fait estimer son trouble inconvenant au point d'en devoir rougir, si par une feinte presque consciente, et pour se rassurer sur elle-même, elle ne lui avait donné une autre cause : la nouveauté même du voyage, l'assaut de tant d'impressions étrangères à son âme timide et cloîtrée.

Elle attribuait l'effort qu'elle faisait pour dominer ce trouble (qui du reste interprété de cette façon n'avait rien de répréhensible), elle l'attribuait, dis-je, à la convenance qui s'imposait de ne pas apparaître si novice, si émerveillée à un homme qui, ayant l'expérience de tout depuis tant d'années et possédant toujours la maîtrise de soi-même, aurait pu en ressentir de l'ennui, à qui cela aurait pu déplaire !

À son âge, comment cela n'aurait-il pas été ? Comment n'aurait pas pu paraître ridicule cet émerveillement presque enfantin dont la ferveur éclairait ses yeux ? Et vraiment elle essayait de refréner l'avidité joyeuse et fébrile de son regard, de ne pas tourner constamment la tête d'une portière à l'autre, comme elle avait la tentation de le faire pour ne rien perdre des spectacles sans nombre sur lesquels ses yeux se posaient une seconde pour la première fois ; en vérité, elle se contraignait à cacher son admiration, à dominer cette curiosité qu'il lui aurait été pourtant utile de garder éveillée et ardente pour vaincre, grâce à elle, l'abasourdissement et le vertige que le bruit du train et la fuite illusoire des haies, des arbres et des collines, lui occasionnaient.

Elle allait en chemin de fer pour la première fois. À tout bout de champ, à chaque tour de roue, elle avait l'impression de pénétrer, d'avancer dans un monde inconnu, lequel, à l'improviste, se créait dans son esprit avec des apparences qui, bien que voisines, lui semblaient cependant lointaines, et

lui causaient, en même temps que le plaisir de les voir, une impression de peine très subtile et presque indéfinissable, le sentiment qu'elles avaient toujours existé en dehors et au delà de sa vie et même de son imagination ; la peine de se trouver au milieu d'elles comme une étrangère qui passe et de se dire que, si elle ne les avait pas connues, elles auraient continué à exister pour elles-mêmes avec toutes leurs contingences.

Voici les humbles chaumières d'un village : des toits, des fenêtres et des portes et des escaliers et des rues : les gens qui les habitent sont ce qu'elle avait été durant tant d'années dans sa petite ville de montagne, enfermés là avec leurs habitudes et leurs occupations, et, au delà de ce que leurs yeux arrivaient à voir, il n'existait rien pour eux et le monde n'était qu'un rêve. Nombreux, très nombreux, ils vivaient là, ils y croissaient et ils y mouraient sans avoir rien aperçu de ce qu'elle allait voir dans son voyage, ce voyage qui serait cependant si borné en comparaison de l'immensité de la terre, ce voyage qui, malgré tout, lui semblait si important !

Quand elle détournait les yeux de temps à autre, elle rencontrait le regard et le sourire de son beau-frère qui lui demandait :

— Comment te sens-tu ?

Elle, souriante aussi, lui répondait avec un signe de tête :

— Bien !

Plus d'une fois, il vint s'asseoir près d'elle pour lui montrer et lui nommer telle ville lointaine où il avait passé, et cette montagne, là, au profil menaçant, enfin tous les aspects de grand relief qu'il se figurait devoir réclamer son attention avec plus d'intérêt. Il ne comprenait pas que toutes les choses, même les plus minimes, celles qui lui semblaient le plus

communes, éveillaient en elle un tumulte de sensations neuves, et que les indications, les explications qu'il lui donnait, au lieu d'augmenter, affaiblissaient, refroidissaient cette ardente et instable image d'immensité qu'éperdument, quoique toujours avec un sentiment de souffrance indéfinissable, elle se créait à la vue de tant de lieux inconnus.

Du reste, dans le tumulte de ses pensées, la voix de son beau-frère, au lieu de l'éclairer, causait en elle comme un arrêt de tout, un arrêt sombre et violent, plein de frémissements aigus ; alors le sentiment de sa souffrance devenait plus poignant en elle, plus net ; elle se voyait misérable dans son ignorance ; elle en remarquait une obscure et presque hostile recrudescence à la vue de toutes ces choses qui maintenant, si tard pour elle, et à l'improviste, remplissaient ses yeux et entraient dans son âme.

*

Le jour suivant, à Palerme, comme ils quittaient le cabinet d'un spécialiste après une très longue consultation, elle comprit très bien, par les efforts de son beau-frère pour cacher sa consternation profonde, par l'empressement affecté avec lequel il voulut se faire expliquer une seconde fois la manière d'employer le médicament prescrit, et à la façon dont le médecin lui avait répondu, elle comprit très bien que celui-ci avait rendu une sentence de mort pour elle et que le mélange de poisons à prendre par gouttes avec de grandes précautions, deux fois par jour avant les repas, n'était qu'une duperie pieuse ou le viatique d'une lente agonie.

Et cependant, lorsque un peu étourdie et écoeurée par l'odeur d'éther diffuse dans la maison du médecin, elle arriva

dans la rue au milieu de l'éblouissement doré du soleil couchant sous le ciel de vives flammes, qui, du côté de la marine, comme d'un nimbe immense et fulgurant, lançait sur le cours long et droit un oblique torrent de feu ; et cependant lorsqu'elle vit, parmi les voitures baignées dans cet éblouissement vermeil, le mouvement de la foule bruyante et des visages et des vêtements embrasés par des reflets de pourpre, et quand elle vit encore les vibrations de la lumière, les rayons colorés – tels des pierres précieuses – des surfaces vernies des enseignes et unies des glaces des magasins ; quand lui apparut la vie, la vie, la vie ! elle la sentit qui faisait une irruption désordonnée dans son âme par tous ses sens émus et exaltés en une ivresse presque divine ; elle n'en éprouva aucune angoisse, elle n'eut même pas une rapide pensée pour sa mort prochaine et inévitable, pour cette mort qui peut-être était déjà blottie sous son épaule gauche où, par instants, elle sentait des élancements ! Mais non, non, la vie, la vie ! Et ce bouleversement intérieur qui mettait le désordre dans son esprit s'élançait jusqu'à sa gorge où quelque chose – elle ne savait quoi – quelque ancienne douleur remuée au fond de son être, la suffoquait tout à coup, l'étranglait, la forçait aux larmes, même au milieu de toute cette joie !

— Rien !... rien !... dit-elle à son beau-frère avec un sourire qui, très vif, illumina ses yeux à travers ses larmes, il me semble être !... Je ne sais pas !... Marchons, marchons !...

— À l'hôtel ?

— Non... Non !

— Alors, allons dîner au Chalet de la mer ; cela te plaît-il ?

— Oui ; où tu voudras.

— Très bien. Allons-y. Nous verrons ensuite la promenade du Forum ; nous entendrons la musique...

Ils montèrent en voiture et se dirigèrent vers ce nimbe fulgurant qui aveuglait.

Ah ! ce que fut pour elle cette soirée au Chalet de la mer, à la lueur de la lune, avec sous les yeux ce forum illuminé parcouru par un continuel fracas de voitures scintillantes, parmi l'odeur des algues qui venait de la mer et le parfum des roses qui venait du jardin !

Adriana, éperdue au milieu de l'enchantement auquel une certaine angoisse l'empêchait de s'abandonner tout entière, une angoisse réveillée par un doute de la réalité de ces choses, Adriana regardait, regardait, et se sentait lointaine... lointaine même de sa propre personne... sans mémoire, ni conscience, ni pensée... et c'était un éloignement infini de songe !...

L'impression de cet éloignement sans fin, elle l'éprouva de nouveau, et plus intense encore, le matin suivant, lorsqu'elle parcourut en voiture les allées désertes et interminables du parc de la *Favorite*, parce qu'à un certain moment, avec un long soupir, elle put revenir à elle, sans cependant rompre l'enchantement ni troubler l'ivresse de ce songe dans le soleil, parmi ces arbres qui semblaient, eux aussi, absorbés dans un songe sans limite, dans un silence extasié et mystérieux !...

Et sans le vouloir, elle se détourna pour regarder son beau-frère et lui sourire dans sa gratitude.

Mais tout à coup ce sourire réveilla une vive et profonde compassion pour elle-même, condamnée à mourir en ce moment, en ce moment même où s'ouvriraient devant ses yeux

fascinés tant de beauté merveilleuse, une vie qui aurait pu être pour elle aussi ce qu'elle était pour de si nombreuses créatures qui vivaient en ces lieux. Et elle sentit qu'il avait peut-être été cruel de la faire voyager...

Peu après, la voiture s'arrêta au fond d'une allée écartée ; et, soutenue par lui, elle en descendit pour voir de plus près la fontaine d'Hercule.

Là, devant cette fontaine, sous l'azur sombre du ciel si intense qu'il semblait presque noir autour de l'éclatante statue de marbre du demi-dieu sur sa haute colonne qui surgissait du milieu de la grande conque ; là, elle se pencha pour regarder l'eau transparente sur laquelle nageaient quelques feuilles, quelques fleurs qui reflétaient leur ombre au fond du bassin ; et voyant à chaque légère ondulation de cette eau monter une vapeur ténue sur le visage impassible des sphinx qui gardaient la conque, elle sentit, elle aussi, comme une ombre de pensée passer sur sa figure, comme un souffle frais qui émanait de cette eau, et tout à coup, à cette haleine, une grande accalmie pleine de surprise pénétra son esprit et l'élargit sans mesure. Ce fut comme une lumière venue d'autres cieux qui s'allumait pour elle à l'improviste dans cet espace vide, incommensurable, et alors elle sentit qu'elle atteignait presque en ce point l'éternité ; elle sentit qu'elle acquérait une conscience claire et sans limites de tout cet infini qui se cache dans la profondeur mystérieuse de l'âme, et il lui sembla qu'elle avait vécu, et que cela pouvait lui suffire puisqu'elle avait été pendant une seconde, en cette minute même, – éternelle !

Ce jour-là elle proposa à son beau-frère de repartir. Elle voulait rentrer dans sa ville sans retard, afin qu'après ces quatre jours, soustraits à ses vacances et à ses plaisirs, il

redevînt libre. Il perdrait un jour encore pour la reconduire jusqu'à la vaste maison antique, dans la haute ville silencieuse dont il aurait mieux valu pour elle ne pas s'éloigner. Alors il pourrait reprendre sa route, sa course annuelle dans des pays plus lointains, au delà de cette mer bleue et palpitante, là-bas... là-bas ; oui, il le pourrait sans crainte, car sûrement elle ne mourrait pas si vite, elle ne mourrait pas durant ce mois de ses vacances.

Elle ne lui dit pas toutes ces choses ; elle les pensa seulement et elle le supplia de consentir à la reconduire chez elle.

— Mais non, pourquoi ? lui répondit-il, maintenant que nous y sommes, tu viendras à Naples avec moi. Là nous consulterons pour plus de sûreté quelque autre médecin.

— Non, non, par pitié, Cesare, insista-t-elle, laisse-moi retourner à la maison. Il est inutile !...

— Pourquoi ? redemanda Cesare.

— Pour rien. Cela sera mieux, cela sera plus sûr...

Elle sourit tristement :

— Ce que nous avons appris ne suffit-il pas ? Je n'ai rien ; je me sens bien, tu vois ? Je suivrai mon régime, cela suffira.

Il la regarda, sérieux, et dit :

— Adriana, je désire qu'il en soit ainsi.

Alors elle ne sut plus répliquer : elle se sentit en elle-même la femme de son pays, qui ne doit jamais répliquer quand l'homme estime une chose juste et convenable.

Elle pensa qu'il voulait avoir la satisfaction de ne pas s'être contenté d'un seul avis médical ; la satisfaction que les autres, là-bas, dans le pays, puissent dire demain, quand elle mourrait : « Il a tout fait pour la sauver. Il l'a menée à Palerme et aussi à Naples ! » Ou peut-être l'espérance était-elle en lui qu'un autre médecin plus éloigné, plus savant, reconnaîtrait peut-être son mal curable, découvrirait peut-être un remède pour la sauver ; ou peut-être encore, – mais oui, c'était plutôt cela – la sentant irrémédiablement perdue, voulait-il, se trouvant en voyage avec elle, lui procurer ce dernier et fascinant plaisir, comme une faible compensation à son sort cruel !

Mais elle avait horreur, positivement horreur de toute cette mer à traverser. Seulement à la regarder avec cette pensée, elle sentait sa respiration se couper, presque comme si elle avait dû la passer à la nage.

— Mais non, tu verras, la rassura-t-il en souriant ; dans la saison où nous sommes, tu ne sentiras même pas que tu y es. Ne vois-tu pas comme elle est tranquille ? Et puis tu verras le paquebot... Tu ne sentiras rien...

Pouvait-elle lui confesser l'obscur pressentiment qui l'oppressait à la vue de cette mer ? Ce pressentiment que si elle partait, si elle se détachait des rives de son île, qui déjà lui semblaient si éloignées de son petit pays, et si nouvelles, et sur lesquelles elle avait éprouvé déjà tant d'agitation, une agitation bien étrange ; si avec lui elle s'aventurait plus loin encore, si elle allait errer avec lui dans la redoutable et mystérieuse immensité de cette mer, elle ne retournerait plus dans sa maison ; elle ne pourrait plus, sinon morte, retraverser cette eau.

Non, elle ne voulait pas se l'avouer, même à elle, ce pressentiment, et elle s'expliquait l'horreur que lui inspirait cette mer par le seul fait qu'elle ne l'avait jamais vue jusqu'alors, même de loin, et qu'elle devait maintenant aller sur elle !

Ils s'embarquèrent ce soir-même pour Naples.

De nouveau, à peine le navire eut-il quitté le port et la rade, quand elle ne ressentit plus l'abasourdissement causé par la confusion et le remue-ménage des gens qui, en si grand nombre et si bruyants, montaient sur le pont et en descendaient ; quand elle n'entendit plus les cris des grues sur leur pivot ; de nouveau, en voyant peu à peu s'éloigner et se rapetisser toutes choses : les personnes qui agitaient toujours leurs mouchoirs pour saluer, le port, la rade, jusqu'à ce que la ville s'évanouît en une ligne blanche et vaporeuse piquée çà et là de pâles clartés sous la large muraille des montagnes grises qui s'empourpraient, de nouveau, elle sentit qu'elle s'égarait dans un songe, dans un autre songe merveilleux, devant lequel cependant ses yeux s'ouvraient larges de frayeur, car ce navire était grand sans doute, mais fragile aussi, puisqu'il vibrait aux coups sourds et cadencés des hélices ; de nouveau, elle se sentit entrer dans deux immensités sans fin, celle de la mer et celle du ciel !...

Il sourit de cette crainte qu'il devina et, l'invitant à se lever, il passa avec une intimité qu'il ne s'était jusqu'alors jamais permise un bras sous son bras à elle, pour la soutenir, et il la conduisit voir les pistons d'acier luisants et puissants qui actionnaient les hélices. Mais, déjà troublée par ce contact insolite, elle ne put résister à cette vue, et surtout, et encore moins à l'haleine chaude et à l'odeur fétide et grasse qui s'en exhalait. Elle manqua s'évanouir et appuya presque la tête sur

l'épaule de son beau-frère : mais tout de suite, elle se contint, presque effrayée de ce désir instinctif d'abandon auquel elle avait manqué céder...

Et lui, de nouveau, avec un empressement plus grand que de coutume, il lui demanda :

— Te sens-tu mal ?

Et de la tête, ne retrouvant pas sa voix, elle répondit :

— Non !

Et tous deux, au bras l'un de l'autre, allèrent vers la poupe, regarder le long sillage phosphorescent qui bouillonnait sur la mer devenue noire sous le ciel poudré d'étoiles, dans lequel le tube énorme de la cheminée lançait en continuelles bouffées la fumée épaisse et lente que faisait rougeoyer la chaleur de la machine.

Il manquait pour achever l'enchantement que la lune émergeât de la mer ; elle apparut bientôt parmi les vapeurs de l'horizon, comme un lugubre masque de feu, qui se montrait menaçant et semblait vouloir épier dans un effrayant silence ses domaines aquatiques ; puis, peu à peu, elle se débrouilla, elle se resserra, elle devint nette dans sa splendeur candide, et la mer s'élargit en une palpitation argentée et sans fin. Alors Adriana sentit grandir en elle l'angoisse et l'effroi de ce délice qui la ravissait et l'entraînait irrésistiblement, épuisée comme elle l'était, à cacher son visage sur la poitrine de celui qui la soutenait.

*

Ce fut à Naples, en une seconde, au sortir d'un café-concert où ils avaient dîné et passé la soirée. Coutumier dans ses voyages annuels de sortir la nuit de ces lieux de réunion une femme à son bras, et comme il le lui donnait à elle, il cueillit à l'improviste, sous le grand chapeau noir crête de plumes, la vibration d'un regard ardent, et tout de suite, presque sans le vouloir, il serra avec son bras son bras à elle contre sa poitrine dans une étreinte forte et rapide. Ce fut tout ; l'incendie s'embrasa !

Dans la voiture sombre qui les reconduisait à l'hôtel, enlacés, ils se dirent, en quelques minutes, tout ce que lui, en une seconde, en un éclair, à la vibration de son regard, il avait deviné : toute sa vie à elle pendant tant d'années de silence et de martyre. Comment toujours, toujours, sans le vouloir, sans le savoir, elle l'avait aimé ; et il lui dit, lui, combien, toute jeune, il l'avait désirée dans le rêve de la faire sienne, ainsi, sienne, sienne !...

Ce fut un délire, une frénésie à laquelle donna une ardeur insatiable le désir de se dédommager en ces quelques jours tragiques, sous la condamnation à mort qui la frappait ; de se dédommager de toutes les années perdues d'ardeur étouffée et de fièvre secrète ; le besoin de se perdre, de ne plus voir ce qu'ils avaient été l'un pour l'autre durant des années, sous des apparences d'une gravité honnête, là-haut dans la cité aux coutumes traditionnelles à laquelle leur amour, leurs noces, apparaîtraient demain comme une profanation indigne, comme un crime !...

Des noces ? Non !... Oh ! pourquoi l'avait-elle contraint à cet acte qui paraîtrait presque sacrilège aux yeux de tous ! Pourquoi l'avait-elle lié désormais à elle, à elle qui avait si peu à vivre ?

Non, non : ce n'était qu'un amour frénétique et bouleversant en ce voyage de quelques journées, ce voyage d'amour, d'où elle ne reviendrait pas ; ce voyage d'amour vers la mort ! Elle ne pouvait plus maintenant retourner là-haut, dans cette maison, en présence de ses fils ! Elle l'avait pressenti à son départ, et elle le savait encore, que si elle traversait cette mer, ce serait fini pour elle !...

Et maintenant partir, partir !... Elle voulait voyager plus loin, plus loin toujours, suspendue ainsi à son bras à lui, sans rien voir, jusqu'à cette mort !...

Et ainsi ils passèrent par Rome, puis par Florence, puis par Milan presque sans rien voir en effet ; et la mort habitait en elle avec ses blessures ; elle les éperonnait ; elle fomentait leurs ardeurs.

— Rien ! disait-elle à chacun de ses assauts, à chacune de ses morsures. Rien !

Et elle lui tendait sa bouche avec la pâleur de la mort sur le visage.

— Adriana, tu souffres ?

— Non, ce n'est rien ! Que m'importe ! Que m'importe !

Le dernier jour qu'ils passèrent à Milan, peu avant de partir pour Venise, elle vit dans un miroir son visage défait. Et quand, après le voyage nocturne, s'ouvrit pour elle dans le silence de l'aube la vision de rêve superbe et mélancolique de la cité émergeant des eaux, elle comprit qu'elle était arrivée, et que là son voyage devait finir !...

Toutefois, elle voulut avoir sa journée de Venise jusqu'au soir, jusqu'à la nuit sur les canaux silencieux en gondole... Et toute la nuit elle demeura éveillée avec une étrange

impression de cette journée ; une journée de velours !... Le velours de la gondole ? le velours de l'ombre dans certains canaux ? Et qui savait ? Le velours du cercueil !...

Comme, le matin suivant, il descendait de l'hôtel mettre à la poste des lettres pour la Sicile, elle entra dans sa chambre à lui, et vit sur sa table une enveloppe ouverte : elle y reconnut les caractères de l'écriture de son fils aîné ; elle porta à ses lèvres cette enveloppe, la baisa désespérément, puis rentra dans sa chambre. Alors elle tira de son sac de cuir la mixture de poison qu'elle avait laissée intacte, se jeta sur son lit défait, et d'un trait, elle la but...

QUELQU'UN EST MORT DANS L'HÔTEL...

Cent cinquante chambres en trois étages, à l'endroit le plus peuplé de la ville ; trois rangées de fenêtres toutes semblables avec les mêmes balustrades, les mêmes impostes et les mêmes persiennes grises ouvertes, à demi ouvertes ou à peine jointes : vilaine façade ! Mais si elle n'existait pas, qui sait quel effet curieux feraient, vues du dehors, ces cent cinquante boîtes, les unes sur les autres, cinquante par cinquante, et les gens qui s'y meuvent ? Enfin, suffit !

L'hôtel n'est pas luxueux, mais il est toutefois décent et très commode ; ascenseur, valets de chambre nombreux, bien dressés et agiles ; bons lits, bon traitement à la salle à manger, service d'automobiles...

Plus d'un client se lamente de payer trop cher ; pourtant, à la fin, tous reconnaissent que dans d'autres hôtels, si l'on dépense moins, on est aussi moins bien, et l'on n'a pas l'avantage de loger au centre de la ville.

Des doléances qu'on lui fait à propos du prix, le propriétaire peut donc ne pas se soucier, et répondre aux mécontents qu'ils peuvent aller autre part !...

L'hôtel, en effet, regorge de clients ; et si plusieurs, chaque matin, à l'arrivée des paquebots, et tout le jour, à l'arrivée des trains, s'en vont vraiment ailleurs, ce n'est point parce qu'ils le veulent, mais bien parce qu'ils n'y trouvent plus de place.

Ce sont en majeure partie des commis voyageurs ou des gens de province qui viennent à la ville régler vivement une

affaire, ou s'occuper d'un procès, ou encore consulter un médecin en cas de maladie ; clients de passage en somme, qui ne séjournent pas plus de trois ou quatre jours ; beaucoup même arrivent le matin pour s'en aller le jour suivant.

En somme, beaucoup de valises, peu de malles.

Un grand trafic donc, un grand va-et-vient depuis la matinée jusqu'à quatre heures après minuit ; le gérant en perd la tête ! À un moment tout est plein ; le moment d'après, trois, quatre, cinq chambres sont vides : le n° 15 du premier étage part, le n° 32 du second, les n°s 2, 20 et 45 du troisième ; et voilà tout de suite deux nouveaux clients qui annoncent leur départ ! Quelqu'un qui arrive tard peut facilement trouver libre la meilleure chambre du premier étage, tandis que quelqu'un qui est survenu un peu avant lui a dû se contenter du n° 51, au troisième. Il y a cinquante chambres aux trois étages, mais chacun de ces trois étages possède le n° 51, parce que le 17 n'existe dans aucun ; du 16 on saute au 18, et qui loge au 18 est certain de ne pas être poursuivi par la malchance !...

Il y a de vieux clients qui appellent les garçons par leur nom et qui ont la satisfaction de n'être pas pour eux, comme tous les autres, un simple numéro, le numéro de la chambre qu'ils occupent : ce sont des gens qui n'ont pas de foyer ; des gens qui, la valise toujours en main, voyagent d'un bout de l'année à l'autre, des gens qui se trouvent bien en quelque lieu que ce soit, des gens prêts à toutes les contingences, des gens sûrs d'eux-mêmes !

Chez presque tous les autres, il existe un agacement qui va presque jusqu'à la colère, un air troublé, ou une irritation chagrine. Ils ne sont pas seulement absents de leurs pays, de leur maison, ils sont encore absents d'eux-mêmes.

Sortis de leurs habitudes, éloignés des aspects coutumiers par lesquels ils voient et touchent journellement la réalité mesquine de leur vie, ils ne se retrouvent plus ; ils ne se reconnaissent plus ; en eux, tout est comme arrêté, suspendu dans un vide qu'ils ne savent comment remplir, et dans ce vide, chacun craint de voir, d'un instant à l'autre, lui apparaître les choses sous des aspects inconnus ; chacun craint de voir naître des désirs nouveaux, des curiosités étranges, ou du moins d'apercevoir et de toucher quelque vérité différente, mystérieuse, non seulement autour de lui, mais encore en lui-même !

Réveillés trop tôt à cause du bruit de l'hôtel et de la rue, ils courent en toute hâte à leurs affaires. Et ils trouvent toutes les portes encore closes : l'avocat ne descendra que dans une heure ; le médecin ne commence à recevoir qu'à neuf heures et demie...

Enfin, leurs affaires réglées, et eux-mêmes étourdis, ennuyés, las, ils reviennent se renfermer dans leur chambre avec le cauchemar des deux ou trois heures à passer avant le départ du train ; ils se promènent, fument avec rage, regardent le lit qui ne les invite pas à s'étendre, les fauteuils et le canapé qui ne les invitent pas à s'asseoir, la fenêtre qui ne les invite pas à s'y mettre. Comme il est étrange, ce lit ! Quelle forme curieuse affecte ce canapé ! Et ce miroir, quelle horreur !

Tout à coup ils se souviennent d'une commission oubliée : la petite machine pour se faire la barbe, les jarretières pour leur femme, le collier pour le chien. Et les voilà qui sonnent. Ils veulent demander au valet de chambre adresses et informations... un collier avec une petite targe comme ceci et comme cela, pour y faire graver le nom.

— Le nom du chien ?

— Non, le mien, avec mon adresse !

Ils en entendent de toutes les couleurs, les valets de chambre. Toute la vie passe là, la vie sans repos, la vie mise en branle par mille affaires, la vie suspendue à tant de besognes !

Il y a par exemple, là-haut, au n° 12 du second étage, une vieille dame en deuil qui veut savoir de tout le monde si l'on ne souffre pas sur la mer ! Elle doit aller en Amérique et n'a jamais voyagé. Elle est arrivée hier soir toute croulante, soutenue d'un côté par son fils et de l'autre par sa fille, en deuil eux aussi.

Spécialement le lundi soir à six heures, le propriétaire de l'hôtel exige que l'on sache avec précision au bureau de combien de chambres on peut disposer. C'est que le bateau de Gênes arrive avec les voyageurs qui viennent des Amériques, et en même temps arrive aussi de l'intérieur le train direct bondé de monde. Hier, à cette heure, plus de quinze étrangers se sont présentés au bureau. On n'a pu en recevoir que quatre dans deux chambres : cette pauvre dame en deuil avec son fils et sa fille, au n° 12 du second étage ; et au n° 13, à côté, un monsieur débarqué du bateau de Gênes. Et à ce même bureau, le gérant a inscrit sur le registre :

M. Persico avec sa mère et sa sœur, venant de Vittoria.

M. Funardi, Rosario, entrepreneur, venant de New-York.

Cette vieille dame a dû se séparer avec douleur d'une autre petite famille composée, elle aussi, de trois personnes, avec laquelle elle avait voyagé dans le train, et qui lui avait donné l'adresse de l'hôtel ; et elle s'en était d'autant plus

désolée quand elle avait su qu'elle aurait pu loger dans la chambre à côté de la sienne, si le n° 13 n'avait été donné une minute avant, juste une minute avant, à ce M. Funardi de New-York.

En voyant sa vieille mère pleurer, cramponnée au cou de la dame, sa compagne de voyage, le jeune homme voulut essayer d'exprimer à M. Funardi la prière de céder sa chambre à cette famille. Il lui présenta sa requête en anglais, car le jeune homme lui-même est devenu américain ; il est rentré des États-Unis avec sa sœur depuis une quarantaine de jours à peine, appelé par un malheur, par la mort d'un frère qui gardait sa vieille mère auprès de lui en Sicile ; maintenant il retourne de nouveau aux États-Unis pour toujours avec celle-ci et sa sœur. La vieille mère pleure ; elle a pleuré et tant souffert dans le train tout le long du voyage, voyage qui a été le premier qu'elle ait fait en soixante-sept ans ! Elle s'est arrachée, non sans déchirement, de la maison où elle avait vieilli, de la tombe récente de son fils avec lequel elle avait vécu seule durant tant d'années, des objets les plus aimés, des souvenirs du pays natal ; et maintenant, se voyant sur le point de quitter la Sicile pour toujours, elle s'accroche à tout, à tous. Hier soir, elle s'était cramponnée à cette dame et ne voulait plus la lâcher ! M. Funardi n'a pas voulu céder. Il a répondu : non, avec la tête sans plus, après avoir écouté la prière en anglais du jeune homme ; un *non* de brave Américain aux épais sourcils froncés, à la face bouffie et jaunâtre, et toute hirsute de barbe non rasée ; et il est monté en ascenseur au n° 13 du second étage.

Quoi qu'aient pu faire son fils et sa fille, il n'y a pas eu moyen de décider la vieille mère à se servir, elle aussi, de l'ascenseur. N'importe quelle mécanique lui inspire un effroi qui va jusqu'à la terreur ! Et penser qu'elle doit aller

maintenant en Amérique, à New-York ! qu'elle doit traverser une si grande étendue de mer, l'Océan !... Ses enfants l'exhortent à se tranquilliser, l'assurant qu'on ne souffre pas sur mer ; mais elle ne s'y fie que tout juste. Elle a tant souffert dans le train ! Et, à chaque minute, elle demande à tous ceux qu'elle voit, s'il est vrai que sur la mer, on ne souffre pas ?

Les garçons, les femmes de chambre et les porteurs se sont entendus, ce matin, afin de se débarrasser d'elle et lui ont conseillé de s'adresser au monsieur de la chambre voisine de la sienne qui venait de débarquer du paquebot de Gênes, et qui rentrait d'Amérique ; lui, voilà un homme qui avait passé tant et tant de jours sur mer, qui avait traversé l'Océan ; il pourrait lui dire si sur mer on souffre ou on ne souffre pas !

Aussi dès l'aube – ses enfants étant sortis pour retirer les bagages de la gare, et faire une tournée d'emplètes, – dès l'aube, la vieille dame ouvre sa porte tout doucement pour regarder la porte de la chambre d'à côté, afin de savoir par l'homme qui a passé l'Océan si sur la mer, on souffre, ou on ne souffre pas !...

À la première lueur livide et avare de la grande fenêtre qui s'ouvre au fond du lugubre corridor, elle a vu deux longues files de souliers à gauche et à droite. Devant chaque porte, il y en a une paire. De moment en moment, elle a vu croître de plus en plus les vides dans ces deux files ; elle a surpris plus d'un bras s'étendant hors de telle ou telle porte pour prendre une paire de souliers qui était devant. Et maintenant toutes les paires ont été retirées. Seules celles de la porte d'à côté, justement celles de l'homme qui a passé l'Océan et duquel elle a tant le désir de savoir si par mer, on ne souffre pas, sont encore là à leur place.

Neuf heures ! neuf heures passent, neuf heures et demie passent, dix heures passent : les souliers sont encore là, toujours là ! La seule, l'unique paire de tout le corridor est restée devant cette seule porte, là, à côté de la sienne, devant cette porte encore close.

On a fait tant de bruit dans ce corridor, tant de gens y ont passé : valets de chambre, femmes de chambre, porteurs ; tous ou presque tous les étrangers sont sortis ; beaucoup sont revenus ; toutes les sonnettes ont sonné, et continuent de temps à autre à sonner ; et pas un moment ne cesse le sourd bourdonnement de l'ascenseur, en haut et en bas ; de cet étage au troisième, et du troisième au rez-de-chaussée ; on va, on vient, et ce monsieur ne se réveille pas ! Il va être onze heures et cette paire de chaussures est encore là, devant cette porte : – là !

La vieille dame ne peut plus se contenir ; elle voit passer un valet de chambre, elle l'arrête et, lui indiquant les souliers :

— Mais comment, ce monsieur dort encore ?

— Eh ! répond le valet de chambre en haussant les épaules, cela prouve qu'il est fatigué ! Il a tant voyagé !

Et il s'en va.

La vieille dame fait un geste comme pour dire : Ah ! bien, et elle retire la tête de la porte. Peu de temps après, elle rouvre, et, de nouveau, passe la tête pour voir avec un étonnement étrange ces souliers qui sont toujours là !...

Il doit avoir vraiment beaucoup voyagé, cet homme. Ces souliers doivent avoir fait beaucoup de chemin : deux pauvres vieux souliers énormes, déformés, éculés, aux élastiques déchirés, abîmés des deux côtés ! Qui sait quelles fatigues,

quelles difficultés, quelles lassitudes ils ont endurées sur combien de routes !...

La vieille dame éprouve presque, oui, presque, la tentation de frapper avec le revers des doigts à cette porte, mais elle se retire à nouveau dans sa chambre. Ses enfants tardent à rentrer à l'hôtel. Son agitation croît de plus en plus ! Qui sait s'ils sont allés, comme ils l'ont promis, voir la mer, voir si elle est tranquille ? Mais comme si l'on pouvait voir de la terre si la mer est tranquille ! La mer lointaine, la mer qui ne finit jamais, l'océan !

Ils lui diront qu'elle est calme ! Et comment les croire ? Lui seul, le monsieur de la chambre voisine pourrait lui dire la vérité. Elle tend l'oreille ; elle l'appuie contre le galandage, afin de voir si elle réussira à entendre de là quelque bruit. Rien. Le silence ! Mais il est déjà près de midi ; est-il possible qu'il dorme encore ? Et voilà : la cloche du déjeuner sonne. De toutes les portes sortent sur le corridor les messieurs qui se rendent en bas à la salle à manger. Elle se met sur la porte pour observer si ces souliers encore là font impression à quelqu'un ; non ; ils n'en font à personne ! Tous vont et viennent sans y faire attention. Un garçon monte l'appeler : ses enfants sont en bas, ils viennent d'arriver ; ils l'attendent dans la salle à manger. Et la vieille dame descend avec le garçon.

Et maintenant, dans le corridor, il n'y a plus personne ; toutes les chambres sont vides ; la paire de souliers reste en attente, reste dans la solitude, reste dans le silence, devant cette porte toujours close ! Ils semblent en pénitence !

Faits pour cheminer, laissés là inutiles, usés comme ils le sont après avoir tant servi, ils paraissent honteux et pitoyables ; ils demandent qu'on les emporte !

En revenant de déjeuner, sur l'observation pleine d'étonnement et d'effroi de la vieille dame, les étrangers s'arrêtent enfin à les observer avec une curiosité inquiète. Quel est le nom de l'Américain arrivé hier soir ? Qui l'a vu ? Il a débarqué du paquebot de Gênes ; peut-être n'a-t-il pas dormi la nuit dernière ? Peut-être a-t-il souffert sur mer pendant la traversée... il vient d'Amérique... S'il a été malade en passant l'océan, qui sait combien de nuits il a passées dans l'insomnie ?...

Peut-être veut-il se refaire en dormant un jour entier. – Est-ce possible ? Au milieu de tant de tapage... Il est déjà midi !

Et la foule augmente autour de cette paire de souliers, devant cette porte. Mais instinctivement tous s'en tiennent éloignés, formant demi-cercle.

Cependant un valet de chambre court appeler le gérant. Celui-ci envoie chercher le propriétaire, et tous deux, l'un d'abord, l'autre ensuite, frappent à la porte. Personne ne répond. Ils essaient d'ouvrir la porte, elle est fermée en dedans. Ils frappent plus fort, plus fort encore. Silence toujours ! Il ne reste aucun doute, il faut courir sans retard avertir la police ; par bonheur, il y a un bureau à deux pas. Un inspecteur arrive avec deux agents et un serrurier. La porte est forcée ; les gardiens de la paix interdisent l'entrée aux curieux qui poussent... L'inspecteur et le propriétaire de l'hôtel entrent seuls.

L'homme qui a traversé l'océan est mort dans un lit d'hôtel, la première nuit où il a touché terre ; il est mort en dormant avec une main sous la joue comme un enfant. Peut-être est-il mort d'une syncope ?

Tous ces vivants, tous ceux que la vie sans repos rassemble ici pour un jour, amenés par les besognes les plus opposées, engagés dans les affaires les plus diverses, se pressent devant cette petite chambre, alvéole d'un rayon d'abeilles où une vie s'est arrêtée. La nouvelle s'est répandue dans l'hôtel. D'en haut, d'en bas, tous accourent, tous veulent voir, veulent savoir, qui est mort, comment il est mort !

— On n'entre pas !

Le commissaire de police et le médecin des morts sont maintenant dans la chambre. Par la fente de la porte, le long du chambranle, voilà, voilà, on entrevoit le cadavre sur le lit. Voilà son visage ! Ah ! comme il est blanc ; et l'homme a une main sous la joue ; il semble dormir comme un bébé !... Et on recommence : qui est-il ? Comment se nomme-t-il ? On ne sait rien. On sait seulement qu'il revient d'Amérique, de New-York. Où se rendait-il ? Par qui était-il attendu ? On ignore tout. Aucune indication n'est ressortie des papiers qu'on a trouvés dans ses poches et dans sa valise. Entrepreneur... mais de quoi ?

Son portefeuille contient 65 liras et on trouve un peu de monnaie dans une petite bourse, dans la poche de son gilet. Un des agents vient de poser sur le dessus de marbre de la commode ces pauvres souliers qui ne chemineront plus !

Peu à peu, pour échapper à la presse, chacun rentre dans la chambre, en haut au troisième étage, en bas au premier ; d'autres s'en vont à leurs affaires, repris par leurs soucis.

Seule, la vieille dame qui voulait savoir si l'on ne souffre pas sur la mer reste là devant cette porte, malgré les efforts que font ses deux enfants ; elle reste là à pleurer, atterrée par

le sort de cet homme qui est mort après avoir passé l'océan, qu'elle-même devra traverser demain !...

.....

Parmi les blasphèmes et les imprécations des voituriers et des porteurs, qui entrent et sortent sans trêve, on a fermé, en signe de deuil, le grand portail de l'hôtel, laissant seulement la petite porte ouverte.

— Fermé ? Pourquoi fermé ?

— Mais ! pour rien... Quelqu'un est mort dans l'hôtel !

MADAME FROLA ET MONSIEUR POUZA, SON GENDRE

Mais en somme, vous le figurez-vous ? Il y a sérieusement de quoi faire perdre la raison à tous de ne pas arriver à savoir lequel des deux est *fou*, si c'est cette M^{me} Frola, ou ce M. Pouza, son gendre ? Ce sont des choses qui n'arrivent qu'à Valdana, ville infortunée, cité calamiteuse !

Elle folle, ou lui fou ; il n'y a pas de milieu ; l'un des deux doit forcément l'être ; car il ne s'agit de rien moins que de... Mais non, il est mieux d'exposer les faits avec ordre.

Je suis, je vous le jure, absolument désolé de l'angoisse dans laquelle vivent depuis trois mois les habitants de Valdana ; et M^{me} Frola et M. Pouza, son gendre, m'importent peu. Parce que s'il est vrai qu'un grand malheur les a frappés, il est également certain que l'un des deux, au moins, a eu la chance d'en devenir fou, et que l'autre l'y a aidé et continue à l'y aider ; si bien qu'on n'arrive pas, je le répète, à savoir lequel des deux est vraiment fou ; c'est certainement une consolation et ils ne pouvaient pas s'en donner de meilleure.

Mais, je le dis, tenir sous ce cauchemar la population de toute une ville vous paraît-il peu de chose ? Lui enlever toute faculté de jugement de façon qu'elle ne puisse plus distinguer entre le fantastique et le réel ? Lui causer une angoisse, une appréhension perpétuelles ! Chacun voit chaque jour devant soi ces deux personnages ; chacun les regarde en face ; chacun, sachant que l'un des deux est fou, l'étudie, l'examine des pieds à la tête, l'épie et... rien ! Ne pas pouvoir découvrir lequel des deux !... où est le fantastique, où est la réalité !

Naturellement naît en chacun le pernicieux soupçon que la réalité vaut autant que le fantastique, que toute réalité peut très bien être fantastique, et *vice versa*. Cela vous paraît peu important ? À la place de M. le Préfet, pour le salut de l'esprit des habitants de Valdana, j'en bannirais M^{me} Frola et M. Pouza, son gendre !...

*

Mais procédons avec ordre. Ce M. Pouza arriva, voici trois mois, à Valdana comme secrétaire de la préfecture. Il se logea dans la grande maison neuve située à la sortie de la ville et que l'on nomme : *il Favo*³. Justement là, au dernier étage, il a loué un petit appartement. Trois fenêtres donnant sur la campagne, trois fenêtres hautes, tristes (qui sait pourquoi cette façade-là, exposée à la tramontane et donnant sur tous ces jardins pâles, bien que neuve soit devenue si triste ?) donc trois fenêtres sur cette façade et trois fenêtres intérieures de l'autre côté ayant vue sur la cour et où se développe la balustrade d'un balcon divisé par des grilles.

De cette balustrade, là-haut, là-haut, pendent de nombreux petits paniers prêts à descendre par une corde, lorsqu'il en est besoin.

En ce même temps, M. Pouza, à l'étonnement de tous, arrêta au centre de la ville (15, rue des Saints, pour préciser), arrêta, dis-je, un autre petit appartement meublé de trois pièces et une cuisine. Il déclara qu'il était destiné à sa belle-

³ *Favo* : gaufre, gâteau de miel.

mère, M^{me} Frola. Et de fait, celle-ci arriva cinq ou six jours après ; M. Pouza se rendit seul à la gare pour lui faire accueil, et la conduisit dans cet appartement où il la laissa seule.

On comprend certes qu'une jeune fille en se mariant quitte la maison de sa mère pour aller vivre avec son mari, même dans une autre ville ; mais que la mère, ne pouvant supporter de demeurer loin de sa fille, abandonne son pays et sa maison pour la suivre, et que dans la ville où toutes deux sont étrangères, elle aille habiter une maison à part, cela ne s'explique plus facilement ; ou l'on doit admettre entre le gendre et la belle-mère une si grande incompatibilité d'humeur qu'elle rende vraiment impossible la vie commune.

Deprime abord, à Valdana, on pensa ainsi. Et celui qui perdit, grâce à cela, dans l'opinion de tous, fut M. Pouza. Quant à M^{me} Frola, si quelques-uns admirent qu'il devait y avoir un peu de sa faute, soit par manque d'indulgence, soit par un peu d'opiniâtreté dans les idées ou d'intolérance, tous prirent surtout en considération son amour maternel qui l'avait amenée près de sa fille, bien qu'elle fût condamnée à ne point vivre à ses côtés.

Cette considération milita grandement en faveur de M^{me} Frola et aussi le concept entra dans l'esprit de tous que M. Pouza était dur et même cruel ; nous devons donc nous occuper de l'extérieur des deux personnages. Lourd, le cou dans les épaules, noir comme un Africain, les cheveux touffus et hérissés sur le front bas ; les sourcils épais, durs, se rejoignant ; de grosses moustaches luisantes de vagabond et, dans les yeux sombres, fixes, presque sans blanc, une intensité contenue à grand'peine et dont on ignorait si elle procédait d'un chagrin ténébreux, ou de la mauvaise humeur,

M. Pouza n'est certes pas fait pour se concilier la sympathie ou la confiance.

M^{me} Frola est au contraire une petite vieille gracile, pâle, aux traits fins et très nobles, avec un air mélancolique, mais d'une mélancolie vague et douce qui n'exclut pas l'affabilité pour tous.

De cette affabilité qui lui était tout à fait naturelle, M^{me} Frola a donné très vite des preuves dans la ville et, très vite, grâce à elle, a grandi dans l'âme de tous l'aversion qu'on ressentait pour M. Pouza, parce qu'était apparu clairement à tous le caractère de cette femme, caractère non seulement doux, prompt à pardonner, tolérant et plein d'indulgente patience pour le mal que lui faisait son gendre, mais encore parce qu'on a fini par apprendre qu'il ne suffisait pas à M. Pouza de reléguer cette pauvre mère dans une maison à part, mais qu'il poussait la cruauté jusqu'à lui défendre de voir sa fille.

— Il n'y a pas là de cruauté, non, pas de cruauté, a protesté tout de suite, dans ses visites aux dames de Valdana, M^{me} Frola, en tendant devant elle ses petites mains, M^{me} Frola vraiment affligée que l'on puisse penser cela de son gendre. Et elle se hâte de vanter toutes ses qualités, d'en dire tout le bien possible et imaginable : quel amour, quels soins, quelles attentions il avait non seulement pour sa fille, mais encore pour elle, oui, oui, pour elle-même : empressé, plein de désintéressement... Ah ! non ; cruel, non ; je vous en prie ! Il y a seulement ceci : il la veut tout entière, tout entière pour soi, sa petite femme, M. Pouza ; au point que même l'amour que celle-ci doit avoir (il l'admet, comment non ?) l'amour que celle-ci doit avoir pour sa maman, il veut qu'il lui arrive non pas directement, mais à travers lui, par son moyen, voilà !

Cette manière d'agir peut paraître de la cruauté, mais cela n'en est pas. C'est tout autre chose, tout autre chose ; M^{me} Frola le comprend très bien, et se désole de ne pas savoir l'expliquer ! C'est dans sa nature, voilà !... mais non, c'est peut-être une espèce de maladie !... Comment dire ? Mon Dieu, il suffit de le regarder dans les yeux. De prime abord, ils font une mauvaise impression peut-être, ces yeux ; mais ils expriment tout à qui, comme elle, sait lire en eux ; ils disent la plénitude voilée de tout un monde d'amour qui est en lui, et dans lequel sa femme doit vivre sans jamais en sortir, même le plus légèrement et dans lequel personne, pas même la mère, ne doit entrer. Jalousie ? Oui peut-être. Mais comment définir en langage vulgaire cette somme exclusive d'amour ? Égoïsme ? Mais un égoïsme qui se donne tout entier, qui se donne grand comme un monde, à sa femme !

Au fond l'égoïsme serait peut-être de son côté si elle, M^{me} Frola, voulait forcer ce monde d'amour clos, si elle voulait s'y introduire par la violence quand elle sait que sa fille est heureuse, adorée comme elle l'est. Ceci peut suffire à une mère. Du reste, il n'est pas vrai qu'elle ne la voie pas, sa fille. Deux ou trois fois par jour, elle la voit ; elle entre dans la cour de la maison ; elle sonne la cloche, et tout de suite sa fille se montre là-haut au balcon.

— Comment es-tu, Tildina ?

— Très bien, maman. Toi ?

— Comme Dieu le veut, ma fille ; descends, descends le panier !

Et dans le petit panier, toujours deux mots de lettre avec les nouvelles de la journée. Hé bien ! cela lui suffit. Depuis

quatre ans cette vie dure, et M^{me} Frola s'y est déjà habituée. Oui, elle s'y est résignée, et elle n'en souffre quasi plus.

Comme il est facile de le comprendre, cette résignation de M^{me} Frola, cette habitude qu'elle disait avoir prise de son martyre retombèrent d'autant plus sur M. Pouza qu'elle s'épuisait en de plus longs discours pour l'excuser !

Ce fut donc avec une véritable indignation, je dirai même avec un certain effroi, que les dames de Valdana qui avaient reçu la première visite de M^{me} Frola accueillirent le lendemain l'annonce d'une autre visite, d'une visite inattendue, celle de M. Pouza qui les priait, si cela ne les dérangeait pas, de lui accorder deux minutes d'audience pour une communication indispensable.

Le visage enflammé, presque congestionné, les yeux plus durs et plus sombres que jamais ; un mouchoir de poche en main qui, avec ses manchettes et son col, tranchait par sa blancheur sur le noir de sa carnation, de ses cheveux et de son costume, M. Pouza, essuyant sans relâche la sueur qui dégouttait de son front bas et de ses joues rasées et violacées, non point à cause de la chaleur mais grâce à l'effort qu'il faisait, grâce à la contrainte qu'il s'imposait et dont tremblaient ses grosses mains aux ongles longs, M. Pouza en chacun de ces salons, devant ces dames qui le regardaient avec effroi, demandait tout d'abord si sa belle-mère, M^{me} Frola, était venue la veille chez elles en visite ; puis, péniblement, avec un effort et une agitation qui ne faisaient que croître, il s'enquérât si elle leur avait parlé de sa fille et si elle leur avait dit qu'il lui défendait absolument de la voir et de monter chez lui.

Les dames, à le voir si agité, se hâtaient, comme il est facile de se l'imaginer, de lui répondre que M^{me} Frola, oui, leur

avait parlé, il était vrai, de cette prohibition de voir sa fille, mais qu'elle leur avait dit aussi de lui tout le bien possible et imaginable ; qu'elle avait été non seulement jusqu'à l'excuser, mais encore jusqu'à le défendre de l'ombre même d'une faute pour cette prohibition.

Au lieu de se tranquilliser à cette réponse des dames, M. Pouza s'agitait davantage ; ses yeux se faisaient plus fixes, plus ténébreux ; les grosses gouttes de sa sueur tombaient plus fréquentes, et, faisant un effort plus violent encore sur soi-même, il en arrivait à sa communication « indispensable ».

Et cette communication était simplement celle-ci : que M^{me} Frola, la pauvre femme, ne paraissait pas folle, mais qu'elle l'était !

Folle depuis quatre ans, oui ; et sa folie consistait justement à croire qu'il ne voulait pas lui laisser voir sa fille. Mais quelle fille ? Elle était morte, morte depuis quatre ans, sa fille ; et M^{me} Frola était tombée justement en démence par la douleur que lui avait causée cette perte ! Et il est heureux qu'elle ait perdu la raison puisque la folie l'a sauvée de sa douleur sans espoir. De cette façon seulement, elle pouvait échapper à cette douleur, c'est-à-dire en ne croyant pas que sa fille était morte, et que c'était lui, son gendre, qui ne voulait pas la lui laisser voir.

Par pure obligation de charité envers une malheureuse, lui, M. Pouza, aux prix de grands et profonds sacrifices, venait en aide à cette pieuse folie : il louait – et cette dépense surpassait ses moyens – il louait deux maisons : l'une pour soi, l'autre pour elle ; et il obligeait sa seconde femme qui, par bonheur, s'y prêtait charitablement, à secourir aussi cette folie.

Mais la charité, le devoir ont des bornes ; en sa qualité de fonctionnaire, M. Pouza ne peut permettre que l'on croie de lui en ville ce fait cruel et invraisemblable, c'est-à-dire que par jalousie, ou pour toute autre cause, il défende à une pauvre mère de voir sa propre fille.

Ayant fait cette déclaration, M. Pouza s'inclinait devant l'ahurissement des dames, et se retirait. Mais cet abasourdissement n'avait pas même eu le temps de s'affaiblir que M^{me} Frola revenait avec son doux air de vague mélancolie pour s'excuser de ce que, par sa faute, les excellentes dames avaient dû ressentir quelque frayeur de la visite de M. Pouza, son gendre.

Et M^{me} Frola, avec la plus grande simplicité, le plus grand naturel du monde, déclarait à son tour, mais tout à fait confidentiellement – elle les en suppliait ! – elle déclarait donc que puisque M. Pouza était fonctionnaire, qu'à cause de cela, elle s'était abstenue de le dire la première fois, parce que cela pouvait lui nuire dans sa carrière, elle déclarait donc que M. Pouza, le pauvre homme, bon, très bon, secrétaire irréprochable de la Préfecture, fonctionnaire accompli, d'une exactitude absolue dans tous ses actes, dans toutes ses pensées et rempli de si nombreuses qualités, que M. Pouza – le pauvre homme ! – sur cet unique point, ne... ne raisonnait plus, voilà ; le fou était lui, pauvre homme ; et sa folie consistait justement en ceci : à croire que sa femme était morte depuis quatre ans, et à s'en aller disant que la folle, c'était elle, M^{me} Frola, qui croyait sa fille encore vivante ! Il ne le fait pas pour excuser aux yeux d'autrui par une raison fallacieuse sa jalousie presque maniaque, et sa défense de voir sa fille, non ; il croit, il croit sérieusement, le pauvre homme, que sa femme est morte et que celle qui est avec lui est une seconde épouse ! Cas bien digne de pitié ! Son amour exagéré

risqua tout d'abord de tuer sa jeune *moglietta*⁴, très délicate ; si bien qu'on dut la lui enlever en cachette et la renfermer dans une maison de santé. Eh bien ! le pauvre homme, dont déjà cette frénésie d'amour avait altéré le cerveau, finit par en perdre la raison. Il crut que sa femme était réellement morte, et cette idée se fixa de telle façon dans sa tête qu'il ne fut plus possible de la lui enlever, même lorsque sa petite épouse, florissante comme auparavant, fut revenue chez lui après un an environ. Il crut que c'était une autre femme, si bien que l'on dut, avec la complicité de tous ses parents et amis, simuler un second mariage qui lui a pleinement rendu l'équilibre de ses facultés mentales.

En ce moment, M^{me} Frola croit avoir quelque raison de suspecter que, depuis quelque temps, son gendre est absolument rentré en lui-même, et qu'il feint, qu'il feint seulement de croire que sa femme est une seconde femme, pour la garder ainsi absolument pour soi, afin d'éviter tout contact avec quelqu'un, parce que, de temps à autre, lui passe par la tête la crainte qu'on puisse la lui enlever de nouveau en cachette.

Mais oui, comment s'expliquer, si cela n'était point, toutes les attentions qu'il a pour *elle*, sa belle-mère ; tous les soins qu'il lui rend, s'il croit vraiment qu'est une seconde épouse celle qui vit avec lui ? Il ne devrait pas se sentir obligé à tant de bontés pour une femme qui, de fait, ne serait plus sa belle-mère, n'est-il pas vrai ? Ceci, on le comprend, M^{me} Frola le dit non pour démontrer plus parfaitement que le fou est

⁴ Petite épouse.

M. Pouza, mais pour se prouver, à elle aussi, que son soupçon est fondé. »

— En attendant, conclut-elle avec un soupir qui, sur ses lèvres, se mue en un doux et triste sourire, en attendant, ma pauvre fille doit feindre de ne plus être elle, mais une autre ; et, moi aussi, je suis obligée de me feindre folle pour croire que ma fille est encore vivante ! Cela ne me coûte pas beaucoup parce que, grâce à Dieu, elle est là, ma fille, saine et pleine de vie ; je la vois, je lui parle ; mais je suis condamnée à ne pas vivre avec elle, et aussi à la voir et à lui parler de loin, pour que M. Pouza puisse croire ou feindre de croire que ma fille, Dieu nous garde ! est morte, et que celle qu'il a auprès de lui est une seconde épouse ! Mais, je le dis de nouveau, qu'importe si, à ce prix, nous sommes arrivés à rendre la paix à tous les deux. Je sais que ma fille est adorée, contente, je la vois, je lui parle ; et je me résigne pour l'amour d'elle et de lui à vivre de cette façon et même à passer pour folle, Madame, mais patience !...

*

Dieu ! Ne vous semble-t-il pas qu'à Valdana, il y a de quoi rester bouche bée et nous regarder dans les yeux comme des insensés ? Lequel des deux croire ? Qui est le fou ? Où est la réalité ? Où est le fantastique ?

La femme de M. Pouza pourrait le dire. Mais il n'y a pas à s'y fier ; si devant lui, celle-ci déclare être sa seconde femme, et si devant M^{me} Frola, elle assure être sa fille ! Il faudrait la prendre à part et en tête à tête, et lui faire dire la vérité. Cela n'est pas possible. M. Pouza – qu'il soit fou ou non – est réellement très jaloux et ne laisse voir sa femme à

personne. Il la tient là-haut, sous clef, comme en prison ; et cette circonstance milite en faveur de M^{me} Frola ; mais M. Pouza dit qu'il est contraint d'en agir ainsi, et que sa femme, elle-même, l'exige de peur que M^{me} Frola n'entre chez eux à l'improviste. Cela peut être une excuse... Il est encore de fait que M. Pouza n'a pas de servante. Il dit y être obligé par économie, étant tenu comme il l'est de payer le loyer de deux appartements ; il s'astreint à faire lui-même ses provisions journalières ; et sa femme qui, d'après lui, n'est pas la fille de M^{me} Frola, s'impose de faire aussi, par pitié pour celle-ci, c'est-à-dire pour une pauvre vieille qui fut la belle-mère de son mari, elle se soumet, dis-je, à s'occuper de toutes les besognes ménagères jusqu'aux plus humbles... et se prive de l'aide d'une servante. Cela paraît à tous un peu exagéré. Il est vrai aussi que cet état de choses peut s'expliquer sinon par la compassion de la femme, du moins par la jalousie du mari.

En attendant, M. le Préfet de Valdana s'est contenté des déclarations de M. Pouza. Mais l'aspect, et pour une grande part les façons d'agir de celui-ci ne disposent pas en sa faveur, du moins au jugement des dames de Valdana, qui toutes inclinent à prêter foi à M^{me} Frola. Celle-ci vient, en effet, leur montrer avec empressement les petites lettres affectueuses que lui envoie sa fille par le panier et aussi nombre d'autres documents privés, auxquels pourtant M. Pouza n'accorde aucun crédit, disant qu'ils lui ont été remis pour confirmer la pieuse fraude.

En tout cas, il est certain que tous deux, l'un pour l'autre, font preuve d'un merveilleux esprit de sacrifice, et que chacun montre pour la folie présumée de l'autre la considération la plus exquise. Tous deux raisonnent à merveille, si bien qu'à Valdana il ne serait jamais venu à l'esprit de personne de dire

que l'un des deux est fou, s'ils ne l'avaient déclaré eux-mêmes : M. Pouza de M^{me} Frola, et M^{me} Frola de M. Pouza.

M^{me} Frola va souvent retrouver son gendre à la Préfecture pour lui demander quelque conseil ; ou elle l'attend à sa sortie pour se faire accompagner à l'occasion de quelque achat ; et, très souvent, de son côté, pendant des heures de liberté, et chaque soir, M. Pouza va trouver M^{me} Frola dans son petit appartement meublé, et chaque fois qu'ils se rencontrent, par hasard, dans la rue, ils se rapprochent avec la plus grande cordialité ; il lui donne la main droite ; si elle est lasse, il lui offre le bras, et ils vont ainsi ensemble parmi le dépit menaçant, l'étonnement et l'ahurissement des gens qui les sondent et les examinent de la tête aux pieds, qui les épient, et ne voient rien ! On n'arrive donc aucunement à comprendre quel est le fou des deux ; où est la fantasmagorie et où est la réalité !

LA LUMIÈRE DE LA MAISON D'EN FACE

Ce fut un dimanche au retour d'une longue promenade...

Tullio Butti avait loué cette chambre depuis environ deux mois. La maîtresse de la maison, M^{me} Nini, une bonne petite vieille à l'ancienne mode et sa fille, célibataire défleurie, ne le voyaient jamais, car il avait l'habitude de partir chaque matin de bonne heure et de rentrer chez lui assez tard dans la soirée. Elles savaient qu'il était employé au Ministère de la Justice et des Grâces ; qu'il était avocat, rien de plus.

La petite chambre, plutôt étroite et modestement meublée, ne conservait pas trace de sa présence. Il s'appliquait à y rester étranger comme dans une chambre d'hôtel. Il avait certainement disposé son linge dans la commode, pendu quelques vêtements dans l'armoire ; mais aux parois, sur les meubles, rien : ni un portefeuille, ni un livre, ni une photographie ; ni jamais sur les tables une enveloppe déchirée, un journal lu ; ni jamais sur quelque chaise une pièce de lingerie, un faux col, une cravate, quelque chose qui pût donner à croire qu'il se sentît chez lui...

Les Nini, mère et fille, craignaient qu'il n'y restât pas longtemps...

Elles avaient eu beaucoup de peine à louer cette chambre. Plusieurs étaient venus la visiter ; personne n'avait voulu la prendre. Elle n'était vraiment pas commode, ni très gaie avec son unique fenêtre qui donnait sur une petite allée, impasse privée étroite, et de laquelle elle ne recevait ni air, ni lumière, car elle était oppressée par la maison d'en face qui les empêchait de passer.

La mère et la fille auraient voulu donner comme compensation au locataire tant désiré des attentions, des soins ; elles en avaient imaginé et préparé plusieurs, en attendant l'occasion : « Nous ferons cela pour lui !... nous lui dirons cela !... »

— Et voici, et voilà ! – elle surtout, Clotildina, la vieille fille, combien de ces bonnes attentions, de ces « courtoises politesses » comme disait la mère, elle avait imaginées et préparées !... Oh ! sans aucune idée de derrière la tête !... Mais, comment les mettre en œuvre, quand il ne se laissait jamais voir !

Si elles l'avaient vu, elles auraient compris tout de suite que leur crainte n'était pas fondée. Cette chambre triste, sombre, opprimée par la maison d'en face, s'accordait avec l'humeur du locataire.

Tullio Butti allait toujours seul dans les rues, sans même les deux compagnons des solitaires les plus déterminés : la canne et le cigare.

Les mains enfoncées dans les poches de son paletot, les épaules touchant sa tête, le chapeau tombant jusqu'au nez, il semblait couvrir la plus sombre rancœur contre la vie.

Au ministère, il n'échangeait jamais un mot avec ses collègues qui, entre hibou et ours, n'avaient pas encore décidé laquelle des deux appellations lui convenait le mieux !

Personne ne l'avait jamais vu entrer dans quelque café ; mais beaucoup, au contraire, l'avaient vu fuir les rues les plus fréquentées et éclairées, pour se plonger dans les ténèbres des longues voies droites et solitaires des hauts quartiers. Et là, pour ne pas traverser la lumière projetée par les réverbères,

on le voyait s'éloigner chaque fois du mur et tourner tout autour du disque de clarté qu'ils projetaient sur le trottoir.

Ni un geste involontaire, ni la plus légère contraction des lignes du visage, ni un signe des yeux ou des lèvres ne trahissaient jamais les pensées dans lesquelles il semblait absorbé, la sombre peine sous laquelle il était toujours écrasé ! Mais, cette douleur secrète et les mélancoliques pensées qui devaient habiter sous son front étaient empreintes tout entières sur son visage. La dévastation qu'elles avaient opérée dans cette âme se lisait avec évidence dans la fixité convulsive des yeux clairs et aigus, dans la pâleur du visage défait, dans la barbe inculte, précocement poivre et sel !

Tullio Butti n'écrivait et ne recevait jamais de lettres, ne lisait pas de journaux, ne s'arrêtait ni ne se retournait pour regarder dans la rue ce qui pouvait exciter la curiosité des gens ; et si parfois la pluie le surprenait à l'improviste, il continuait à marcher du même pas, comme si de rien n'était.

Il n'avait pas eu d'enfance ; il n'avait jamais été jeune. Les scènes sauvages auxquelles il avait assisté dans sa maison, dès son plus jeune âge, par la brutalité et la tyrannie féroces de son père, avaient brûlé dans son âme les germes de la vie.

Sa mère morte, jeune encore, à cause des atroces sévices de son mari, la famille s'était débandée : une sœur s'était faite religieuse ; un frère s'était sauvé en Amérique ; lui-même avait fui la maison. Et c'était avec des peines inimaginables qu'il avait réussi à se faire à la fin cette position qui lui permettait de vivre.

*

Maintenant, il ne souffrait plus. Il semblait souffrir, mais le sentiment de la douleur s'était oblitéré en lui ! Il paraissait être toujours absorbé dans ses pensées ; mais non, il ne pensait même plus. Son esprit était resté comme suspendu dans une espèce de mélancolie stupide que, seule, un peu d'amertume dans la gorge – très peu – signalait. En se promenant le soir dans les rues solitaires, il comptait les réverbères, il ne faisait pas autre chose, ou il regardait son ombre, ou il écoutait le son de ses pas, ou, quelquefois, il s'arrêtait devant les jardins des villas à contempler les cyprès renfermés et sombres comme lui, et plus nocturnes que la nuit !

Ce dimanche-là, fatigué par une longue promenade sur la voie Appia antique, il résolut, contre son ordinaire, de rentrer chez lui. Il était encore trop tôt pour aller souper. Il attendrait dans la petite chambre que le jour finisse de mourir et que l'heure vienne.

Ce fut une bien agréable surprise pour les Nini, mère et fille. Oh ! Clotildina alla jusqu'à en battre des mains !

Laquelle des nombreuses amabilités et attentions préparées et combinées, laquelle des nombreuses gracieusetés et « courtoises politesses » fallait-il employer tout d'abord en sa faveur ? Mère et fille se concertèrent.

Tout à coup, Clotildina tapa du pied et se frappa le front ! « Oh ! Dieu, de la lumière, tout de suite ! Avant tout, il fallait lui porter une lampe !... » la belle que nous avons mise à part,

la lampe de porcelaine au globe dépoli ornée de pavots peints. »

Elle l'alluma et alla frapper discrètement à la porte du solitaire. L'émotion la faisait tellement trembler que le globe oscillant tapait contre le verre, et celui-ci menaçait de s'enfumer !

— Puis-je entrer, c'est pour de la lumière ; une lampe !

— Non, merci, répondit Butti de l'intérieur.

La vieille fille fit une petite grimace, baissa les yeux comme si le locataire la voyait et insista :

— Vous savez, je l'ai là... pour que vous ne restiez pas dans l'obscurité.

Mais Butti répondit durement :

— Merci, non !

Il était assis sur le petit canapé derrière la petite table, et ses yeux s'ouvraient vaguement dans l'ombre qui, peu à peu, s'épaississait pendant que mouraient tristement derrière les vitres les dernières lueurs du crépuscule.

Il resta ainsi inerte, les yeux ouverts, sans pensée, sans se préoccuper des ténèbres qui l'avaient envahi.

Tout à coup, il vit clair.

Étonné, il promena ses yeux autour de lui. Oui, la petite chambre s'était éclairée, comme sous un souffle mystérieux ; elle s'était éclairée d'une lumière discrète et caressante...

Qu'était-ce ? Comment cela s'était-il produit ?

Ah ! voilà !... C'était la lumière de la maison d'en face, une lumière qu'on venait d'y allumer.

Le souffle d'une vie extérieure entrait chez lui pour éclairer les sombres ténèbres, le vide, le désert de son existence !

Il resta un moment à regarder cette clarté, comme quelque chose de prodigieux ; et une angoisse intense lui serra la gorge lorsqu'il remarqua avec quelle suave caresse elle se posait sur le lit, sur la paroi, sur ses mains pâles abandonnées à même la petite table.

Et cette angoisse ressuscita pour lui le souvenir de la maison détruite, de son enfance opprimée, de sa mère ; et il lui sembla que la clarté d'une aube lointaine se manifestait dans son esprit. Il se leva, alla à la fenêtre, et furtivement, derrière les vitres, il regarda dans la maison d'en face la fenêtre d'où lui arrivait cette clarté.

Il vit une petite famille rassemblée autour d'une table ; trois enfants et le père déjà assis, la maman encore debout qui était en train de les raisonner, cherchant – comme il pouvait en juger par ses gestes – à refréner l'impatience des deux aînés qui brandissaient leur cuiller et se démenaient sur leur chaise. Le dernier allongeait le cou de côté et d'autre, tournait et retournait sa petite tête blonde ; évidemment, sa serviette était trop serrée, mais, si sa maman se fût hâtée de lui donner sa soupe, il n'aurait plus senti la gêne de ce lien trop étroit.

Mais, voilà, voilà, en effet ! Oh ! avec quelle voracité il se mettait à manger. Toute la cuiller s'enfonçait dans sa bouche !...

Et le père ? Au milieu de la vapeur qui s'élevait de son assiette, il riait.

Et maintenant, la petite maman s'asseyait aussi, là, tout à fait en face.

Tullio Butti se retira instinctivement, car il avait vu qu'en s'asseyant elle avait tourné les yeux vers la fenêtre ; mais il pensa qu'étant dans les ténèbres, il ne pouvait être vu, et il resta à sa place, pour assister au souper de cette famille, oubliant le sien propre.

Depuis ce jour, tous les soirs, en sortant de son bureau, au lieu de partir pour ses promenades solitaires d'autrefois, il prit le chemin de sa maison ; et il restait à sa fenêtre, comme un mendiant, à goûter, avec une angoisse infinie, cette intimité douce et charmante, ce réconfort familial, dont lui aussi, bambin, avait joui en quelque rare soirée de calme, quand sa maman, sa maman à lui... comme celle-là !... Et il pleurait !

Oui, la lumière de l'autre maison opéra ce prodige. La mélancolie stupide dans laquelle son esprit était resté plongé durant tant d'années tomba en poussière à sa douce clarté.

Tullio Butti ne se rendit pas compte de toutes les suppositions étranges que sa nouvelle manie de rester dans l'obscurité devait faire naître dans l'esprit de la propriétaire de la maison et de sa fille.

Deux fois encore, Clotildina lui avait en vain offert de la lumière. « Avait-il au moins allumé la bougie ? Mais non, pas même !... »

« Se sentait-il malade ? » avait osé lui demander Clotildina d'une voix tendre, à travers la porte, la seconde fois qu'elle était venue avec une lampe.

Il avait répondu :

— Non, je suis bien ainsi.

À la fin, mais, Grand Dieu, elle était très excusable !... à la fin, elle l'avait épié du trou de la serrure, Clotildina, et avec étonnement, elle avait vu, elle aussi, dans la petite chambre du locataire, la clarté diffuse de la maison d'en face, de la maison des Masci ; et justement, elle l'avait vu, lui, derrière les vitres de la fenêtre, attentif à regarder en face dans la maison des Masci !... Et Clotildina de courir toute bouleversée annoncer à sa mère la grande découverte.

« Il est amoureux ! Amoureux ! Amoureux de Margharita Masci !... »

Quelques soirées plus tard, Tullio Butti, pendant qu'il était en train de regarder par la fenêtre dans cette pièce d'en face où la petite famille, comme à l'ordinaire – mais cette fois-là le papa manquait – où la petite famille, dis-je, était en train de souper, Tullio Butti vit entrer la petite vieille, sa propriétaire – et sa fille – qui furent accueillies comme des amies de vieille date.

Et, à un certain moment, il se retira d'un bond de la fenêtre, troublé, anxieux !...

La petite maman et les trois petits avaient levé les yeux pour regarder tous ensemble vers sa fenêtre. Ces deux femmes s'étaient mises, sans doute, à parler de lui... Et maintenant, peut-être, tout était-il fini ? Le soir suivant, sachant que, dans la petite chambre d'en face, il demeurerait caché, la petite maman ou son mari fermerait les volets ; et ainsi, jamais plus ne lui viendrait cette lumière dont il vivait, cette lumière qui était sa joie innocente, son réconfort !...

Mais il n'en fut pas ainsi ; et même, ce lendemain-là, lorsque la lumière d'en face se fut éteinte, et que lui, plongé

dans les ténèbres, eut attendu que la petite famille fût allée au lit pour ouvrir précautionneusement les impostes afin de respirer un peu d'air, il vit, ouverte aussi, la fenêtre de la maison d'en face. Et il aperçut peu après – il en eut une frayeur qui alla presque jusqu'à l'épouvante ! – il aperçut, dis-je, la jeune femme dont la curiosité avait été probablement éveillée par ce que lui avaient dit les Nini, mère et fille.

Les deux maisons très hautes ouvraient si près l'une de l'autre les yeux de leurs fenêtres qu'elles ne laissaient voir ni en haut la bande claire du ciel, ni en bas la bande noire de la terre fermée à l'entrée par une grille, et que jamais elles ne laissaient passer ni un rayon de lune, ni un rayon de soleil.

Elle ne s'était donc mise là que pour lui et parce qu'elle avait vu que lui aussi s'était approché de sa propre fenêtre sombre.

Dans l'obscurité, ils pouvaient s'apercevoir à peine. Mais, lui, déjà, la savait belle ; il connaissait toute la grâce de ses mouvements, toutes les vibrations de ses yeux noirs, tous les sourires de ses lèvres rouges.

Et cependant il éprouva plutôt à la voir là un sentiment de souffrance : la surprise le bouleversait, lui coupait la respiration dans un frémissement d'inquiétude presque insoutenable. Il dut faire un effort violent sur lui-même pour ne pas se retirer, pour attendre qu'elle s'en aille la première.

Ce songe de paix et d'amour, ce songe d'intimité douce et chère dont il avait imaginé que cette famille jouissait, dont, par reflet, il avait joui lui-même, croulait si cette femme, à la dérobée, et dans la nuit, venait à la fenêtre pour un étranger !... Mais, cet étranger, n'était-ce pas lui-même ?

Et, avant de se retirer, avant de refermer la fenêtre, elle lui murmura : « Bonsoir ! »

Quelles folies chimériques avaient donc dit de lui les deux femmes qui l'hospitalisaient, pour avoir suscité, allumé ainsi la curiosité de cette femme ? Quelle étrange, quelle puissante attraction avait opéré sur elle le mystère de sa vie claustrale, si la première fois qu'on la lui avait dépeinte, laissant là ses petits enfants, elle était venue à lui pour lui tenir un peu compagnie ?

Oui, l'un en face de l'autre, bien qu'ils eussent tous deux évité de se regarder et qu'ils eussent feint, en face d'eux-mêmes, d'être à la fenêtre sans aucune intention, tous les deux – tous les deux – il en était certain ! avaient vibré du même frisson mystérieux d'attente, épouvantés de la fascination qui, tout près, les enveloppait dans les ténèbres.

Quand il referma tardivement sa fenêtre, il eut la certitude que le soir suivant, une fois la lumière éteinte, elle se montrerait de nouveau pour lui ; et il en fut ainsi...

Et, à partir de ce jour, Tullio Butti n'attendit plus dans sa petite chambre la lumière de la maison d'en face ; il attendit impatiemment que cette lumière fût éteinte.

La passion d'amour, jamais éprouvée, embrasa d'une façon redoutable le cœur de cet homme depuis tant d'années en marge de la vie, et investit cette femme comme en un tourbillon orageux et la déracina.

Le jour même où Butti quitta la petite chambre des Nini, éclata comme une bombe la nouvelle que la *signora* du troisième étage de la maison d'en face avait abandonné ses trois enfants et son mari...

La petite chambre qui avait hospitalisé Butti environ quatre mois resta vide ; la pièce d'en face, où la petite famille avait coutume de se réunir chaque soir pour souper, demeura sombre pendant plusieurs semaines ; puis la lumière fut rallumée sur cette triste table près de laquelle le père stupéfié par le malheur regardait les visages consternés des trois enfants qui n'osaient pas tourner les yeux vers la porte par laquelle la maman avait l'habitude d'entrer chaque soir, la soupière fumante aux mains.

Cette lumière, rallumée sur cette triste table, recommença à éclairer suavement la petite chambre d'en face, vide désormais...

S'en souvinrent-ils, Tullio Butti et son amante, après quelques mois de leur cruelle folie ?

Un soir, les Nini épouvantées virent apparaître, bouleversé et nerveux, leur étrange locataire.

Que voulait-il ? « La petite chambre, la petite chambre, si elle n'était pas encore louée ? Non pour lui, non pour y demeurer, mais pour y venir une heure seulement, un moment seulement chaque soir en cachette. Ah ! qu'elles prennent en pitié cette pauvre mère qui, de loin, sans être vue, voulait revoir ses enfants. Ils useraient de toutes les précautions, ils se travestiraient, s'il le fallait ; ils choisiraient le moment où il n'y a personne dans l'escalier ! Il payerait le double, le triple de la location ordinaire pour un seul moment... »

Non. Les Nini ne voulurent pas consentir... Seulement, tant que la petite chambre resterait non louée, elles permettraient que, quelques rares fois... Oh ! mais, par

charité, à condition que personne ne les verrait... quelques rares fois !...

Le soir qui suivit, ils vinrent comme deux larrons ; ils entrèrent presque avec un râle dans les ténèbres de la petite chambre. Ils attendirent qu'elle s'éclairât par la lumière de la maison d'en face, par cette lueur dont ils devaient vivre de loin.

La voilà !

Mais Tullio Butti ne put pas la supporter tout d'abord. Comme elle lui parut froide maintenant, hostile, traîtresse, spectrale !...

Elle, au contraire, avec des sanglots qui bruissaient dans sa gorge, la but comme boit un être qui meurt de soif ; et elle se précipita aux vitres, de la fenêtre en pressant son mouchoir sur sa bouche... Ses petits !... Ses petits !... Là !... Les voilà... à table, et ils ignorent !...

Il accourut la soutenir, et tous les deux cloués à cette place, serrés l'un contre l'autre, restèrent à épier !...

LA ROSE

I

Le petit train, dans l'obscurité du soir hivernal, marchait nonchalamment, comme s'il se rendait compte que maintenant, même s'il se pressait, il n'arriverait plus à temps.

Bien qu'excédée de fatigue par le long voyage dans cette voiture de seconde classe, sale et disloquée, madame Lucietta Nespi, veuve Loffredi, n'avait en vérité aucune hâte d'arriver à Peola.

Elle pensait... elle pensait ! Elle se sentait emportée par ce petit train, mais son âme était encore là-bas, dans sa lointaine maison de Gênes. Elle l'avait quittée, cette maison dont les pièces, veuves de leur beau mobilier presque neuf et misérablement vendu à perte, au lieu de lui paraître plus grandes après le déménagement, lui avaient semblé plus étroites. Quelle trahison !

Elle avait besoin de les voir grandes, très grandes et belles, ces pièces, dans sa dernière visite d'adieu, afin de pouvoir dire un jour avec orgueil, dans la situation misérable où elle descendait :

— Eh ! la maison que j'avais à Gênes !...

Elle l'aurait certes dit tout de même, mais au fond de l'âme, une étrange impression, une impression pénible, lui était restée de ces pièces vides, lorsqu'elle les avait vues une dernière fois avant de partir : elles étaient étroites et point belles !

Elle pensait aussi à ses bonnes amies auxquelles, au dernier moment, elle n'avait pas été dire adieu parce qu'elles aussi l'avaient trahie, tout en se donnant l'air de vouloir l'aider à l'envi. Oh ! oui, elles lui amenaient des quantités d'acheteurs honnêtes, mais elles leur avaient vanté l'occasion d'avoir pour cinq lires ce qui en avait coûté vingt ou trente !...

*

Ainsi pensant, madame Lucietta tantôt resserrait, tantôt dilatait ses beaux petits yeux vifs, et, de temps à autre, avec un joli mouvement qui lui était coutumier, elle levait une main, passait son index sur son petit nez mutin... et soupirait.

Elle était vraiment lasse ; elle aurait voulu s'endormir.

Ses deux bébés orphelins, eux, pauvres petits amours, dormaient. L'un, l'aîné, étendu sur la banquette, sous un manteau ; l'autre, avec sa tête blonde, recroquevillé là, sur les jambes de sa mère.

Qui sait ? Elle se serait peut-être endormie si elle avait pu trouver une façon d'appuyer un coude ou son front, sans réveiller le petit auquel ses genoux servaient d'oreiller.

La banquette d'en face conservait la marque de ses pieds menus ; ils y avaient trouvé un appui commode avant que fût venu s'y asseoir... – il y avait tant d'autres places pourtant ! – mais justement là était venu s'asseoir un homme fort, de trente-cinq ans environ, barbu, brun de visage, avec des yeux clairs verdâtres, deux yeux grands comme cela, tristes et attentifs.

Madame Lucietta en avait éprouvé beaucoup d'ennui. La couleur claire et verdâtre de ces grands yeux concentrés avait – qui sait pourquoi ? – éveillé en elle l'idée que le monde, où qu'elle allât, lui demeurerait étranger, et comme lointain, très lointain et toujours inconnu ; qu'elle y serait comme perdue, qu'elle y demanderait en vain assistance parmi des quantités d'yeux qui resteraient à la regarder comme ceux-ci, avec ce même voile de tristesse, mais qui seraient au fond indifférents.

Pour ne pas les voir, elle tenait depuis un moment son visage tourné vers le vasistas, bien qu'on ne pût rien distinguer dehors.

On apercevait seulement en haut, suspendu dans les ténèbres, le reflet précis de la lampe à huile du compartiment avec sa petite flamme fumeuse et vacillante, le verre concave de son récipient, et la petite nappe d'huile qui s'y agitait.

Il semblait vraiment que ce reflet fût une autre lampe qui, dans la nuit, suivait le train avec exactitude pour lui donner à la fois du réconfort et de l'appréhension.

— La foi ! murmura le monsieur à un certain moment.

M^{me} Lucietta se tourna d'un air étonné, avec l'ombre d'un sourire vide sur les lèvres, et des yeux vagues :

— Quoi ?

— Cette lumière qui n'existe pas !

Ravissants, son sourire et son regard ! Madame Lucietta leva un doigt pour indiquer la lampe au plafond de la voiture.

— La voici, là !

Le monsieur approuva plusieurs fois de la tête très lentement ; puis, avec un sourire triste, ajouta :

— Eh ! oui, comme la foi !... Nous allumons nous-mêmes la lumière de ce côté, dans la vie ; et nous la voyons aussi là-bas, sans penser que si elle s'éteint ici, là-bas il n'y aura plus de lumière !

— Vous êtes philosophe ! sourit alors madame Lucietta.

Il enleva une main du pommeau de sa canne pour un geste vague et soupira :

— J'observe...

Le train s'arrêta longtemps dans une petite gare de passage. On n'entendait aucun cri, et, le bruit cadencé des roues ayant cessé, le stationnement dans ce silence paraissait éternel et fastidieux.

— Mazzano, murmura le monsieur ; on y attend comme toujours la correspondance.

À la fin retentit, lamentable et éloigné, le sifflet d'un train en retard.

— Le voilà !...

Dans cette lamentation du train qui roulait au milieu de la nuit, madame Lucietta entendit pendant un instant la voix de sa destinée qui, absolument, irrésistiblement, la voulait perdue dans la vie avec ces deux petites créatures...

Elle s'arracha de cette angoisse momentanée et demanda à son compagnon de voyage :

— Il faut encore longtemps pour arriver à Peola ?

— Eh ! répondit celui-ci, plus d'une heure... Madame descend à Peola, elle aussi ?

— Moi, oui. Je suis la nouvelle télégraphiste. J'ai passé le concours. J'en suis sortie la cinquième, vous savez ? On m'a destinée à Peola.

— Ah ! vraiment ?... En effet, on vous attendait hier soir.

Madame Lucietta s'anima :

— Certes, commença-t-elle, mais...

Et tout à coup son élan s'arrêta, pour ne pas réveiller son petit. Elle ouvrit les bras, le montrant du regard, puis indiquant l'autre, plus loin :

— Mais vous voyez comme je suis liée, poursuivit-elle, et j'ai été toute seule pour m'arracher de tant de choses...

— Vous êtes la veuve de Loffredi, n'est-ce pas ?

— Oui...

Et madame Lucietta baissa les yeux.

— On n'a rien su de plus ? demanda le monsieur après un bref et grave silence.

— Rien. Mais il y en a qui savent, dit-elle avec un éclair dans les yeux. Le véritable assassin de Loffredi ne fut pas, croyez-le bien, le sicaire qui le frappa traîtreusement dans le dos et qui s'enfuit. On a voulu insinuer qu'il s'agissait de femmes... Non, sachez-le ! C'était une vengeance. Il y a eu là vengeance politique ! Étant donné le temps qu'avait Loffredi pour penser aux femmes, une lui était déjà de trop ! Je lui suffisais, moi ! Imaginez qu'il m'a prise à quinze ans !

*

En parlant ainsi, le visage de madame Lucietta était devenu rouge, tout rouge, tout rouge, ses yeux brillèrent avec agitation, puis se baissèrent à la fin comme auparavant.

Le monsieur demeura un instant à l'observer, impressionné par ce rapide passage de l'excitation subite à la subite mortification. Bien qu'elle fût la mère de ces deux petits, elle semblait encore une bambine, et même une toute petite bambine ; elle se sentait soudain un peu honteuse d'avoir, avec tant d'assurance, et comme cela tout à coup, sans aucune raison apparente, assuré que Loffredi ayant pour épouse un petit être comme elle, si frais, si vif, n'avait pu vraiment penser à d'autres femmes !...

N'eût-elle pas dû, au contraire, être certaine que personne, la regardant et sachant quel homme avait été Loffredi, ne pourrait la croire ?

Et cela l'irritait, non seulement parce que son amour-propre en était offensé, mais aussi parce qu'évidemment elle était orgueilleuse, après cette tragédie, d'avoir été la femme de cet homme, et d'en être la petite veuve. Lorsque Loffredi vivait, elle avait dû être grandement suggestionnée par lui, et peut-être en y pensant se sentait-elle encore sous cette emprise, et peut-être aussi en était-elle dépitée, et faisait-elle des efforts pour s'en libérer. Elle ne pouvait souffrir qu'on pût soupçonner que Loffredi avait pu ne pas s'occuper d'elle, et croire qu'elle eût été pour lui une petite poupée et rien d'autre. Elle voulait du moins être l'héritière unique de tout le tapage que la tragique fin du fier et impétueux journaliste génois

avait soulevée environ une année auparavant, dans toute la presse quotidienne de l'Italie.

Le monsieur fut très satisfait d'avoir si bien deviné le genre d'esprit, le genre de caractère de sa compagne de voyage, lorsque, l'ayant poussée par des questions brèves et adroites à parler de sa position, il obtint d'elle la confirmation de ce qu'il avait cru.

Et alors un grand attendrissement s'empara de lui à voir les airs d'indépendance que se donnait cette petite alouette à peine, à peine sortie du nid, et encore inexperte au vol. Il admira les preuves de jugement et de grand courage qu'elle donnait. Ah ! mais, ah ! mais, elle ne serait jamais submergée, elle ! Jetée du jour au lendemain d'un état dans un autre, au milieu de l'horreur et du bouleversement d'une tragédie, elle n'avait pas défailli ; elle avait couru ici, couru là ; elle avait fait ceci et cela, non pas tant pour elle que pour ces pauvres bébés... Mais, en somme, un peu pour elle aussi, puisqu'à la fin du compte, elle avait à peine vingt ans ! Vingt ans, et on ne les lui aurait pas donnés !... et cela devenait un obstacle, et le plus dépitant de tous. En effet, chacun, la voyant irritée et désespérée, se mettait à rire comme si elle n'avait pas le droit de s'irriter et de se désespérer à ce point. Plus elle s'enrageait, et plus les gens riaient, et tout en riant, qui lui promettait une chose et qui une autre ; et tous auraient désiré accompagner la promesse d'une petite privauté qu'ils n'osaient prendre, mais qu'elle lisait clairement dans leurs yeux. Elle s'était donc finalement lassée, et, pour en sortir, la voici télégraphiste à Peola !

— Pauvre madame ! soupira en souriant, lui aussi, son compagnon de voyage.

— Pauvre, pourquoi ?

— Eh ! pourquoi... Vous verrez, on ne se divertit guère à Peola.

Il lui donna quelques informations sur le pays, et sur sa vie... Si vraiment on pouvait l'appeler une vie !

Dans toutes les ruelles et les petites places, l'ennui était toujours visible et tangible à Peola.

— Visible ? Comment ?

— Grâce à une multitude de chiens qui dorment du matin au soir étendus sur le pavé. Ils ne se réveillent même pas pour se gratter, ces chiens, ou, mieux, ils se grattent en continuant à dormir.

Et à Peola, malheur à qui ouvrait la bouche pour bâiller ! Car il devait se résigner à la tenir ouverte un bon moment, pour une enfilade d'au moins quatre ou cinq bâillements de suite ! Entré dans la bouche de quelqu'un, l'ennui ne se décidait pas facilement à en sortir. Et tous à Peola, à propos de quelque chose à faire, fermaient les yeux et soupiraient :

— Demain !...

Parce qu'aujourd'hui et demain représentaient la même chose ; c'est-à-dire que demain n'arrivait jamais.

— Vous verrez combien vous aurez peu à faire au bureau du télégraphe, conclut-il. Presque personne ne s'en sert jamais. Vous voyez ce petit train, il va au pas d'une patache. Eh bien ! même la patache représenterait un progrès pour Peola ; la vie à Peola va encore en litière.

— Dieu ! Dieu ! Vous m'épouvantez ! dit madame Lucietta.

— Ne vous épouvantez pas, voyons, sourit le monsieur. D'ailleurs je vais vous donner une bonne nouvelle : dans peu de jours, nous aurons un bal au Cercle.

— Ah ?

Et madame Lucietta le regarda comme prise, en éclair, du soupçon que ce monsieur voulait se moquer d'elle.

— Ce sont les chiens qui danseront ? demanda-t-elle.

— Non, ce sont les habitants de Peola. Il faudra y aller : vous vous amuserez. Justement le Cercle est sur la place, et très voisin du bureau télégraphique. Avez-vous trouvé un appartement ?

Madame Lucietta répondit qu'elle en avait trouvé un dans la maison qui hospitalisait déjà l'employé du télégraphe, son prédécesseur. Puis elle demanda :

— Et vous, excusez-moi, votre nom ?

— Silvagni, Fausto Silvagni. Je suis le secrétaire de la mairie.

— Oh ! vraiment. Tant mieux !

— Mais...

Silvagni enleva une main du pommeau de sa canne d'un geste douloureux, et son visage eut un sourire amer qui voila d'une intense mélancolie ses grands yeux déjà tristes.

D'un coup de sifflet lamentable, le train salua la petite station de Peola.

— Nous voilà arrivés, dit Fausto Silvagni.

II

Avoir là, dans leur très modeste petit pays – point minuscule qui n'est même pas marqué sur les cartes géographiques de l'Italie – entre cette immense enceinte de montagnes d'azur coupées çà et là de vaporeuses vallées qu'égayent des châtaigniers, qu'assombrissent des sapins et des chênes, bourgade toute petite, toute petite, mais qui, toutefois, existait avec son petit bouquet de toits rouges et ses quatre campaniles sombres, qui existait, bien que mal bâtie, avec ses étroites places irrégulières et ses ruelles tortueuses ou escarpées au pavé en mauvais état, ruelles qui cheminent entre des maisons anciennes et petites, et des maisons neuves un peu plus grandes ; petit trou où l'on vivait très simplement, mais enfin où l'on vivait... donc, y posséder la veuve de ce journaliste Loffredi de la tragique mort duquel, mort environnée de mystère, on continuait à parler, de temps à autre, dans les journaux des plus grandes villes de l'Italie, villes inscrites – celles-là, oui ! – sur les cartes géographiques de la péninsule ; donc enfin, y posséder la veuve – paraissait aux habitants de Peola presque un titre de gloire.

Certes, c'était un privilège, et peu commun, de pouvoir apprendre de vive voix, par elle, tant de choses que les autres, dans les grandes villes, ignoraient ; et même seulement de la voir parmi eux et de pouvoir dire :

— Voilà, Loffredi, de son vivant, a tenu serrée entre ses bras cette petite créature-là !

*

Les chiens auraient continué à dormir pacifiquement allongés dans les ruelles et sur les placettes sans avoir la moindre idée de ce privilège peu commun échu à la ville, si, tout à coup, le bruit s'étant répandu de la mauvaise impression qu'ils avaient faite et faisaient encore à madame Lucietta par leur nonchalant sommeil jamais interrompu, si tout à coup, dis-je, les gens, spécialement les jeunes hommes, mais aussi les hommes mûrs, ne se fussent mis à les déranger, à les chasser avec des taloches ou en frappant des pieds par terre et en battant des mains pour faire du bruit.

Les pauvres bêtes, très ennuyées et plus qu'ennuyées, hébétées peut-être, regardaient un peu de travers, dressant à peine une oreille, puis s'en allaient en sautillant sur trois pattes, la quatrième, engourdie, restant en l'air ; ils s'en allaient pour s'étendre un peu plus loin, d'où bientôt on les chassait encore.

Que se passait-il donc ? devaient-ils penser.

Peut-être l'auraient-ils compris s'ils eussent été des chiens plus intelligents et moins abrutis par le sommeil. Il suffisait – mon Dieu ! – il suffisait de s'arrêter un peu, de regarder à distance du bout de la petite place où il n'était plus permis à aucun d'eux, non seulement de s'étendre pour une minute, mais même de traverser en courant ; sur cette place, en effet, était situé le bureau du télégraphe. Ils se seraient alors aperçus, s'ils eussent été des chiens un peu plus intelligents, que tous les habitants, en passant là, les jeunes gens et même les hommes mûrs, semblaient entrer dans une autre atmosphère, dans un air plus vivifiant, plus lumineux, disons le mot : dans un air enivrant par lequel la marche et tous les mouvements, surtout ceux du cou et des bras, se faisaient plus lestes, plus légers ; où toutes les têtes remuaient

comme si elles n'étaient plus à l'aise dans le cercle de leur col amidonné, et où toutes les mains s'affairaient pour tirer le gilet ou pour bien accommoder la cravate sur le plastron de la chemise.

Mais le pire était que cet air enivrant, ils semblaient l'emporter avec eux, autour d'eux, joyeux, pleins de gaîté. Gare aux chiens somnolents !

— Va-t'en !

— Hors d'ici, sale bête !

Et on passait aux coups de pierre, ohé ! les souliers ne suffisant plus. Ils jetaient des pierres maintenant, ohé !

Heureusement, pour venir en aide aux chiens, quelque fenêtre s'ouvrait avec colère, spécialement sur la petite place du télégraphe, et une tête de femme aux yeux féroces en jaillissait entre deux poings rageusement tendus, et elle se mettait à crier :

— Mais pourquoi ? Mais qu'est-ce qui vous a pris, vauriens, contre ces pauvres bêtes ?

Ou bien :

— Oh ! voyons, vous aussi ? Je m'en étonne, monsieur le notaire ! Pardon, mais vous n'en êtes pas honteux ? Mais voyez quel coup de pied plein de traîtrise ; pauvre petite bête ! Ici, ma petite ; viens ici, viens ici !... Sa petite patte, voyez ! Il a estropié sa petite patte, et il s'en va le cigare à la bouche comme s'il n'en savait rien ; quelle honte, un homme sérieux ! Ici, ma chérie, ici, ma chérie !...

Bref, une très vive sympathie s'était établie entre les femmes de Peola et ces pauvres chiens que s'étaient mis tout

à coup à persécuter leurs hommes : maris, pères, frères, cousins, fiancés, et finalement aussi, par contagion, tous les galopins du pays.

*

Cet air nouveau, cet air que leurs hommes respiraient depuis quelques jours, et grâce auquel ils avaient les yeux vifs, animés et l'aspect passablement toqué, elles, les femmes, un peu moins bornées que les chiens – du moins quelques-unes ! – l'avaient remarqué tout de suite. Il s'était répandu sous les toits rouges moisis, et dans tous les coins crevassés de la vieille et somnolente bourgade, cet air vif, et il l'égayait, mais seulement pour les mâles.

La vie !... Angoisses, ennuis, amertumes !... Et voilà que tout à coup, on rit... Oh ! mon Dieu, comme on rit ! Et cela à propos de rien.

Si après des jours et des jours de pluie et de brume apparaît un rayon de soleil, tous les cœurs ne se réjouissent-ils pas ? Toutes les poitrines ne poussent-elles pas un soupir d'alléance. Eh bien, qu'est-ce ? Rien... un rayon de soleil ; mais la vie apparaît soudain tout autre !... Le poids de l'ennui se déleste ; les pensées les plus sombres prennent des tons d'azur. Tel qui ne voulait pas sortir de sa maison de terre mouillée ? Oh ! Dieu, comme on respire bien !... Fraîcheur de *funghi*⁵, n'est-ce pas ? Et tous les projets pour la conquête de

⁵ Champignons. On dit couramment en Italie : une fraîcheur de champignons.

l'avenir semblent faciles, aisés ; et chacun se débarrasse du souvenir des ennuis les plus graves, et se dit que, voyons, il leur a donné trop d'importance ! Que diable, courage, courage !

— Ma chère, pourquoi ne te coiffes-tu pas un peu mieux ?

Effets du rayon de soleil apparu tout à coup à Peola sur la petite place du bureau télégraphique ! En plus de la persécution contre les chiens, il y avait cette question adressée par une quantité de maris à leurs femmes :

— Pourquoi, ma chère, ne te coiffes-tu pas un peu mieux ?

Et jamais certes, depuis des années et des années, au cercle, dans les rues, dans les maisons, à la promenade, les bourgeois de Peola sans le vouloir et sans le savoir n'avaient autant chantonné.

Madame Lucietta voyait et entendait tout cela.

La vibration de tant de désirs dans les yeux allumés qui suivaient toutes ses actions et la caressaient du regard voluptueusement, la chaleur des sympathies qui l'entourait l'enivrèrent bientôt, elle aussi.

Il n'en fallait pas tant... Car de lui-même déjà frémissait et brûlait ce petit corps svelte et sain.

III

L'effervescence singulière qui remuait les habitants de Peola, naguère si calmes, ne laissait pas indifférente Lucietta elle-même.

Quels soucis lui causaient certaines bouclettes de cheveux qui lui tombaient sur le front dès qu'elle inclinait la tête pour suivre des yeux le ruban de papier ponctué qui, de la petite machine tic-taquante, se déroulait sur la table du bureau ! Alors elle secouait la tête et sursautait presque comme sous un chatouillement inattendu. Et quelle chaleur inopinée, quels arrêts subits de la respiration qui finissaient tout d'un coup en un las, triste, et très gracieux petit rire ! Oh ! mais, elle pleurait aussi ! Oui, oui, elle pleurait à certains moments, en cachette. Comme cela, tout à coup, sans savoir pourquoi, certaines larmes chaudes, brûlantes, nées d'un trouble obscur dans son esprit, d'une tempête étrange qui bouleversait tout son corps et devenait parfois une souffrance exaspérée !... Elle ne pouvait les arrêter, ces larmes, et elle en arrosait tout : table, papiers, appareil... Mais un instant après, pour une bêtise, elle se remettait à rire !

Allons ! pensait-elle enfin : pour ne rêver à rien, pour ne pas voltiger follement çà et là en proie à des images comiques ou dangereuses, pour ne pas se laisser absorber par certaines perspectives invraisemblables, étranges, l'unique moyen était de s'occuper avec un sens rassis de son emploi. Oui, voilà : fixer son attention, tenir bien ferme cette attention pour que tout s'accomplisse d'une façon parfaite, avec un ordre absolu. Et se souvenir, se souvenir toujours, constamment, que dans sa maison, en ce moment même, confiés à une vieille servante à moitié stupide, vivaient ses deux pauvres petits orphelins !

Dieu ! Dieu ! quelle pensée lui venait là : les élever, elle toute seule, avec son travail, avec son sacrifice, ces enfants... et comment ? Misérablement, hélas ! Aujourd'hui ici, demain là, errants eux et elle, au milieu de mille difficultés. Et puis ? Et puis quand ils seraient grands, quand ils se seraient fait une vie à eux, voilà que peut-être toutes ses peines, tous ses sacrifices... Mais non, voyons ! Ils étaient encore si petits !... Pourquoi imaginer ces vilaines choses ? Elle serait vieille alors ; n'importe comment son temps serait passé ; et quand le temps est passé et qu'on est vieux, on s'habitue à faire bon visage même aux choses laides et tristes.

Qui disait cela ? C'est elle qui le disait. Oui, elle, mais non parce que vraiment ces méditations affligeantes coulaient spontanément de son esprit.

Chaque matin, et parfois aussi à la fin du jour, à l'heure où il sortait de la mairie, passait au bureau de télégraphe le secrétaire du municipe, M. Silvagni. Ce M. Silvagni, mon Dieu ! si bon pour elle, si bon pour elle, si aimable... Eh bien ? Non, rien ! Il passait ; il restait un moment sur la porte, ou devant le guichet. Il parlait de choses indifférentes ou même gaies, et riait avec elle de la chasse que l'on faisait aux chiens, par exemple, et des femmes du pays qui les défendaient. Mais dans les yeux de cet homme, dans ces grands yeux clairs, verdâtres, intenses et tristes, dont le regard imprégnait longtemps son souvenir alors qu'il était parti, elle lisait des pensées affligeantes ! La pensée de ses enfants lui venait chaque fois. Pourquoi ? Qui le savait ? Il les lui rappelait, lui, ces pensées angoissantes, même sans qu'il eût demandé de nouvelles des deux petits, sans qu'il en eût incidemment parlé.

Elle recommençait à tout arroser de ses larmes, madame Lucietta, puis elle se mettait à se répéter que ses enfants étaient encore si petits. Voyons, pourquoi se décourager ? Elle ne le voulait pas et ne le devait pas. Allons, courage ! Elle était jeune, elle, maintenant... si jeune !...

— ... Comment dites-vous, monsieur ? Oui, comptez les mots du télégramme, et puis ajoutez deux sous de plus. Voulez-vous un modèle imprimé ? Non ? J'ai compris. Au revoir, monsieur... Mais, de rien, je vous prie !...

Combien en entraient-il au bureau qui lui adressaient de stupides questions ! Alors comment ne pas rire ?

Ils étaient vraiment drôles, ces messieurs de Peola. Surtout cette délégation de jeunes gens, sociétaires du cercle, avec leur vieux et brave président ! Ils entrèrent au bureau, un matin, pour inviter Lucietta à la fameuse fête, au bal annoncé dans le train par M. Silvagni.

Quelle scène ! Tous ouvraient des yeux extatiques, on eût dit qu'ils voulaient la dévorer. Et en même temps ils éprouvaient quelque étonnement à s'apercevoir que, de près, elle avait une bouche comme ci et comme ça, et des yeux, et le front, pour ne parler que de la tête ! Aucun ne savait comment débiter ; ils balbutiaient ensemble :

— Voudrez-vous nous faire l'honneur... Nous avons l'habitude chaque année, madame... Une petite soirée dansante !... Oh ! sans aucune prétention, soyez-en sûre... Une fête de famille...

Ils s'agitaient, ils crispèrent leurs mains, ils se regardaient l'un l'autre, dès qu'ils se mettaient à parler. Cependant le Président était rouge de dépit ! Il avait préparé un discours et on ne le laissait pas le prononcer. Il avait oint de fixatif avec

grand soin la longue mèche de cheveux qu'il tournait sur son crâne, il avait enfilé des gants couleur canari et inséré avec dignité deux doigts entre les boutons de son gilet.

— Nous avons l'habitude, chaque année, madame...

Madame Lucietta, confuse, embarrassée, mais prise aussi d'une grande envie de rire, le visage pourpre, s'efforça tout d'abord de se défendre... non pour l'invitation elle-même... l'honneur, le plaisir, qu'ils se l'imaginaient, auraient été pour elle !... cependant, ils le savaient, elle était encore en deuil. Et puis ses deux enfants ? Elle était avec eux le soir seulement... Elle ne les voyait pas pendant tout le jour. Elle avait l'habitude de les coucher elle-même. Elle avait à s'occuper de tant de choses !...

— Mais voyons, pour une seule soirée !... Elle pouvait ne venir qu'après les avoir mis au lit.

— Et puis n'y avait-il pas la servante ? Pour un soir !...

Dans son empressement, un jeune homme laissa même échapper :

— Le deuil ! Quelle importance ?...

Il reçut un coup de coude dans le flanc, le pauvre garçon, et redevint muet.

En fin de compte, madame Lucietta promit qu'elle irait ou plutôt qu'elle ferait tout pour s'y rendre ; mais ensuite lorsqu'elle fut seule...

« Voyons ! Cet anneau, ce petit cercle d'or que Loffredi, en l'épousant, lui avait mis au doigt ? Était-ce possible ? »

Sa main était alors si gracile, si fine. Une petite main de fillette. Et maintenant que ses doigts avaient un peu grossi...

Restée seule, absorbée par ses pensées, elle frottait avec les doigts de son autre main l'annulaire serré par cet anneau qui lui faisait mal... vraiment mal ! Il était si étroit qu'elle ne pouvait plus l'enlever...

IV

Comment, ce soir-là, la saison en étant passée, comment et d'où était venue et s'était épanouie dans un vase sur l'antique jardinière de bois doré près de la fenêtre, comment, dis-je, s'était épanouie cette magnifique rose rouge qui dardait sa joyeuse fraîcheur violente dans cette petite pièce d'appartement meublé, à la tapisserie grisâtre éraillée et décolorée, dans cet appartement aux vieux meubles délabrés et salis par l'usage ?

Dans la pièce voisine, madame Lucietta était en train de se dire qu'elle n'irait pas à ce bal, et elle berçait – dodo ! – sur ses genoux son petit ange blond vêtu de noir – dodo ! dodo ! – son plus petit, si chéri, si chéri, qui voulait chaque soir s'endormir dans ses bras.

L'autre, l'aîné, déshabillé par la vieille servante taciturne, s'était mis lui-même gentiment dans son petit lit, et, chose admirable, il dormait déjà. Mais madame Lucietta recommençait à se dire que non, que non ! et avec la plus grande légèreté de main possible, elle commençait à dévêtir son tout petit endormi déjà, lui aussi, là sur ses genoux : doucement, tout doucement, les petits souliers, un et deux ;

doucement, tout doucement les chaussettes, une... et deux ; et maintenant la petite culotte et le caleçon ensemble... et maintenant, maintenant, arrivait le difficile : retirer les bras des manches... en haut, tout doucement, doucement, avec l'aide de la servante... Non, pas comme cela, par ici !... oui, en haut !... doucement... doucement !... Voilà, c'est fait ! Et à présent de l'autre côté...

— Non, amour... oui, ici... ici... avec ta maman... C'est ta maman qui est là...

Laissez, je ferai moi-même. Ouvrez la couverture... Oui, là-dedans, dans le lit, doucement, tout doucement.

Mais pourquoi doucement, si doucement ? Puisque vraiment, vraiment, elle ne voulait pas aller là-bas ?

Comment, vêtue de noir comme elle l'était, portant le deuil de son mari, comment, un an à peine après sa mort tragique, aller à un bal ? Oui, mais il était vrai qu'il l'avait prise à quinze ans avec son autorité dominatrice, cet homme, sans même lui donner le temps de rasséréner son cœur en jouant avec ses poupées ! Cet homme avait arraché de ses mains les poupées, et lui avait donné à leur place ces deux petits pour continuer le jeu avec eux, mais au prix de tant de douleurs !

Et maintenant, maintenant !... Danser ? danser ? Elle en avait une envie folle ! Ce soir, elle voulait danser ! Elle sortit de la chambre, pénétra dans la pièce voisine. Oh ! merveille ! Comment avait pu s'épanouir à l'improviste cette rose, cette magnifique rose rouge, ici, sur la vieille jardinière poussiéreuse de bois doré ? Comment, d'où était-elle venue ? Depuis tant de jours que Lucietta habitait là, elle ne s'était même pas aperçue que, près de la fenêtre, il y eût une jardinière et ce vase avec un rosier !

Comme elle était belle ! Quelle gaîté s'épanouissait avec elle, et cela quand la saison était passée ! Ne se serait-elle pas épanouie ce soir pour elle ? Pour cette fête ?

À la vue de cette fleur si vivante, si brillante, et en même temps si fraîche, tous ses scrupules disparurent comme par enchantement. Délivrée de la perplexité qui, jusqu'alors, l'avait tenue sous son empire en suite de l'horreur que lui causait le spectre de son mari, la pensée de ses enfants, elle s'élança, détacha la rose de la branche et instinctivement se présenta devant le miroir qui était sur la table. Elle approcha la fleur de sa tête. Oui, là ! Elle n'avait pas d'autre robe à mettre. Eh bien, rien d'autre que la rose ! Elle porterait à la fête ses vingt ans, cette rose dans ses cheveux et sa joie vêtue de noir !

— Allons ! en route !

V

Ce fut de l'ivresse, ce fut de la folie, ce fut du délire !

À son apparition, lorsque déjà presque tous avaient perdu l'espoir qu'elle vînt, les trois profondes salles du cercle situées au rez-de-chaussée, divisées par deux larges arcades et pauvrement éclairées par des bougies et des lampes à pétrole, ces trois salles semblèrent à l'improviste fulgurer de lumière, tant était enflammé, brûlant le petit visage de Lucietta, presque fébrile, animé par l'agitation intérieure du sang : tant brillaient splendidement ses yeux ; et, de même, folle de joie, stridait dans ses cheveux la rose de flamme !

Tous les hommes perdirent la tête et se sentirent déliés d'une façon irrésistible de tous les liens des convenances, de toutes les considérations touchant la jalousie des épouses et des fiancées. Ils coururent vers elle avec de joyeuses exclamations, avec des compliments de bienvenue ; et puisque les danses avaient commencé, tout de suite, sans même lui donner le temps de jeter un coup d'œil autour d'elle, ils se mirent à se la disputer. Quinze, vingt bras s'offrirent à elle, le coude arrondi. Tous étaient à prendre, mais par lequel fallait-il commencer ? Un par danse, oui... elle danserait ainsi peu à peu avec tous... Voilà ! Place, place ! Allons ! Et la musique ? Mais que faisaient donc les musiciens ? Ne s'étaient-ils pas mis tous à la regarder, oubliant leurs fonctions ? Musique ! Musique !

Et au milieu des battements de mains, voici la première danse enlevée avec le vieux syndic, président du cercle, en habit de cérémonie.

— Mais bravo ! Mais bravo !

— Quelles enjambées, voyez !

— Et les basques de l'habit, regardez : comme elles s'ouvrent et se ferment, sur le pantalon clair !

— Mais bravo ! Mais bravo !

— Oh ! Dieu, la mèche, la mèche cirée... la mèche se défait ! Le danseur s'arrête...

Comment, il l'a reconduite pour qu'elle s'asseye ? Mais voyons ! Voici quinze autres bras, vingt autres bras, le coude arrondi :

— Avec moi ! Avec moi ! Avec moi !

— Voilà, patience !

— Un instant ! Un instant !

— Vous me l’avez promis à moi !

— Non, à moi d’abord !

C’est miracle qu’ils ne se l’arrachent pas l’un à l’autre ! En attendant que leur tour vînt, ils allaient, cahin caha, inviter sans empressement d’autres dames, des dames de la ville ; quelques-unes, les plus laides, acceptaient avec dépit, mais acceptaient ; d’autres, indignées, furieuses, refusaient d’un : « Merci beaucoup ! » dédaigneux.

Et l’on échangeait avec des yeux féroces des regards de mépris ; et une femme quitta brusquement sa chaise, indiquant par des gestes violents qu’elle voulait s’en aller, et invitant celle-ci et celle-là de ses amies à la suivre :

— Partons toutes ! Partons toutes ! Quelle honte ! Une chose semblable ne s’était jamais vue !

— Est-ce possible ?

Quelques-unes presque pleurant, quelques autres tremblant de rage, le demandaient à certains petits messieurs tout étriqués dans de vieux fracs luisants, de vieux habits de coupe antique, mais bien conservés et fleurant le poivre et le camphre, petits messieurs qui, pour ne pas être emportés par le tourbillon, s’étaient plaqués au mur comme des feuilles sèches, à l’abri parmi les vénérables robes qui brillaient des plus vives couleurs : vertes, rouges, bleu-de-ciel ; petits messieurs enfin qui, hermétiquement, grâce à leurs narines courageuses, pris dans l’odeur de moisissure des honorables banquettes, gardaient les revêches pudeurs de ces blondes grasses et de ces brunes efflanquées.

Peu à peu, la chaleur était devenue presque suffocante dans les trois salons.

Les exhalaisons animales de ces hommes, chez lesquels le désir fermentait, avaient formé comme un brouillard ; cette animalité haletante, cramoisie, suante, pendant les courtes trêves hallucinées que laissait la danse, profitait, avec des yeux fous, de cette sueur pour la rajuster de leurs mains tremblantes, pour coller, lisser sur leur tête et leurs tempes, sur leur nuque aussi, leurs cheveux hirsutes et mouillés. Et cette animalité se révoltait avec une insolence surprenante devant tous les rappels de la raison : la fête n'avait lieu qu'une fois par an !

Du reste, quel mal y avait-il ?

Fraîche, légère, possédée de sa joie, prisonnière de cette joie qui, riante, vibrante, repoussait tout contact brutal ; glissant avec des mouvements, des détentes imprévus, intacte et pure en ce moment de folie – agile flamme volubile au milieu du feu sombre qui animait tous ces hommes – madame Lucietta, le vertige vaincu, et devenue vertige elle-même, madame Lucietta dansait, dansait, sans plus rien voir, sans distinguer personne. Et les arches des trois salons, les lumières, les meubles, les étoffes vertes, jaunes, rouges, bleu-céleste des dames, les habits noirs et les plastrons blancs des hommes, tout tournait autour d'elle en traînées vertigineuses. D'un élan, elle s'arrachait des bras d'un danseur lorsqu'elle le sentait fatigué, pesant, haletant, et tout de suite, elle se jetait dans d'autres bras, les premiers qu'elle voyait tendus devant elle, pour tourner de nouveau dans ces traînées vertigineuses, pour faire tourner encore autour d'elle en un frénétique bouleversement toutes ces formes, toutes ces couleurs !

Assis au fond du dernier salon, auprès du mur, dans un coin et presque dans l'ombre, les mains sur le pommeau de sa canne, et sur ses mains son menton et sa grosse barbe fauve, Fausto Silvagni, depuis près de deux heures, la suivait des yeux, de ses grands yeux clairs animés d'un bienveillant sourire. Lui seul comprenait toute la pureté de cette folle joie, et il en jouissait comme d'un spectacle rare et divin ; il en jouissait comme si cette danse était un don offert par la jeune femme à sa propre tendresse.

Tendresse seulement ? Trop de sentiments ne palpaient-ils pas en lui, pour que ce fût seulement de la tendresse ? Qui sait ?

Depuis des années et des années, Fausto Silvagni, avec ses yeux attentifs et tristes, regardait toute chose comme de loin ; il regardait le présent comme s'il était déjà écoulé ; les aspects prochains, il les regardait ainsi que des ombres évanescentes ; et il observait de la même façon, en lui, ses pensées et ses sentiments.

Manquée, sa vie, par l'effet des hasards ennemis ; manquée, sa vie, à cause d'obligations à la fois lourdes et mesquines ; éteinte à son plus bel instant, la lumière de tant de songes, lumière entretenue depuis son enfance, allumée avec toute l'ardeur de son âme : lumière où son âme se réfugiait loin de la réalité. Aucune de ses pensées, aucun de ses sentiments ne réussissaient à l'approcher de cette lumière et il se voyait lui-même comme très éloigné, comme perdu, comme exilé.

Mais voici qu'en cet exil, un sentiment était venu à lui de façon imprévue, un sentiment qu'il aurait voulu tenir à distance pour ne pas se l'avouer. Il n'aurait pas souhaité le

comprendre, mais il n'osait certes plus le chasser ; et voici que, peu à peu, devenu tout-puissant, il s'emparait de lui.

N'était-elle pas peut-être venue vers lui à tire d'ailes, venue à lui de ses songes lointains, de ses songes dont le souvenir était pour lui douleur et confusion, cette chère petite fée folle, vêtue de noir avec une rose de flamme parmi ses cheveux ? Ne se pouvait-il pas qu'elle fût ses songes mêmes incarnés dans la petite fée, puisque n'ayant pu les atteindre autrefois, sous une autre forme, il les étreignait à cette heure, vivants et respirants entre ses bras !... Qui sait ? Ne pouvait-il pas la retenir cette petite fée, et revenir à la fin par elle et avec elle, de son long exil à la réalité ! Pourquoi non ? S'il ne l'arrêta pas, s'il ne la retenait pas, qui sait où et comment elle finirait, la pauvre petite folle !... Elle avait besoin d'aide, elle avait besoin de guide et de conseils, égarée comme elle l'était, dans un monde qui n'était pas le sien, avec ce grand désir de ne pas se perdre, mais aussi, hélas ! de jouir !... Cette rose le disait, cette rose rouge, là, parmi ses cheveux !...

Depuis un instant, Fausto Silvagni la regardait, cette rose, avec préoccupation. Il ignorait pourquoi. Elle lui semblait belle, mais il craignait pour elle. Il la voyait sur cette tête comme une flamme, et la folle petite tête la secouait tellement ! Comment la rose ne tombait-elle pas ? Le craignait-il ? Il n'aurait su se le dire.

Et pendant ce temps, au fond, tout au fond de lui, son cœur en tremblant lui murmurait :

— Demain, ou l'un de ces jours, tu parleras... Pour l'instant, laisse-la danser comme une petite fée folle !...

La plupart des cavaliers tombaient de fatigue ; sans force, hors d'haleine, ils se déclaraient vaincus, et ils se tournaient,

comme pris de vin, à la recherche de leurs femmes déjà parties. Six ou sept, tenaces, résistaient encore, parmi lesquels deux vieillards – qui l’aurait cru ? – le vieux syndic et le notaire veuf, tous deux en un état pitoyable, les yeux sortant de la tête, la face enflammée et suante ; tout emplâtres de teintures, cravates de travers, chemises froissées ; tragiques en leur fureur sénile : ils avaient été jusqu’alors supplantés par les jeunes gens et maintenant, frénétiques, ils reprenaient le premier rang pour se faire laisser en plan l’un après l’autre, comme des ballots, après deux ou trois tours...

Enfin ce fut le défilé final, la dernière danse, le galop de clôture.

Madame Lucietta les vit tous les sept, autour d’elle, sur elle, agressifs, tempétueux :

— Avec moi ! Avec moi ! Avec moi ! Avec moi !

Elle en ressentit presque de l’épouvante. À ses yeux apparut tout à coup la brutale surexcitation de ces hommes ; et, à la pensée qu’ils s’étaient allumés ainsi à cause de sa joie innocente, elle éprouva de la honte, de l’effroi.

Elle voulut fuir, se soustraire à cette agression ; mais lorsqu’elle s’élança comme une jeune biche, ses cheveux, déjà un peu desserrés, se défirent, et la rose tomba à terre !

Fausto Silvagni se leva pour regarder, comme saisi par le pressentiment obscur d’un immense péril. Mais déjà les sept s’étaient précipités pour ramasser la rose ! Le vieux syndic réussit à la saisir au prix d’une terrible estafilade à la main.

— La voici ! cria-t-il, et il courut avec les autres la rendre à madame Lucietta qui s’était retranchée au fond de la deuxième salle pour recomposer au mieux sa coiffure.

« La voici... Mais non, pas de remerciements ! Maintenant vous... (il n'avait plus de souffle pour parler, le vieux syndic ; la tête lui tournait) maintenant, vous devez faire un choix... Voilà... vous devez l'offrir ici à quelqu'un...

— Bravo ! bien ! *Bravissimo* !

— À quelqu'un... à votre choix... Très bien !

— Voyons ! Voyons !

— À qui l'offrez-vous ? À votre choix !

— Le jugement de Pâris !

— Silence ! Voyons à qui elle va l'offrir !

Irrésolue, la respiration oppressée, le bras tendu et la délicieuse rose dans sa main, M^{me} Lucietta regarda les sept forcenés, comme une bête poursuivie et qui se sent perdue se retourne vers ceux qui l'assaillent. Elle eut l'intuition subite qu'ils voulaient à tout prix la compromettre.

— À quelqu'un ? À mon choix ? cria-t-elle tout à coup, un éclair dans les yeux ? Eh ! bien, oui, je l'offrirai à quelqu'un mais éloignez-vous d'abord. Non, davantage... davantage... très bien ainsi... Attendez ! je me décide !

Les flèches de ses regards frappaient tantôt l'un, tantôt l'autre, comme incertaine dans sa préférence ; et incertains aussi et gauches, les mains tendues avec une grimace d'imploration ridicule, les sept étaient pendus à son petit visage qui maintenant pétillait de malice, – lorsque d'un bond, glissant entre les deux derniers qui se trouvaient à sa gauche, elle prit sa course vers la première salle. Elle avait trouvé une échappatoire : offrir la rose à l'un de ceux qui, toute la nuit,

étaient restés tranquillement assis à regarder : au premier, quel qu'il fût, qui se trouverait dans la direction de sa course.

— Eh ! bien, ici ! Je l'offre à...

Elle se trouva devant les grands yeux clairs de Fausto Silvagni. Elle pâlit tout à coup ; elle demeura un instant interdite, confuse, tremblante à la vue de son visage convulsé et très pâle ; une exclamation à voix basse lui échappa : « Oh ! Dieu !... » mais elle se ressaisit immédiatement :

— Oui, je vous en prie... À vous, voilà, prenez-la tout de suite, monsieur Silvagni.

Fausto Silvagni prit la rose et se tourna avec un sourire pâle, pour regarder ces sept qui s'étaient précipités auprès d'elle en criant comme des possédés :

— Non, qu'a-t-il à faire là-dedans, lui ? Comment, à lui ?

— À l'un de nous ! Vous deviez l'offrir à l'un de nous ! Il n'a rien à voir là-dedans, lui !

— Ce n'est pas vrai ! protesta madame Lucietta en frappant durement du pied. On a dit *quelqu'un*, cela suffit. Et je l'ai offerte à M. Silvagni !

— Mais c'est une déclaration d'amour ! crièrent alors ceux-ci.

— Qu'est-ce à dire, je vous prie ? répliqua madame Lucietta dont le visage devint de braise.

« Ah ! non, messieurs, s'il vous plaît ! C'eût été une déclaration d'amour si je l'avais offerte à l'un de vous ! Mais je l'ai offerte à M. Silvagni, qui n'a pas fait un pas de toute la

soirée et qui, par conséquent, ne peut croire à une déclaration d'amour ? Il ne peut le croire. Vous non plus !

— Mais si, mais si, nous le croyons ! protestèrent les sept en chœur ; nous le croyons au contraire très bien ! Nous le croyons d'autant mieux qu'il n'a rien provoqué !

Un dépit furieux révolutionna madame Lucietta. Ce n'était plus une plaisanterie maintenant ; la malignité jaillissait de ces yeux, de ces bouches ; l'allusion aux visites de Silvagni dans son bureau, l'allusion aux bontés qu'il avait eues pour elle depuis son arrivée, se voyait clairement dans leurs grognements, dans leurs grimaces ! Et la pâleur de Silvagni, son trouble, donnaient un aliment aux soupçons malins. Mais comment ? Est-ce possible ? Cette pâleur, ce trouble... pouvait-il peut-être croire, lui aussi, qu'elle ?... Non ce n'était pas possible ! Mais pourquoi alors ? Peut-être parce que les autres le croyaient ? Mais au lieu de pâlir et de se troubler de cette façon, il aurait dû protester ! Il ne protestait pas ; il pâlisait de plus en plus, et une cruelle souffrance se montrait dans ses yeux. Pourquoi ? Est-ce que peut-être ?... Était-ce possible ?...

Un éclair passa en elle, un déchirement se fit en elle ; puis un orageux désordre les suivit ! Mais en cette minute d'angoissante perplexité, en face des provocations de ces sept hommes déconfits qui continuaient à crier autour d'elle avec une furie lacérante :

— Voilà ! Voilà ! Vous voyez ? Elle le dit, mais lui ne le dit pas ! Il ne le dit pas !

— Comment, il ne le dit pas ? cria la jeune femme, laissant dominer le dépit en elle au milieu de l'agitation et de la lutte de tant de sentiments opposés.

Et se plantant devant Silvagni, agitée d'un frémissement convulsif, elle le regarda dans les yeux et lui demanda :

— Pouvez-vous croire sérieusement qu'en vous offrant cette rose, j'ai voulu vous faire une déclaration ?

Avec de nouveau un sourire pâle sur les lèvres, Fausto Silvagni resta un instant à la regarder.

Pauvre petite fée, obligée par l'emportement brutal de ces hommes de sortir du cercle magique de cette pure joie, de cette innocente ivresse dans laquelle elle avait follement tournoyé ! Et voilà que, maintenant, pour défendre contre l'acharnement des appétits brutaux de ces hommes l'innocence de sa folle joie d'un soir, elle exigeait de lui la renonciation à un amour qui aurait duré toute sa vie ; elle lui demandait une réponse qui eût de l'efficace pour l'heure présente et pour toujours, une réponse qui dût faire, dans la minute même, flétrir cette rose dans ses doigts.

Se dressant sur ses pieds et regardant avec une fermeté froide les sept adversaires :

— Non seulement je ne puis le croire, moi-même, mais soyez sûre que nul ne le croira jamais, madame. Voilà votre rose ; faites ce que je ne puis faire : jetez-la au loin ! loin !

Madame Lucietta prit la rose d'une main un peu tremblante et la jeta dans une encoignure.

— Voilà ! Merci ! dit-elle avec un soupir. Mais elle sentait cruellement quelle chose précieuse elle avait jetée loin d'elle pour toujours !

PALLINO ET MIMI

Il se nomma d'abord Pallino parce que, lorsqu'il naquit, il ressemblait à une paume.

De toute la portée qui fut de six, lui seul fut sauvé, grâce aux instantes prières, à la tendre protection des enfants.

Comme papa Colombo ne pouvait plus aller à la chasse – qui était sa passion ! – il ne voulait plus aucun chien chez lui ; et tous ces petits chiens, tous, il les voulait morts ! Et que n'était morte aussi la Vespina, leur mère, qui lui rappelait ses belles chasses des années précédentes, alors qu'il ne souffrait pas encore de ce maudit catarrhe, et de ces maudits rhumatismes ; de ces rhumatismes qui, on pouvait le voir, l'avaient tordu comme un crochet !

À Chianciano, même pendant les mois chauds, le vent se permettait des *libeciate*⁶ qui investissaient les maisons et les secouaient jusqu'à presque les arracher et les emporter avec soi ! Alors on peut se figurer ce qui se passait l'hiver !

Tous se tenaient donc dans la cuisine, étroitement tapis au coin du feu avec des manteaux sur les épaules, sans mettre le bout du nez dehors ; non, pas même le dimanche pour aller à la messe !

Mais, de temps à autre, papa Colombo, tout courbé, les jambes bandées, haletant à chaque pas, faisait furtivement une petite fugue à la salle à manger, pour voir, du balcon, le

⁶ Coup de vent du Sud-Ouest.

val de Chiana que l'on apercevait de là, et son beau domaine de Caggiolo !

La Vespina le suivait *lemme lemme*⁷, pleine à ne pouvoir lever ses pattes de terre, comme pour accroître les regrets de la campagne lointaine, le dépit de se voir dans cet état ! Et, par surcroît, elle allait lui faire des petits. Ah ! il les lui arrangerait, lui ! sans les faire souffrir, cela va sans dire.

Lorsque les petits chiens vinrent à la lumière, les enfants voulurent au moins en sauver un, celui qui leur sembla le plus mignon ; ils l'escamotèrent donc et le cachèrent. Sa grâce obtenue, ils allèrent revoir Pallino, et ils s'aperçurent que ledit Pallino n'avait pas de queue !

Ils se regardèrent tous les quatre abasourdis ! Il était impossible que le *babbo*⁸ ne s'en aperçût pas ! Mais la grâce était accordée et Pallino fut sauvé une seconde fois.

De jour en jour, Pallino se fit plus laid. Qu'en savait-il, la pauvre petite bête ? Sans queue il était né et il semblait qu'il s'en passât volontiers. Il semblait même qu'il ne s'aperçût pas le moins du monde que quelque chose lui manquât. Il ne demandait qu'à jouer.

Voir un petit enfant mal né, un petit bossu ou un petit boiteux rire et s'amuser, ignorant sa disgrâce, cela vous fait de la peine, mais une vilaine bête ne vous en cause pas ; s'il batifole et vous dérange, on l'envoie promener, et voilà ! Pallino n'y comprenait pas grand'chose. Dérangé de ses jeux

⁷ Tout doucement, cahin-caha.

⁸ Le papa.

fous par une paume ou une pantoufle qu'on lui jetait, ou par un coup de pied qui l'envoyait rouler d'un bout à l'autre de la cuisine, il se relevait plus lestement que jamais sur ses deux petites pattes de devant, les oreilles dressées, la tête inclinée d'un côté, et demeurait un instant en contemplation. Il ne hurlait pas, il ne protestait pas. Peu à peu semblait entrer en lui la conviction que les chiens doivent être traités ainsi, que cela était une condition inhérente à son existence canine, et que, par conséquent, il ne devait pas le prendre mal. Il lui fallut environ trois mois pour comprendre que son patron n'aimait pas que ses pantoufles fussent rongées ; et alors il apprit à esquiver les coups : à peine papa Colombo levait-il le pied qu'il abandonnait sa proie et courait se cacher sous le lit. Là, bien à l'abri, il apprit encore autre chose ; il apprit combien les hommes sont méchants !

Il s'entendit appeler affectueusement, invité à sortir de sa cachette : « Ici, Pallino chéri, ici, tout petit ! » Il s'attendait à des caresses, il attendait le pardon, mais à peine l'avait-on attrapé qu'il recevait des coups à lui enlever le poil !

Alors, lui aussi devint méchant : il vola, il déchira tout, il salit tout ; il en vint jusqu'à mordre... pas bien sérieusement, il est vrai ! À cela, il gagna d'être mis à la porte, et comme personne n'intercéda pour lui, il dut vagabonder et mendier par le pays jusqu'à ce que le boucher Fanfulla Mochi le prît dans sa boutique.

Fanfulla Mochi était un drôle de type. Il aimait les bêtes, et cependant il les lui fallait tuer ; il ne pouvait souffrir les hommes, et cependant il devait les servir et les respecter ! Son cœur aurait tenu pour les pauvres, mais, comme boucher, cela lui était impossible parce que, on le sait, la viande est

indigeste pour les pauvres ! Et il devait servir les *signori* qui n'avaient jamais tenu pour lui !

Bien sûr ! Il était pourtant *signor*, lui, ou du moins à moitié. On le déduisait de ce fait que, sorti à seize ans d'un hospice de premier ordre où il avait été admis dès sa naissance, il lui était venu, il ne savait d'où, ni comment, ni pourquoi, une somme de six mille francs, reliquat d'un remords liquidé au comptant. Les directeurs de l'hospice l'avaient placé comme garçon dans une boucherie, et, de cette situation, il était passé boucher pour son compte. Mais le mauvais sang du grand seigneur, son père, se sentait dans ses veines engourdies, dans ses pieds goutteux. Un certain fluide extravagant circulait dans son corps, qui parfois lui donnait une humeur sombre et amère, et parfois le poussait à des actes étranges ! Par exemple, il y a trois ans, en se faisant la barbe, se voyant dans la glace plus laid qu'à l'ordinaire, déjà vieux et valétudinaire, il s'était fait une belle estafilade consciencieuse, conduite suivant toutes les règles de l'art ! Porté à l'hôpital mort à demi, il avait rassuré ceux qui couraient derrière lui pleins d'épouvante :

— Ce n'est rien, une petite coupure seulement !

Et, au chirurgien qui le pansait, il avait dit :

— *Ensavonné* comme je l'étais, je me pris pour un cabri, monsieur le Docteur !...

Tout d'abord Fanfulla rebaptisa Pallino, il lui donna le nom de Bistecchino⁹. Et, un jour, il lui dit :

⁹ Petit bifteck.

— Si tu veux demeurer avec moi, Bistecchino, c'est à la condition que tu deviennes un petit chien sage et de bonne conduite. Alors, je t'adopterai.

À ces mots, Pallino éternua deux ou trois fois. Il semblait approuver ! Fanfulla en fut content et continua de converser avec lui chaque jour ; celui-ci écoutait avec un grand sérieux jusqu'à ce qu'il voulût s'étirer une patte ; alors il levait la tête et ouvrait la bouche pour un bâillement qu'un jappement suivait afin de faire comprendre à son patron qu'il y en avait assez !

Fut-ce en suite de la triste expérience faite chez papa Colombo, fut-ce à cause de la queue qui lui manquait ou grâce aux préceptes de Fanfulla ? Le fait est que Pallino devint un chien à caractère, un chien qui se faisait remarquer par sa façon de se conduire parmi les bêtes, ses semblables, et parmi les hommes, ses supérieurs.

C'était un chien plein de sérieux qui ne donnait sa confiance à personne. Si quelqu'un de ses pareils venait au-devant de lui, il le regardait fixement, recueilli en lui-même, ferme sur ses quatre pattes, comme pour lui dire : « Est-ce que je te cherche ? Laisse-moi la paix ! »

Et cela, non certes par crainte, mais par mépris profond de tous les chiens de son pays, tant mâles que femelles.

Du moins, il paraissait qu'il en fût ainsi, parce qu'en été, lorsqu'en grand nombre venaient les baigneurs faire leur cure d'eau minérale avec leurs petits chiens et leurs petites chiennes, Pallino changeait du tout au tout ; à la ronde, il allait d'une pension à l'autre, afin d'y laisser à sa mode, en levant la jambe, des cartes de visite comme bienvenue aux chiens étrangers ; ensuite, il les accompagnait partout et les

défendait au besoin avec un zèle féroce contre les agressions des paysans. Ne pouvant remuer la queue pour les saluer, il s'agitait, se contorsionnait, les invitant ainsi au jeu ! Et ces petits chiens lui en savaient bon gré. Dans les villes, ces chiens sortaient en laisse, avec la muselière ; ici, au contraire, on les laissait libres parce que leurs patrons étaient sûrs de ne pas les perdre et de ne pas encourir d'amendes. En somme, ces chiens étaient, eux aussi, en villégiature, et Pallino leur servait de divertissement. Si, quelque jour, il tardait à les rejoindre, ils se présentaient en troupes de trois ou quatre devant la boutique de Fanfulla pour le chercher.

— Bistecchino, lui disait alors Fanfulla en le menaçant du doigt, montre que tu as du sens ; ces chiens aristocratiques ne sont pas pour toi. Tu es un bâtard, ne l'oublie pas ! Tu es un chien de rue, un prolétaire désavoué de tous ; il me déplaît que tu serves ainsi de bouffon à des chiens de race.

Mais Pallino ne lui donnait pas raison ; il ne pouvait pas lui donner raison, particulièrement, cette année ; et cela parce que, parmi ces chiens aristocrates qui venaient le relancer, il était un amour de petite chienne pas plus grosse que le poing, un *batuffoletto*¹⁰ blanc ébouriffé, dont on ne réussissait pas à savoir où étaient ses pattes et où étaient ses oreilles ; chercheuse de noises, elle l'était de première force, mais parfois elle mordait pour de bon ; bien petites morsures, mais qui, pourtant, laissaient quelquefois des traces tout un jour.

¹⁰ Un petit tas, un petit amas.

Il est vrai que Pallino les recevait si volontiers ! Elle aboyait en frétilant, campée sur ses pattes pour l'assaillir ensuite ici ou là.

Lui, pour lui faire plaisir, la suivait des yeux dans ses gracieux assauts, puis, craignant presque qu'elle ne se fatiguât à trop aboyer (d'où tirait-elle cette voix plus grosse qu'elle-même ?), il s'allongeait à terre, heureux, la panse à l'air, et attendait qu'elle lui sautât dessus pour l'embrasser, tout en se laissant mordiller le museau et les oreilles.

Il en était éperdument amoureux ! Et rustre comme il l'était et sans queue, au milieu de ces jeux mignards avec ce petit être tout en toison, son ridicule était à faire pitié.

La petite chienne se nommait Mimi et habitait avec sa patronne la pension *Ronchi*. Cette patronne était une demoiselle américaine déjà un peu mûre et qui, depuis plusieurs années, demeurait en Italie, en quête d'un mari, disaient les mauvaises langues ! Pourquoi ne le trouvait-elle pas ? Laide, elle était loin de l'être : grande, svelte, elle avait de beaux yeux, de beaux cheveux, des lèvres rouges et un peu fortes, et, dans toute sa personne et sur son visage, un air de noblesse et une grâce mélancolique. Et puis, miss Galley s'habillait avec une riche et élégante simplicité, et portait d'énormes chapeaux où ondoyaient des voiles longs et ténus qui lui seyaient à merveille.

Les soupirants ne lui manquaient donc pas ; elle en avait même toujours deux ou trois à la fois qui lui tournaient autour, et, de prime abord, tous, la sachant Américaine, étaient animés des plus sérieuses intentions ; mais, ensuite... Ah ! ensuite, causant, tâtant le terrain... Eh bien, voilà : pauvre, non, et on le voyait à sa façon de vivre ; mais riche, miss Galley ne l'était pas non plus ; et alors... alors pourquoi était-

elle Américaine ? Sans une bonne dot, voyons, autant épouser une demoiselle du pays. Et tous les prétendants se retiraient, non sans politesse, mais en bon ordre.

Miss Galley s'en rongeaient les poings et déchargeait sa douleur secrète en furieuses caresses à sa petite chère et fidèle Mimi.

Ah ! si cela avait été seulement des caresses ! Mais miss Galley la voulait fille, toujours fille, fille comme elle, sa petite chère et fidèle Mimi ! Oh ! elle savait la défendre contre les pièges des vilains mâles. Malheur, malheur ! si un vilain petit chien les approchait ! Tout de suite, miss Galley prenait Mimi sous son bras, et si Mimi, qui avait déjà cinq ans et ne pouvait comprendre pour quelles raisons sa patronne restant fille, elle devait rester fille, elle aussi ; si Mimi, dis-je, se rebellait, il y avait des coups ; si elle agitait ses petites pattes pour trotter par terre, il y avait des coups ; et il y en avait encore lorsqu'elle allongeait le cou ou fourrait son museau sous le bras de son tyran pour voir si le chien amoureux la suivait en dépit de tout.

Heureusement, cette cruelle surveillance se faisait moins rigoureuse chaque fois qu'un nouveau soupirant venait faire reverdir les espérances de miss Galley.

Si Mimi avait pu raisonner et réfléchir sur la plus ou moins grande liberté dont elle jouissait, elle aurait pu juger quelle somme d'espérances la nouvelle aventure donnait au cœur intarissable de sa patronne, cœur semblable à un petit oiseau au bec toujours ouvert.

Or, cet été, à Chianciano, Mimi était très libre.

Il y avait en effet, à la pension Ronchi, un bel homme qui avait un peu dépassé la quarantaine, très brun, les cheveux

un peu précocement gris, mais avec des moustaches encore noires (peut-être même un peu trop !), robuste, très élégant, qui, venu à Chianciano pour les quinze jours de la cure, s'y attardait depuis plus d'un mois, et ne parlait pas encore de son départ, bien qu'il eût déclaré en arrivant avoir des affaires très urgentes à Rome, affaires auxquelles il ne s'était soustrait qu'à grand'peine, et non sans grands risques.

De quel genre étaient ces affaires, il ne le disait point. Il avait beaucoup voyagé et l'on voyait qu'il connaissait parfaitement Londres et Paris ; il avait aussi nombre de relations dans le monde des journaux de Rome.

Sur le registre de la pension, il s'était inscrit : commandeur Basilio Gori. Dès le premier jour, il s'était mis à causer longuement en anglais avec miss Galley. Et maintenant tous deux sortaient chaque matin de bonne heure de la pension et se rendaient à pied, par la longue avenue plantée d'arbres, aux thermes de l'*aqua santa*. Miss Galley ne buvait pas : elle disait n'être venue à Chianciano que pour changer d'air.

Lui buvait.

Ils se promenaient seuls, côte à côte, dans les sentiers des prairies, sur la pente des coteaux, sous les grands platanes, en butte à la malignité de tous les baigneurs. À lui, cette malignité ne semblait pas déplaire, et si deux ou trois s'arrêtaient à dessein pour jouir de plus près et avec une certaine impertinence du spectacle de cet amour péripatéticien, il leur lançait un regard froid et méprisant, mais non sans un air de vanité satisfaite ; elle, au contraire, baissait les yeux pour les relever un peu après et les porter sur le visage de son compagnon afin de recevoir le retour de cette tendre et instinctive gratitude que tout homme éprouve pour

la femme qui, sacrifiant un peu de sa pudeur, lui montra, en défiant la malignité des gens, qu'elle veut plaire à un seul !

Mimi les suivait et souvent elle provoquait le rire de ceux qui observaient le couple amoureux, parce que, de temps à autre, elle saisissait avec ses dents la robe de sa maîtresse, la tirait et la secouait en agitant rageusement sa petite tête comme si elle eût voulu la faire rentrer en elle-même et la contraindre à s'arrêter. Miss Galley, prise de colère, enlevait sa robe des dents de la *cagnolina*¹¹ et l'envoyait rouler sur l'herbe des prairies. Mais, peu après, Mimi revenait à l'assaut, non parce que la bonne réputation de sa patronne lui était à cœur, mais parce que vaguer ainsi dans la campagne l'ennuyait diantrement et qu'elle désirait retourner au village où elle se savait attendue par son Pallino. Enfin, elle atteignit son but, miss Galley la laissa, non sans de nombreuses recommandations, à la pension Ronchi, donnant comme excuse qu'elle craignait que la pauvre petite bête ne se fatiguât trop ! Et, de fait, miss Galley et le commandeur Gori, après avoir tourné pendant plus d'une heure par les sentiers de l'*aqua santa*, revenaient, toujours à pied, au pays, mais pour reprendre peu après leur vagabondage ou dans les hauteurs, par la route de Montepulciano, ou dans les bas, par celle qui conduit à la gare ; ils montaient encore au puits des Capucins, et ne rentraient à la pension qu'à l'heure du dîner. Chemin faisant, avec son ombrelle rouge, elle le garantissait des rayons du soleil ; et tous deux marchaient doucement presque enveloppé par une tendresse délicieuse, goûtant l'enivrement exquis des caresses contenues, du contact

¹¹ Petite chienne.

rapide des mains, des longs regards passionnés par lesquels les âmes s'enlacent et, étroitement, se lient.

Mais les cochers de voitures de louage qui ne pouvaient les souffrir parce qu'ils les voyaient aller toujours à pied, les cochers se mettaient à tousser chaque fois qu'ils les rencontraient sur les routes ; et cette toux provoquait les rires des messieurs qu'ils trimballaient dans leurs petites voitures démantibulées.

À Chianciano, on ne parlait que d'eux ; dans les pensions, au cercle, au café, à la pharmacie, au jeu de paume, à l'*arena* ; miss Galley et le commandeur Gori faisaient du soir au matin les frais de la conversation. L'un les avait rencontrés ici, l'autre là ; lui était vêtu comme ceci, et elle était habillée comme cela. Ceux qui partaient, leur cure terminée, et non sans avoir mis au courant les nouveaux arrivés, ceux qui partaient, dis-je, après trois ou quatre jours, demandaient encore, de loin, dans leurs cartes illustrées, des nouvelles de l'heureux couple.

Tout à coup (on était aux premiers jours de septembre), se répandit dans Chianciano la nouvelle que le commandeur Gori partait à l'improviste et tout seul pour Rome. Les commentaires furent sans nombre et la stupeur énorme ! Qu'était-il arrivé ? Quelques-uns disaient que miss Galley avait appris que Gori était marié et séparé de sa femme ; d'autres, que celui-ci, ayant poursuivi trop vivement cette proie, avait dû ralentir le mouvement et qu'il lui avait fallu tout ce temps pour la saisir en galant homme ; mais que lorsqu'il l'avait tenue de court, cette proie, elle lui était apparue maigre et déplumée ; d'autres ensuite soutinrent qu'il n'y avait pas rupture, que miss Galley rejoindrait bientôt son fiancé à Rome ; et d'autres enfin prétendaient que Gori

reviendrait sous peu de jours à Chianciano et partirait ensuite pour Florence avec son épouse. Mais les habitants de la pension Ronchi assuraient que l'aventure était absolument finie, puisque miss Galley n'était pas descendue dîner le jour du départ de son ex-amoureux, et qu'à table Gori s'était montré fort troublé.

Tous ces propos se croisaient, s'enchevêtraient sur la *piazza* du jeu de paume où toute la colonie des baigneurs et beaucoup d'habitants du pays s'étaient rassemblés pour assister au départ de Gori. Et, quand la voiture qui l'emportait sortit de la porte du pays, tous se rendirent sur la terrasse de la *piazza* pour apercevoir Gori, lequel, en voiture, lisait tranquillement son journal. Et, en passant sous ladite terrasse, il leva les yeux comme pour jouir, lui, acteur, du spectacle qui intéressait tant de spectateurs.

Mais, tout à coup, derrière la petite *Arena* qui s'élève au milieu de la *piazza*, s'éleva l'aboiement furibond d'une troupe de chiens qui se battaient, s'enserraient en une mêlée féroce. Tous se retournèrent avec crainte, d'autres accoururent cannes levées.

Au milieu de cette mêlée étaient Pallino et sa Mimi ; Pallino et Mimi, qui, au milieu de l'envie et de la terrible jalousie de leurs camarades, avaient finalement réussi à célébrer leurs noces !

Oh ! Les dames détournaient le visage, les hommes pouffaient de rire, lorsque, précédée d'une troupe de galopins, miss Galley, en vraie furie, échevelée par le vent et la course, le chapeau à la main et les yeux rouges et gonflés de pleurs, se précipita dans la *piazza* en criant : « Mimi ! Mimi ! Mimi !! »

À la vue de l'horrible mêlée, elle leva les bras, pleine d'effroi ; puis elle se couvrit le visage avec les mains, se détourna et remonta au pays avec une furie égale à celle qui l'avait amenée. Rentrée à la pension, elle se précipita, semblable à un ouragan, sur Ronchi, sur les domestiques, griffes tendues comme si elle eût voulu les mettre en pièces ; à grand'peine, elle se contint, enrageant, la gorge serrée par la colère : elle ne pouvait articuler une parole. Tout à l'heure, elle avait perdu la voix en criant comme une possédée lorsqu'elle s'était aperçue – après tant de jours ! – que Mimi n'était pas surveillée, que Mimi n'était pas à la maison et qu'on ignorait où elle était. Elle s'élança alors dans sa chambre, se précipita sur ses effets qu'elle entassa dans sa malle, dans ses valises, et commanda une voiture à deux chevaux pour que, tout de suite, immédiatement, on la conduisît à la gare de Chiensi ; elle ne voulait pas rester plus longtemps à Chianciano ; non, pas même une heure, pas même une minute. Comme elle était sur le point de partir, les galopins de tout à l'heure, qui avaient couru avec elle à la recherche de la *cagnolina*, les mêmes galopins haletants, exultants aussi à l'espérance d'un bon pourboire, lui présentèrent la pauvre Mimi plus morte que vive ; mais miss Galley, défigurée par la colère, la repoussa violemment en détournant le visage. À ce coup furieux, Mimi tomba par terre, le petit museau porta, et, avec des cris aigus, elle courut tout en boitant se fourrer sous un canapé qui s'élevait à peine à trois doigts du sol. Pendant ce temps, sa patronne furieuse montait dans la voiture et criait au cocher :

— En route !

Ronchi, les domestiques, les baigneurs, qui avaient regagné la pension à la course, se regardèrent un instant ébaubis ; puis, ils eurent compassion de la pauvre petite

chienne abandonnée, mais ils eurent beau l'appeler, l'inviter avec les modes les plus affectueux, il ne fut pas possible de la faire sortir de sa cachette. Il fallut que Ronchi, avec l'aide d'un valet de chambre, soulevât et reculât le sofa ; mais alors Mimi s'élança vers la porte comme une flèche et prit la fuite. Les gamins coururent sur ses traces de tous côtés dans le pays ; enfin ils arrivèrent près de la gare sans avoir pu la rejoindre.

Ronchi, auquel elle avait causé tant d'ennuis, haussa les épaules en s'écriant :

— Qu'elle aille se faire pendre ailleurs !

Cinq ou six jours après, Mimi, dégoûtante, ébouriffée, famélique, méconnaissable, fut revue dans les rues de Chianciano sous la pluie lente qui marquait la fin de la saison. Les derniers baigneurs partaient. La semaine écoulée, le petit pays planté sur la haute colline exposée au vent avait repris son morne aspect hivernal.

— Tiens, la petite chienne de la signorina ! dit quelqu'un en la voyant passer.

Mais personne ne fit un geste pour la prendre, personne ne l'appela. Et Mimi continua de vaguer.

Déjà elle avait été à la pension Ronchi, mais elle l'avait trouvée close, le propriétaire s'étant hâté d'aller à la campagne pour les vendanges. De temps à autre, elle s'arrêtait pour regarder, avec ses petits yeux chassieux parmi les poils, comme si elle ne pouvait encore comprendre comment personne n'avait pitié d'elle, si petite, d'elle si caressée autrefois, et si bien soignée ; comment personne ne la prenait pour la porter à sa patronne qui l'avait perdue, à sa patronne qu'elle avait cherchée en vain depuis si longtemps,

et qu'elle cherchait encore ! Elle avait faim, elle était recrue de fatigue, elle tremblait de froid et elle ne savait plus où aller, où se réfugier !

Pendant les premiers jours, quelqu'un, se voyant suivi par elle, s'était baissé pour la caresser, pour la plaindre et lui avait donné à manger quelques rogatons ; mais, ensuite, ennuyé de la trouver toujours près de lui, il l'avait chassée d'une façon grossière. Et elle était pleine. Cela paraissait presque impossible : une petite chose de rien comme cela, qu'on ne voyait quasi pas, pleine ! Et on l'écartait du pied.

Fanfulla Mochi, du seuil de sa boutique, la voyant un jour trotter dans la rue, errante, l'appela, lui donna à manger, et comme la pauvre petite bête, habituée maintenant à se voir chassée par tous, demeurait l'échine courbée de peur, dans l'attente de quelque taloche, il la flatta, la caressa pour la rassurer. La pauvre Mimi, bien qu'affamée, s'arrêta de manger pour lécher la main de son bienfaiteur. Alors, Fanfulla appela Pallino qui dormait dans sa couche, sous le banc.

— Chien, fils de chien, vilain libertin sans queue, regarde ton épouse ! lui dit-il.

Mais maintenant, Mimi n'était plus une petite chienne *signorina* ; elle était devenue une petite chienne de rue parmi tant d'autres du pays, et Pallino ne daigna même pas lui donner un regard !

LA VIVANTE ET LA MORTE

La tartane que le patron, Nino Mo, avait appelée *Filippa*, du nom de sa première femme, entrait dans le petit môle de *Porto-Empédocle* par un de ces flamboyants couchers de soleil de la Méditerranée où l'étendue infinie des eaux tremble et palpite comme en un délire de lumière et de couleur, depuis la *Punta Bianca* qui s'allonge sous l'âpre azur du ciel ainsi que la tête d'un neigeux cétacé endormi, jusqu'à *Monte Rosello* dont on aperçoit seulement la nuit le phare d'un rouge de sang. À ce délire des eaux répond de la terre le rayonnement des vitres des maisons peintes de diverses couleurs, des maisons du bourg qui s'adosse à la falaise à l'endroit où celle-ci se fend et s'écarte, et cette falaise brille elle-même avec sa marne couleur d'argent ; et il y encore la fulgurance d'or du soufre entassé sur la longue plage ; comme seul contraste, à la tête du môle, l'ombre de l'antique château fort sombre et carré.

En virant pour entrer dans le chenal entre les deux jetées qui, ainsi que des bras protecteurs, forment le petit *molo vecchio*, siège de la capitainerie du port, les matelots s'étaient aperçus que toute la jetée, depuis le château jusqu'à la petite tour blanche du phare, était noire de gens qui criaient et agitaient en l'air des bérets et des mouchoirs.

Ni le patron Nino, ni l'équipage ne pouvaient supposer que tout ce peuple fût attroupé là pour l'arrivée de la *Filippa*, bien que ce continuel flottement de bérets et de mouchoirs leur parussent dirigés vers eux.

Ils supposèrent que quelque flottille de torpilleurs s'était embossée dans le petit môle, et que maintenant elle levait

l'ancre, saluée joyeusement par la population pour laquelle la vue d'un navire royal de guerre constituait un spectacle très nouveau.

Par prudence, le patron Nino Mo donna l'ordre de lâcher la corde de la voile, et même de l'amener tout à fait, en attendant la barque qui devait remorquer la *Filippa*, afin qu'elle pût se mettre à l'ancre dans le môle.

La voile tombée, la tartane, quoique n'étant plus propulsée, n'en continua pas moins de filer lentement, coupant à peine les tremblantes eaux qui resplendissaient, et qui, endiguées entre les deux bras de la jetée, semblaient un lac de nacre et de perles ; et les trois mousses pleins de curiosité grimperent comme des écureuils, l'un aux haubans, l'autre au mât jusqu'à la hune, et le troisième jusqu'à la vergue. Mais, à force de rames, la barque qui devait les remorquer arriva, suivie par une quantité de chaloupes noires qui un peu plus auraient coulé, à cause du grand nombre de gens qu'elles portaient, gens qui s'y tenaient debout, criant et gesticulant d'une façon désordonnée.

Toute cette fermentation, tout ce peuple, c'était pour eux ; et pourquoi ? Peut-être quelque fausse nouvelle de naufrage ?

Et l'équipage, curieux, anxieux, émerveillé, se tendait de la proue vers ces barques pour saisir le sens de ces cris. Mais l'on ne comprenait distinctement que le nom de la tartane : *Filippa ! Filippa !*

Seul le patron Nino Mo, rouge comme un homard, ramassé et solide, se tenait à l'écart, sans curiosité, son béret à *barca di pelo* tombant presque sur ses petits yeux louches et bordés d'anchois, dont il tenait toujours le gauche aux trois

quarts fermé. À un certain moment, il enleva de sa bouche sa petite pipe de racine, cracha et, passant le dos de sa main sur les poils rudes de ses moustaches rousses et de sa petite barbe en pointe, peu fournie, sérieux, placide, il dit :

— *Va' jiti, cei nisci !* (Allons, ils sont devenus fous !)

Et se retournant, il cria, non sans brusquerie, à celui des mousses qui se tenait sur les haubans de descendre et d'aller à la poupe sonner l'*Angelus*.

Ayant navigué toute sa vie, triste, taciturne, profondément convaincu de la puissance infinie de Dieu que l'on devait respecter toujours, dans toutes les circonstances de la vie, avec une silencieuse résignation, il ne pouvait souffrir le caquetage des hommes.

Aux sons tristes de la petite cloche du bord, il enleva son béret et mit à découvert la peau très blanche de son crâne voilé d'un duvet roussâtre et vaporeux qui représentait comme une ombre de chevelure ; il se signa et allait se mettre à réciter la prière quand l'équipage se précipita vers lui avec des visages agités, des rires, des cris fous !

— *Zi' Ni¹² Zi' Ni ! La gnà¹³ Filippa ! Votre femme ! La gnà Filippa ! Vivante ! Elle est revenue ! Votre femme !*

Le patron Nino sembla d'abord avoir reçu un coup sur la tête, être hors de lui-même, au milieu de ceux qui l'assaillaient de leurs cris, et, tout effaré, chercha dans les yeux des autres

¹² Sicilien : maître, nino ; maître, nino !

¹³ Sicilien : gnà, madame, ou mieux maîtresse, comme en Normandie.

l'assurance qu'il pouvait croire à cette nouvelle sans devenir fou ; son visage se décomposa, passant en une seconde de la stupeur à l'incrédulité, et de l'angoisse excessive à la joie ; puis, furieux, se croyant en face d'une mystification, il écarta tous ses matelots, en saisit un par les épaules et le secoua avec violence en criant : Que dites-vous ? que dites-vous ? Et les bras levés, comme s'il voulait parer ou arrêter une attaque, il se dirigea du côté de la proue vers ceux qui étaient dans les barques et qui l'accueillaient avec une tempête de cris et de pressants gestes d'invitation ; il se retira alors, n'obéissant pas, devant la confirmation de la nouvelle, à l'envie de se précipiter en bas ; et il se tourna de nouveau vers son équipage comme pour demander du secours, comme pour qu'on le retienne.

Que devait-il faire ? Mais comment ? Comment ? Vivante ! Comment ? Revenue ! Mais d'où ? Quand ? Ne pouvant parler, il indiquait la *paratia* ; afin qu'ils en tirassent tout de suite le câble ; oui, oui ; et dès que la corde descendit vers le remorqueur, il cria : Gouvernez ! saisit la corde des deux mains, la prit entre ses jambes, et à force de bras descendit tout le long de cette corde, et se jeta au milieu des remorqueurs qui l'attendaient les mains tendues.

L'équipage de la tartane demeura très excité, très déçu, en voyant s'éloigner le remorqueur emmenant le patron Nino, et, pour ne pas perdre le spectacle, il commença à crier, comme s'il était possédé du démon, aux hommes des autres barques de saisir leur câble et de les emmener jusqu'au port. Mais personne n'eut égard à ces cris ; et les chaloupes suivirent le remorqueur où, au milieu d'une grande confusion, le patron Nino apprenait avec détails le miraculeux retour de sa femme ressuscitée, qui, trois ans auparavant, en se rendant à Tunis pour voir sa mère moribonde, avait été jugée perdue

avec les autres passagers dans le naufrage du petit vapeur qui les portait.

Eh ! bien, non, elle n'avait pas péri, la pauvre femme ; un jour et une nuit, elle était restée dans l'eau – sur une planche – puis elle avait été sauvée par un paquebot russe qui se rendait en Amérique, – mais folle, oui, devenue folle de terreur ! – et pendant deux ans et huit mois, elle avait été folle en Amérique, oui, folle à New-York dans un asile d'aliénés ; puis, guérie, oui, oui, absolument guérie, elle avait obtenu du consulat italien son rapatriement, et, depuis trois jours, elle était au pays, venant de Gênes.

Le patron Nino Mo, à ces nouvelles qui grêlaient sur lui de tous côtés, le patron Nino Mo était ébaubi ; ses paupières battaient sans cesse sur ses petits yeux louches et bordés d'anchois ; parfois sa paupière faible restait tout à fait fermée, comme morte, et tout son visage frémissait, se convulsait, comme piqué par des épingles.

Au cri partant de l'une des barques, et aux rires grossiers qui l'accueillirent : « Deux femmes, *Zi' Ni*, quelle joie ! » le patron Nino sortit de son trouble, et regarda avec un mépris plein de colère tous ces hommes, tous ces vers de terre !

Chaque fois qu'il s'éloignait un peu des côtes, dans l'immensité de la mer et du ciel, ne les voyait-il pas disparaître comme du néant ? Eh ! bien, à cette heure, les voici là devant lui, accourus en foule à son arrivée, les voici là, en haies, sur le môle, impatients et vociférants, pour jouir du spectacle d'un homme qui revenait à terre pour y trouver deux femmes ; spectacle d'autant plus risible pour eux qu'était plus grave et plus douloureuse pour lui la confirmation de ce fait ; car ces deux femmes étaient sœurs, deux sœurs inséparables, presque mère et fille, l'aînée, Filippa, ayant servi de mère à

Rosa. Rosa, il avait dû l'accueillir comme une fille en épousant son aînée ; puis, lorsque disparut Filippa, devant continuer à vivre avec elle, et considérant qu'aucune autre femme ne pourrait mieux servir de mère à l'enfant encore dans les langes que lui avait laissé celle-ci, il l'avait honnêtement épousée.

Et maintenant ? Et maintenant ? Filippa était revenue pour trouver Rosa mariée avec lui, et grosse, grosse de quatre mois ! Ah ! oui, il y avait de quoi rire vraiment : un homme se trouvant entre deux mères dont l'une était grosse !... Et les voilà, là-bas sur la plage ! Voilà Filippa ! Elle est là ! Vivante ! D'un de ses bras, elle lui fait des signes, comme pour lui donner du courage. – Ah ! c'est toujours elle, elle est la même, forte et déterminée – et de l'autre bras, elle serre Rosa sur sa poitrine. Rosa, la pauvre enceinte qui tremble de la tête aux pieds, et pleure ; qui défaille de chagrin et de honte, au milieu des hurlements, des rires, des battements de mains et de l'envol des casquettes de cette foule frénétique.

Le patron Nino Mo, à cette vue, à ces cris, sentit son cœur tourner dans sa poitrine et s'agita plein de colère ; il souhaita que la barque coule à pic, afin que ce spectacle cruel disparaisse à ses yeux ; il pensa une minute à sauter sur les rameurs et à les obliger à ramer en arrière pour retourner à la tartane pour s'enfuir au loin, loin, et à jamais ; mais il sentit au même moment qu'il ne pouvait pas se révolter contre cette horrible force des hommes et du destin qui l'entraînait ; il ressentit comme un coup interne, un étourdissement qui fit bourdonner ses oreilles et qui obscurcit ses yeux. Peu après, il se trouva entre les bras et sur la poitrine de sa femme ressuscitée, qui le dominait de toute la tête, une grande femme osseuse au visage brun et sévère, une grande femme masculine d'allure, de geste et de voix. Et lorsqu'elle fut libre

de son étreinte, là, devant tout le peuple qui applaudit, elle le poussa pour qu'il embrasse aussi Rosa, cette pauvre petite qui ouvrait comme deux lacs de larmes ses grands yeux clairs, dans son visage maigre, dans son visage diaphane, et qui courbait son buste, déformé par la grossesse. Et lui, à la vue de tant de pâleur, de tant de désespoir, de tant de honte, se révolta avec un sanglot dans la gorge ; il prit dans ses bras son enfant de trois ans, et se mit à courir plein d'empportement avec ce cri :

— À la maison, à la maison !

Les deux femmes le suivirent et tout le peuple se mit en mouvement derrière lui, autour de lui, devant lui, en caquetant. Filippa, un bras sur les épaules de Rosa, la tenait comme sous son aile, la soutenait, la protégeait, et se retournait pour tenir tête aux lazzi, aux railleries, aux commentaires de la foule, se penchait sur sa sœur et lui disait :

— Ne pleure pas, grosse sotté ! Cela te fait mal de pleurer ! Allons, allons, tiens-toi droite ! Sois brave ! Pourquoi pleures-tu ? Si Dieu a voulu cela !... Il y a remède à tout ! Allons, tais-toi ! À tout, à tout, il y a remède ! Dieu nous aidera... Oui, Dieu nous aidera !

Elle le criait aussi à la foule, et elle ajoutait, tournée vers celui-ci, ou celui-là :

— Non, rien, n'ayez crainte ! Ni scandale, ni guerre, ni envie, ni jalousie ! Ce que Dieu voudra !

Arrivés au Château, les flammes du crépuscule s'étaient obscurcies, et le ciel, tout d'abord de pourpre, était devenu presque fumeux ; beaucoup de gens se débandèrent et prirent le large chemin du bourg aux réverbères déjà éclairés.

Mais le plus grand nombre les accompagna jusqu'à leur habitation, derrière le Château, aux *Balate* où le chemin tourne puis continue, bordé de quelques masures de marins sur une petite haie morte. Devant la porte du patron Nino Mo, tous s'arrêtèrent dans l'attente de ce que ces trois décideraient de faire. Comme si c'était un problème à résoudre un pied en l'air !

La maison n'avait qu'un rez-de-chaussée et ne prenait jour que par la porte.

Toute cette foule de curieux, en haie devant cette porte, épaississait l'ombre déjà brune et coupait la respiration. Mais ni le patron Nino Mo, ni la femme enceinte n'avaient la force de se révolter. L'oppression causée par cette foule représentait pour eux, là, présente et tangible, l'oppression même de leurs âmes ; et ils ne pensaient pas que du moins cette première oppression pût être éloignée. Mais Filippa le pensa. Après avoir allumé la lumière sur la table déjà préparée pour le souper au milieu de la pièce, elle alla sur la porte et cria :

— Encore là, chers Messieurs ? Que voulez-vous ? Vous avez vu, vous avez ri, cela ne vous suffit pas ? Laissez-nous maintenant réfléchir à nos affaires ! N'avez-vous pas de maisons ?

Ainsi attaqués, les gens se retirèrent d'un côté et de l'autre de la porte, lançant leurs derniers lazzi. Mais beaucoup cependant restèrent à épier de loin au milieu de l'ombre de la plage.

La curiosité était d'autant plus vive que tous connaissaient l'honnêteté scrupuleuse, la crainte de Dieu, les habitudes exemplaires du patron Nino et des deux sœurs.

Et ils en donnèrent une preuve ce soir même en laissant ouverte toute la nuit la porte de leur maison. Dans l'ombre de cette triste plage qui laissait voir, çà et là, au milieu de l'eau stagnante, épaisse, presque huileuse, des écueils noirs, corrodés par la mer ; ou de grosses pierres visqueuses couvertes d'algues, des pierres debout ou couchées ; au milieu, dis-je, de cette eau stagnante quelque rare houle montait, agitée et bondissante, et tout de suite s'y engloutissait avec de profonds remous. Et dans l'ombre de cette triste plage, toute la nuit se projeta de cette porte la réverbération jaune de la lumière. Et ceux qui s'attardèrent à épier au milieu de l'ombre, passant, tantôt l'un, tantôt l'autre, devant la porte en jetant un rapide regard oblique dans l'intérieur de la maison, ceux-là purent voir d'abord les trois, assis à table et soupant avec le petit ; puis les deux femmes agenouillées par terre, courbées sur des chaises, et le patron Nino, assis, le front sur son poing, appuyé à l'un des angles de la table déjà desservie ; et ils étaient en train de réciter le rosaire ; enfin, ils purent voir le petit seul, l'enfant de la première femme couché sur le lit conjugal, au fond de la chambre, et la femme enceinte toute vêtue, la tête appuyée au matelas, anéantie, les yeux clos, tandis que les deux autres, le patron Nino et la gnà Filippa, causaient placidement aux deux bouts de la table ; et bientôt ils vinrent s'asseoir sur le seuil de la porte pour continuer leur conversation tout bas, dans un murmure. Et sous les étoiles, dans les ténèbres de la nuit avancée où vibrait de temps à autre quelque cri rapide et strident de chauves-souris, le lent et léger clapotis des eaux sur la plage semblait répondre à ce murmure.

Le jour suivant, le patron Nino et la gnà Filippa, sans faire de confidences à personne, s'en furent à la recherche d'une petite chambre à louer. Ils en trouvèrent une au haut du pays dans la rue qui conduit au cimetière ; cette chambre était

située sur le plateau avec la campagne derrière, et la mer devant ; ils y firent transporter un petit lit, une table, deux chaises, et quand le soir vint, ils y accompagnèrent Rosa, la seconde femme, et le petit ; et taciturnes, tous deux s'en retournèrent à la maison des *Balate*.

Alors, dans tout le pays, s'éleva un chœur de commisération pour cette pauvre petite ainsi sacrifiée, mise à l'écart, et tout simplement jetée dehors, en cet état ! Mais pensez en quel état ! Et avec quel cœur ! Et quelle faute avait-elle commise, cette pauvre petite ? Oui, ainsi le voulait la loi... Mais quelle loi était celle-ci ? Une loi impitoyable ! Non, non, parbleu ! ce n'était pas juste ! Ce n'était pas juste !

Et le jour suivant, plusieurs cherchèrent résolument à faire comprendre cette sévère désapprobation de tout le pays au patron Nino, sorti, plus sombre que jamais, afin de voir au nouveau chargement de la tartane pour son prochain départ.

Mais le patron Nino, sans s'arrêter, sans se détourner, son béret à *barca di pelo* sur les yeux dont l'un était ouvert et l'autre non, sa petite pipe de racine aux dents, le patron Nino coupa sur les lèvres toutes les récriminations en criant :

— Laissez-moi tranquille ! Ce sont mes affaires !

Il ne donna pas plus grande satisfaction à ceux qu'il nommait les *supérieurs* : commerçants, magasiniers, courtiers d'affrètements ; mais avec ceux-ci, il fut moins laconique :

— Chacun s'arrange avec sa conscience, Monsieur, répondait-il ; affaires de famille, personne n'a le droit de s'en mêler. Dieu seul, et cela suffit !

Et deux jours plus tard, en se rembarquant, il ne voulut rien dire non plus à son équipage.

Mais pendant son absence du pays, les deux sœurs demeurèrent ensemble dans la maison des *Balate* ; et ensemble, tranquilles, résignées et affectueuses, vaquèrent aux affaires domestiques et aux soins que réclamait l'enfant.

Aux voisins, à tous les curieux qui venaient les interroger, elles ne donnèrent, elles non plus, aucune satisfaction. Elles ouvraient les bras, levaient les yeux au ciel, et avec un triste sourire, répondaient à toutes les questions :

— Comme Dieu le voudra, commère !

— Comme Dieu le voudra, compère !

Quand vint le jour où devait rentrer la tartane, toutes deux ensemble, le petit à la main, elles se rendirent au môle. Cette fois, il y avait peu de curieux sur la jetée. Le patron Nino, sautant à terre, donna la main en silence à l'une et à l'autre des deux sœurs, s'inclina pour embrasser l'enfant, le prit dans ses bras, et se mit en chemin comme il l'avait fait lors de sa première arrivée, suivi par les deux femmes. Mais cette fois, à la porte de la maison du *Balate*, ce fut Rosa, la seconde femme, qui resta avec le patron Nino et Filippa, avec le petit, s'en alla tranquillement à la petite chambre de la rue du cimetière.

Et alors tout le pays qui avait d'abord tant de compassion pour le sacrifice de la deuxième femme, voyant maintenant qu'il n'y avait de sacrifice pour aucune des deux, s'indigna, s'irrita furieusement de la tranquille et simple équité de cette solution, et beaucoup crièrent au scandale.

Tous d'abord restèrent abasourdis, puis éclatèrent d'un grand rire. L'irritation, l'indignation naquirent plus tard ; et justement parce que tous, au fond, se virent contraints de reconnaître que puisqu'il n'y avait eu ni tromperie, ni faute

d'aucun côté, et qu'on ne pouvait exiger la condamnation ou le sacrifice de l'une ou de l'autre épouse – épouses toutes deux devant Dieu et devant la loi ! – dans cette anormale situation, la résolution prise par ces trois malheureux était la meilleure que l'on pût prendre pour ne pas donner de scandale. Ce qui irrita surtout, ce fut la paix, le bon accord, la résignation des deux sœurs dévouées et qui se montraient sans l'ombre d'envie ni de jalousie l'une envers l'autre. Oui, ils comprenaient que Rosa, la plus jeune sœur, ne pût parler, ne pût avoir de jalousie pour l'autre à laquelle elle devait tout, à laquelle – sans le savoir, il est vrai – elle avait pris son mari ; tout au plus Filippa aurait pu en ressentir pour elle ; mais non, ils comprenaient encore que Filippa, non plus, ne pouvait en avoir, sachant que Rosa – sa mignonnette, comme elle l'appelait – avait agi sans dessein de la tromper et n'avait commis aucune faute. Alors ? Pour toutes deux existait la sainteté du mariage inviolable ; la dévotion à l'homme qui travaillait, au père !... Il était toujours en voyage, débarquant deux ou trois jours seulement chaque mois. Eh ! bien, puisque Dieu avait permis le retour de l'une, puisque Dieu en avait décidé ainsi, une à la fois, en paix et sans envie, elles attendaient leur homme qui revenait fatigué de la mer.

Toutes ces raisons étaient bonnes, oui, et honnêtes et pleines de calme, mais justement parce qu'elles étaient bonnes, calmes et honnêtes, elles irritèrent les gens. Et le patron Nino Mo, le jour qui suivit sa seconde venue, fut appelé par le juge de paix pour s'entendre déclarer sévèrement que la bigamie n'était pas permise par la loi. Peu auparavant, il avait causé avec un homme du barreau, et il se présenta devant le prêtre sérieux, calme et tout d'une pièce comme à son ordinaire.

Il lui répondit que dans son cas, on ne pouvait parler de bigamie puisque sa première femme figurait encore et continuerait à figurer comme morte dans les actes publics ; qu'il n'avait donc devant la loi qu'une seule femme, la seconde.

— Du reste, conclut-il, au-dessus de la loi des hommes, monsieur le prêtre, il y a celle de Dieu à laquelle je me suis toujours appliqué à obéir...

Que pouvait lui objecter le juge de paix ?

Mais après ce moment, l'embarras reparut au bureau de l'état civil, lorsque, ponctuel, tous les cinq mois, le patron Nino Mo se rendit pour déclarer la naissance d'un enfant :

— Celui-ci est de la vivante ; celui-ci est de la morte.

La première fois, à la déclaration de l'enfant dont la seconde femme était grosse lors de l'arrivée de Filippa, celle-ci ne s'étant pas fait reconnaître vivante devant la loi, tout alla comme sur des roulettes, et l'enfant put être régulièrement enregistré comme légitime ; mais comment enregistrer, cinq mois après, le second, né de Filippa qui figurait encore comme morte à l'état civil ?

Ou le premier, né du mariage putatif, était illégitime, ou le second l'était. Il n'y avait pas de milieu.

Le patron Nino Mo porta l'une de ses mains à sa nuque, fit sauter sa *beretta* sur son nez et se gratta la tête ; puis il dit à l'officier de l'état civil :

— Mais pardon, ne pourrait-on pas l'enregistrer comme légitime, né de la seconde ?

Le fonctionnaire ouvrit démesurément les yeux :

— Mais comment ? de la seconde, s'il y a cinq mois...

— Vous avez raison, vous avez raison, coupa court le patron Nino en recommençant à se gratter la tête ; mais comment s'arranger alors ?

— Comment s'arranger – s'esclaffa l'officier de l'état civil – vous me le demandez à moi ? Mais qu'êtes-vous donc, vous ? Bey, sultan, pacha ? Qu'êtes-vous ? Vous devriez avoir du jugement, parbleu, et ne pas venir ici m'embrouiller les cartes !

Le patron Nino Mo se retira d'un pas en arrière, et appuyant l'index de ses deux mains sur sa poitrine :

— Moi ? s'exclama-t-il. Et qu'est-ce que j'ai à y faire, moi, monsieur ? Si Dieu le permet ainsi ?

En entendant nommer Dieu, l'employé se mit en furie :

— Dieu !... Dieu !... Dieu ! Toujours Dieu ! Quelqu'un meurt : c'est Dieu ! Il ne meurt pas : c'est Dieu ! Un enfant naît : c'est Dieu ! Vous vivez avec deux femmes : c'est Dieu ! Et finissez-en avec ce Dieu ! Que le diable vous emporte ! Venez tous les neuf mois au moins ; sauvez la décence, tournez la loi, et je vous les inscris tous comme légitimes, l'un après l'autre !

Le patron Nino Mo, impassible, écouta l'algarade, puis il dit :

— Cela ne dépend pas de moi, cher monsieur ; faites comme vous penserez. Moi j'ai rempli mon devoir !... Je vous baise les mains !

Et, ponctuel, il recommença tous les cinq mois à prouver qu'il avait fait son devoir avec la certitude absolue que Dieu le lui commandait ainsi.

UN PORTRAIT

— Monsieur Stefano Conti ?

— Oui, Monsieur... Que Monsieur entre... Qu'il s'asseye...

Et la jeune servante m'introduisit dans un riche petit salon.

Ah ! quel effet curieux produisit sur moi ce mot, *Monsieur*, qu'on m'adressait sur le seuil de la maison de cet ami de ma première jeunesse, c'est-à-dire des temps où, – nous appelant Stefani tous deux, – nous étions simplement, lui, *Nuccio*¹⁴, et moi, *Naccio*, parce qu'il était mince, et moi, fort. J'étais un *monsieur*, maintenant, et même un monsieur chauve ! Et Stefano Conti ? Je ne savais pas encore s'il était chauve comme moi, mais il devait être en tout cas un homme respectable, lui aussi, de trente-cinq à trente-six ans !

Dans le petit salon où régnait une pénombre humide et où s'était incrustée cette odeur qui couve dans les lieux habituellement privés d'air et de lumière, je restais debout à regarder, avec un sentiment d'indéfinissable malaise et d'angoisse, les meubles élégants disposés en cercle, comme pour ne jamais servir, et qui semblaient tristes d'être laissés là sans vie, exclus du mouvement intime de la maison.

Ils n'attendaient certainement jamais personne, ces meubles, dans ce petit salon toujours clos. Et le sentiment

¹⁴ *Nuccio* et *Naccio*, pour Stefanuccio et Stefanaccio.

pénible avec lequel je les considérais me les faisait croire ébahis de me voir au milieu d'eux, et, sinon hostiles, du moins peu accueillants. Accoutumé depuis un certain temps aux mobiliers des maisons de la campagne, commodes, solides, familiers, auxquels une longue habitude, tous les souvenirs d'une vie saine ont fait acquérir une âme presque patriarcale qui nous les rendent chers, ces meubles neufs ne me semblaient pas faits pour susciter la confiance et l'intimité. Graciles et cependant sévères, ils étaient là comme représentant toutes les règles de la bonne compagnie, et l'on comprenait qu'ils auraient souffert sérieusement de la moindre transgression ! – Ah ! pensais-je, vive mon vilain divan, mon divan de jute, élastique et large, qui sait mes savoureux sommeils des longues après-midi d'été, et qui ne s'offense point du contact de mes vieux souliers terreux, ni de la cendre qui tombe de ma vieille pipe !...

Mais tout à coup, en levant les yeux sur l'une des parois de la pièce, je crus découvrir, avec une stupeur mêlée d'un trouble étrange, dans un portrait à l'huile qui représentait un jeune homme de seize à dix-sept ans, mon propre malaise et ma propre gêne beaucoup plus intenses, et poussés presque jusqu'à l'angoisse.

Je me mis à le regarder comme pris en faute, comme pris en état de trahison par lui qui, cependant, en silence, à mon insu, et du temps que je faisais ces réflexions sur les meubles de la pièce, semblait avoir ouvert sur cette paroi une petite fenêtre insérée dans le cadre du portrait et s'être présenté là pour m'épier : – Eh ! oui, vous avez raison ; il en est vraiment ainsi, *Monsieur !* se hâtèrent de me dire les yeux de ce petit jeune homme pour me tirer tout de suite d'embarras. Nous sommes tellement, tellement tristes d'être ainsi laissés seuls,

sans vie, dans cette petite pièce privée d'air et de lumière ; d'être exclus pour toujours de l'intimité de la maison !...

Mais qui était cet adolescent ? D'où était venu ce portrait dans ce salon ? Peut-être était-il autrefois dans le vieux salon des parents de Stefano Conti, dans la maison où j'allais le trouver il y a tant et tant d'années ? Oui, peut-être, car en ce salon je n'étais jamais entré, Stefano me recevant dans sa petite salle d'étude ou dans la salle à manger. Qui représentait-il, ce portrait ?

On sentait qu'il devait être peint depuis une trentaine d'années. Mais, mystérieusement et de la façon la plus certaine, la vue de cette image excluait la pensée que ces trente ans, du jour où l'image avait été fixée sur la toile par le peintre, que ces trente ans, dis-je, eussent été vécus par le modèle !

Il devait s'être arrêté là, au seuil de la vie, ce petit jeune homme. Et dans ses yeux étrangement ouverts et comme perdus en une tristesse sans espoir on lisait la démission de celui qui, pendant une marche de guerre, resté en arrière de la troupe, exténué, abandonné sans secours en terre ennemie, regarde ses camarades marcher en avant, ses camarades qui s'éloignent de plus en plus, emportant avec eux tout le bruit de la vie, de telle sorte que bientôt, dans le silence qui se fera près de lui et autour de lui, il sentira, imminente, la mort !...

Aucun homme de quarante-six ou quarante-sept ans n'avait sûrement jamais ouvert la porte de ce salon pour dire en indiquant ce portrait sur le mur :

— Me voilà quand j'avais seize ans !

Ce portrait était sans doute celui d'un jeune mort, et la place qu'il occupait dans le petit salon prouvait clairement

qu'il était là comme souvenir, mais non comme un souvenir très cher, puisqu'on l'abandonnait parmi ces meubles neufs, hors de toute intimité : c'était une place de considération plutôt, certes, que d'affection !

Je savais que Stefano Conti n'avait, ni n'avait jamais eu de frère. Du reste, ce visage n'avait aucun des traits caractéristiques de la famille de mon ami ; il n'avait ombre de ressemblance ni avec Stefano, ni avec ses deux sœurs, mariées déjà depuis un certain temps. De plus, la date vraisemblable du portrait et ce que l'on voyait du vêtement du jeune homme ne pouvaient pas faire penser que ce fût quelque ancien parent de la mère ou du père de Conti, mort dans une adolescence lointaine.

Lorsqu'au bout de quelques instants Stefano survint et qu'après les premières exclamations de nous retrouver si changés l'un et l'autre nous nous mîmes à évoquer nos souvenirs, j'éprouvai, en levant de nouveau les yeux sur le portrait et en demandant sur lui quelques précisions à mon ami, l'étrange sentiment que je commettais presque une profanation, ou plutôt un acte de trahison, qui devait me donner d'autant plus de remords que je profitais pour le commettre de ce que personne ne pouvait me le reprocher.

Il me parut que le jeune homme représenté là en effigie, avec la tristesse désespérée de ses yeux, me disait tout meurtri : « Pourquoi demandes-tu des renseignements sur moi ; ne t'ai-je pas confié que je ressens le même chagrin que tu as senti en entrant ici ? Pourquoi veux-tu obtenir de ceux qui sont autour de moi des détails que moi, image muette, je ne puis ni corriger, ni démentir ? »

— Ah ! fit Stefano Conti à ma première question, en détournant la tête et en levant les bras comme pour se

défendre de la vue du portrait, par pitié ne m'en parle pas ! Je ne puis même pas le regarder !

— Pardonne-moi, balbutiai-je... Je ne croyais pas...

— Non, ne t'imaginer rien de mal, se hâta d'ajouter Stefano, la souffrance que me cause la vue de ce portrait est si difficile à exprimer !... Si tu savais !...

— C'est un de tes parents ? me risquai-je à demander.

— Parent ? répéta Stefano Conti se retirant en lui-même, plus peut-être pour s'éloigner d'un contact moral qui le faisait souffrir que parce qu'il ne savait comment me répondre ; c'était... c'était un enfant de ma mère !...

Tant d'étonnement et d'embarras se peignirent sur mon visage que Stefano Conti, rougissant tout à coup, s'écria :

— Oh ! pas illégitime, je te prie de le croire ; ma mère fut une sainte !

— Mais dis ton demi-frère alors ! criai-je presque avec colère.

— Tu le rapproches trop de moi avec ce mot, tu me fais mal, répondit Stefano, et son visage, douloureusement, se contracta. Eh ! bien, je te dirai, je m'efforcerai de t'expliquer une très obscure complication de sentiments qui a pour effet de me faire reléguer là, comme en expiation d'une faute, ce portrait dont la vue me révolte encore... après tant d'années pourtant ! Sache que mon enfance a été empoisonnée de la façon la plus cruelle par ce garçon mort à seize ans, et empoisonnée dans son amour le plus saint : celui de sa mère !... Écoute-moi :

Nous vivions alors à la campagne où j'étais né et où je demeurai jusqu'à l'époque où mon père, très malchanceux, abandonna l'entreprise de la *Mandrana* qui rapporta plus tard à d'autres des honneurs et des richesses ! Nous vivions là, seuls et comme exilés du monde.

Mais cet exil, je le sens maintenant : alors, je ne le comprenais pas ; je ne m'imaginai pas que loin de cette terre, de cette maison solitaire où j'étais né, où je grandissais, au delà de ces collines que je voyais grises et tristes à l'horizon, il existât un autre monde.

Tout mon univers à moi était là ; il n'y avait pas d'autre vie pour moi, en dehors de celle de ma maison, c'est-à-dire de mon père, de ma mère, de mes deux sœurs et des gens à notre service.

Je suis par expérience avec ceux qui estiment mauvais de laisser les enfants ignorer certaines contingences qui, découvertes par eux à la fin, d'une façon imprévue, bouleversent leur âme et parfois la ruinent irréparablement.

Je suis convaincu qu'il faut ménager certaines illusions que le sentiment crée en nous. Si ce sentiment change tout à coup, l'illusion croule et, avec elle, la réalité dont nous vivions ; alors nous nous trouvons perdus dans le vide...

C'est ce qui m'advint à sept ans, par le changement inattendu d'un sentiment qui est tout à cet âge, celui de l'amour filial.

Aucune mère, je crois, n'appartint d'une façon aussi absolue à ses enfants que la mienne. À la voir du matin au soir occupée de nous, vivant de notre vie pendant les longues absences de mon père, ni moi, ni certes mes sœurs n'aurions pu croire qu'elle pût avoir une vie en dehors de la nôtre. Il est

vrai que de temps à autre, une fois tous les deux ou trois mois, elle allait à la ville avec notre père pour tout un jour, mais nous pensions qu'elle ne s'éloignait pas effectivement de nous pendant ces absences, qui n'avaient pour but, nous semblait-il, que de renouveler les provisions de notre maison de campagne. Nous avions même l'illusion de l'avoir poussée à se rendre à la ville, en vue des petits cadeaux, des jouets qu'elle nous apportait à son retour. Parfois elle revenait pâle comme une morte et les yeux rouges et gonflés ; mais cette pâleur, si même nous nous en apercevions, était expliquée par un long trajet en voiture ; et quant aux yeux, était-il possible qu'elle eût pleuré ? Ils étaient ainsi rouges et gonflés à cause de la poussière de la route.

Un soir, cependant, nous vîmes notre père revenir à la villa seul et sombre.

— Maman ?

Il nous regarda avec des yeux presque farouches.

— Maman ? Elle est restée à la ville, parce que... parce que, elle s'est sentie malade.

Il nous dit cela tout d'abord.

— Elle s'est sentie malade ; elle devait y rester quelques jours ; rien de grave, mais elle avait besoin de soins qu'elle ne pouvait pas trouver à la campagne.

Nous fûmes dans une consternation telle que mon père, au lieu de nous en tirer, nous traita durement, avec une colère qui non seulement accrût cette consternation, mais nous blessa comme une cruelle injustice.

N'aurait-il pas dû trouver naturel de nous voir ainsi à cette nouvelle inattendue ?

Mais la colère injuste et la dureté n'étaient pas pour nous. Nous le comprîmes une douzaine de jours plus tard, quand ma mère revint à la campagne : elle n'était pas seule !

Je vivrais cent ans que je n'oublierais jamais son arrivée en voiture au portail de la villa. En entendant au fond du chemin le gai carillon des sonnailles, nous nous précipitâmes, mes sœurs et moi, pour l'accueillir là-bas en fête ; mais sur le seuil du portail nous fûmes brusquement arrêtés par notre père qui venait de descendre de cheval tout haletant et tout poudreux pour précéder de quelques pas l'arrivée du véhicule qui ramenait maman.

Elle n'était pas seule ! comprends-tu ? À côté d'elle, soutenu par des oreillers, tout entouré de châles de laine, pâle comme de la cire, avec ces yeux fixes et éperdus que tu lui vois dans le portrait, il y avait cet enfant, son fils ! Et elle était tellement occupée de lui, tellement toute à lui en ce moment, tellement effrayée de la difficulté qu'il y aurait à le faire descendre de la voiture, à force de bras, sans lui faire du mal, qu'elle ne nous disait même pas bonjour à nous, jusqu'alors ses seuls enfants ; elle ne nous voyait même pas !

C'était un autre enfant, celui-là ? Notre maman, la maman qui était tout entière à nous, avait eu, hors de la nôtre, une autre vie ? En dehors de nous, un autre fils ? Celui-ci ? Et elle l'aimait comme nous... plus que nous !

Je ne sais si mes sœurs éprouvèrent dans la même mesure ce que j'éprouvais. J'étais le plus petit ; j'avais à peine sept ans !

Je sentis mes viscères se déchirer, mon cœur suffoquer d'angoisse, mon âme se remplir d'un sentiment obscur, confus, très violent, de haine, de jalousie, de fureur, de je ne

sais quoi d'autre encore, parce que tout mon être s'était révolté au spectacle de cette chose incontestable que, en dehors de moi, ma mère pouvait avoir un autre fils, qui n'était pas mon frère, et qu'elle pouvait l'aimer comme moi, plus que moi !

Je sentis qu'on me volait ma mère ! Non, que dis-je ? Personne ne me la volait ! C'était elle, elle qui commettait devant moi, contre moi, une action inhumaine, comme si elle me dérobait l'existence qu'elle m'avait donnée, comme si elle se détachait de moi, comme si elle se retirait de ma vie, pour donner l'amour qui devait être à moi tout entier, cet amour qui m'appartenait autrefois, pour le donner à un autre, qui comme moi y avait droit, le même droit que j'y avais moi-même !...

Je crie ; tu vois !... À y penser, je ressens la même exaspération atroce qu'en ce moment-là, cette haine que je ne pus jamais calmer, même quand, plus tard, on me raconta l'histoire, digne de pitié, de cet enfant ! Ma mère avait dû s'en séparer lorsqu'elle avait contracté de secondes noces, lorsqu'elle avait épousé mon père, non par la volonté de celui-ci, mais parce qu'elle y avait été contrainte par les parents de son premier mari, lequel, après de graves dissentiments avec ma mère, alors toute jeune, après quatre ou cinq ans d'orageuse vie conjugale, s'était suicidé.

Tu comprends maintenant ? Les rares fois où ma mère se rendait à la ville, elle allait voir ce fils que nous ignorions et qui grandissait loin d'elle, confié à un frère et à une sœur de son premier mari.

Le frère étant mort et l'enfant étant tombé gravement malade, ma mère était accourue à son chevet, l'avait disputé à la mort et, à peine convalescent, l'avait amené à la

campagne, espérant avec son amour et ses soins lui faire reconquérir la santé. Tout fut vain et, trois ou quatre mois plus tard, il mourut. Mais ni ses souffrances ne purent susciter en moi un mouvement de pitié, ni sa mort ne put calmer ma haine. J'aurais désiré même qu'il guérît, qu'il restât au milieu de nous, pour remplir avec cette haine que sa présence m'inspirait le vide affreux qui demeura, après sa mort, entre ma mère et moi.

Lorsque je la vis se rattacher à nous après cette mort, comme si désormais elle pouvait redevenir entièrement nôtre, ce fut pour moi un déchirement plus grand encore, car il me donna l'intuition qu'elle n'avait pas ressenti ce que j'avais ressenti ! Et elle ne pouvait point le ressentir, en effet, parce que cet enfant était pour elle un fils, comme je l'étais moi-même. Elle pensait peut-être : « Mais je ne t'aimais pas toi seul ! N'aimais-je pas aussi tes sœurs ? » Elle ne sentait pas que, dans l'amour qu'elle avait pour mes sœurs, j'étais enclavé, que j'y participais, que je le sentais le même qu'elle avait pour moi. Tandis que dans l'amour qu'elle avait pour son autre enfant je ne pouvais entrer, parce que cet enfant était sien, et que, lorsqu'elle était à lui et avec lui, elle ne pouvait être mienne et être avec moi !

Tu comprends ? Ce n'était pas cette soustraction d'amour qui m'offensait, ce qui m'offensait, c'est que cet enfant pût être son enfant ! Cela... cela je ne pouvais pas le tolérer ! Maman ne me paraissait plus mienne. Elle ne me semblait plus la maman qu'elle avait été pour moi, avant, mais une autre maman, la maman de cet enfant. Pouvait-elle être ma maman d'autrefois ? Depuis lors, crois-le, bien que je te dise une chose horrible, depuis lors je sentis que ma mère n'était plus dans mon cœur.

Moi, j'ai perdu ma mère deux fois. Il est vrai que, je puis presque le dire, j'en ai eu deux ! Ma mère, celle que j'ai perdue récemment, n'était plus ma maman, ma vraie maman, celle dont on dit qu'il n'y en a qu'une ! Ma vraie maman, ma seule maman, me fut enlevée lorsque j'avais sept ans ! Et alors je la pleurai véritablement ; je versai alors des larmes de sang, comme je n'en verserai plus de toute ma vie, de ces larmes qui creusent, qui fouillent et qui laissent un sillon que rien ne peut combler.

Je les sens encore en moi, ces larmes qui empoisonnèrent mon enfance ; et c'est à lui que je les dois !

C'est pourquoi, je te l'ai dit, je ne puis pas le regarder. Regarde-le, toi, mon ami, et plains-le car, tu le vois, je reconnais qu'il fut malheureux, incomparablement plus malheureux que moi. Mais du moins eut-il la chance de ne pas vivre son malheur, tandis que moi, non par sa faute, mais à cause de lui, j'ai vécu des années près de ma mère sans la sentir dans mon cœur comme auparavant !

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

<https://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits>

Adresse du site web du groupe :

<https://www.ebooksgratuits.com/>

—

Mars 2025

—

– **Élaboration de ce livre électronique :**

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Hélène, YvetteT, PatriceC, HélèneP, Coolmicro.

– **Dispositions :**

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.